

BULLETIN

DES AMIS DU VIEUX

孔雀

HUÉ



24^e Année N^o 1.

Janvier-Mars 1937.

Ng Hui

Ng Hui

Ng Hui



LA MAISON ANNAMITE

AU POINT DE VUE RELIGIEUX

par A. CHAPUIS
des Missions Étrangères de Paris

« Toute la vie sociale de l'Annam doit être considérée par rapport aux Puissances suprêmes de l'invisible, en fonction de leur commandement : naissances, fiançailles, mariages, décès, travaux de la ville ou des champs, construction de maison en pisé, en paillote, ou de pittoresques pagodes aux toits cornus, études ou concours triennal, tous comportements humains, sont dans la mouvance de l'Esprit-Dieu. » (1)

C'est pourquoi l'Annamite, mandarin ou prolétaire, est religieux dans tous les actes de sa vie, il le montre jusque dans l'emplacement, l'orientation, la construction, la décoration, et l'ornementation de sa maison, qu'il s'agisse d'un palais ou d'une vulgaire case en bambou.

CHAPITRE I. -L'EMPLACEMENT ET LES ALENTOURS DE LA MAISON

Le site

Le site, en Annam, c'est-à-dire le paysage, a une importance capitale pour l'érection des bâtiments, aussi le choix de l'emplacement où sera bâtie la maison est-il un véritable rite. (2)

(1) CRAYSSAC : *Le poème d'Annam*, p. 35.

(2) A. DE POUVOURVILLE : *L'Art indochinois*, p. 75.

Il est déterminé par des causes multiples, telles que le signe zodiacal, sous lequel est né le maître de la maison, son âge etc., et enfin la forme et l'emplacement du dragon (1), car s'il est bon de construire à ses côtés, il ne faut pas se mettre à la place de ses griffes (2).

« Pour l'édification d'une maison, comme pour l'érection d'un tombeau, on a toujours soin de consulter le géomancien, qui, déduisant de la topographie du terrain la surface occupée par les membres du dragon, saura attirer sur ses clients toute sa bienveillance en choisissant l'emplacement du cœur ou de la tête. » (3)

Ceux qui connaissent les coutumes de ce pays, savent de quelle importance est ce choix, pour la tranquillité et la prospérité de la famille.

« En matière de grands travaux, jadis le Ministère des Rites intervenait. Conformément aux instructions de Sa Majesté, les ministres des Rites et des Travaux publics, se réunissaient avec le personnel du service de l'Observatoire Impérial, en vue de choisir un emplacement pouvant servir à la construction d'un temple vénéré. » (4)

« Il fallait aussi consulter les astronomes, les géomanciens, pour s'assurer que l'endroit choisi pour y élever une citadelle, le siège d'un fonctionnaire, était favorable, et si aucun génie ne serait mécontent de ce choix. » (5)

« L'emplacement où sera bâtie une maison est déterminé par des causes multiples, telles que le signe zodiacal sous lequel est né le maître de la maison, son âge, etc... , et enfin la forme et l'emplacement du dragon. » (6)

Le choix d'un terrain pour la construction d'une habitation est toujours en effet une chose grave, car il peut aussi bien déterminer le bonheur que la ruine de toute la famille, (7) aussi veille-t-on à ce qu'il n'y ait rien tout autour qui soit un mauvais présage. Ainsi, on doit éviter de porter son choix sur un terrain voisin d'une pagode ou d'un sanctuaire, ou sur lequel il y a des tombeaux, et aussi les jardins où se trouvent les arbres séculaires et en particulier des Ficus, cây

(1) DIGUET : *Les Annamites*, p. 238.

(2) *L'Art indochinois*, p. 76.

(3) DIGUET : *Les Annamites*, p. 237.

(4) Comparez : *Les tombeaux de Hué: Prince Kièn-Thái-Vương*, par H. PEYSSONNAUX, dans B. A. V. H., 1925, p. 19.

(5) PASQUIER : *L'Annam d'autrefois*, p. 236.

(6) DIGUET : *Les Annamites*, p. 238.

(7) DUMOUTIER : *Essais sur les Tonkinois*, p. 114.

sanh, qui, d'après les croyances populaires, sont l'habitation préférée des mauvais génies.

Il y a beaucoup d'autres influences néfastes à éviter : un chemin en ligne droite, ou une rivière devant la porte principale, une mare à moins de cinquante pas dans l'axe d'un des quatre angles. (1)

Les rois eux-mêmes n'échappent pas aux lois minutieuses qui règlent ces matières délicates (2). Plusieurs ordonnances, que nous a conservées le Recueil des Lois, furent publiées au sujet de la construction du **Ngô-Môn**, la grande porte du Palais Royal à Hué. (3)

Lorsque la famille ne peut vivre en paix, on croit qu'il lui arrive des malheurs : morts, accidents, incendies, à cause du terrain qu'elle habite ; il n'est pas rare que les géomanciens, les sorciers, les devins fassent changer l'emplacement de la maison. On ne peut plus rester là, dit-on, c'est un mauvais terrain, **động**, il faut en chercher un autre et aller habiter ailleurs.



L'orientation

En Annam, l'orientation de la maison joue, ainsi que l'emplacement, un grand rôle au point de vue religieux.

C'est pourquoi le dicton : *Coi hướng đại lợi*, assure qu'« il y a grand profit à prendre une bonne orientation. »

Aussi ce n'est qu'après avoir consulté les rites pour orienter la maison et ses ouvertures et pris l'avis du géomancien, *thầy địa-lý*, qui, à l'aide de la boussole divinatoire, *địa-bàn*, désigne la direction favorable, ou tout au moins après avoir bien examiné les diverses influences, qu'on se décide à lui donner telle orientation de préférence à telle autre. (4)

(1) DUMOUTIER : *Essais sur les Tonkinois*, p. 113.

(2) CADIÈRE: *La Porte Dorée du Palais de Hué et les Palais adjacents*, dans B. A. V. H., 1914, p. 326.

(3) *Hội-diễn*, livre CCIX, folio II

(4) Le fondateur de la Géomancie est **Quách-Phác** 郭璞 qui vivait du temps de la dynastie des **Hán**.

Ses disciples les plus célèbres sont : **Lưu-Khiêm** 劉謙, **Lại-Bồ-Y** 賴布衣, **Dương-Công** 楊公.

Les principaux livres de géomancie sont : **Trực-chỉ nguyên-chơn** 直指原真 ; **Thiên-cơ** 天機 ; **Tuyết-tâm** 雪心 ; **Nhứt-lạp-lức** ; 脊粒粟 ; **Huyền-cơ** 玄機 ; **Cẩm-nang** 錦囊 ; **Bình-dương toán-tu** 平洋纂修,

Le géomacien indique l'orientation des maisons, mais les devins, *thầy bói*, et les pythonisses, *bà bóng*, peuvent l'indiquer comme lui, d'après les points cardinaux et les années du cycle sexagénaire qui sont permises ou défendues cette année là.

« Dans la boussole chinoise, dont se servent les géomanciens annamites pour le choix des emplacements favorables, le premier cercle après l'espace central occupé par l'aiguille aimantée, est divisé en huit casiers renfermant chacun un des huit diagrammes de *Phục-Hi*, dits *Bát-Quái* 八卦. Quand la boussole est disposée régulièrement, le casier d'en haut, ou du Nord, renferme le diagramme *Khôn* 坤, symbole de la terre, formé de trois lignes brisées. Au bas, le casier correspondant, casier du Sud, renferme le diagramme *Càn* 乾, symbole du Ciel, de la perfection, formé de trois lignes pleines superposées.

« Au troisième cercle concentrique, chacun des casiers *Khôn* et *Càn* s'y divisent en trois casiers secondaires correspondant les uns aux autres. Le casier secondaire du milieu renferme, en haut, le caractère cyclique *Tí* 子, en bas, le caractère *Ngọ* 午 ; par conséquent la ligne *Tí-Ngọ* donne exactement la direction Nord-Sud. . .

« D'après l'Assesseur du Ministère des Travaux publics, les capitales furent toujours orientées entre les lignes extrêmes Nord-Ouest Sud-Est, (avec une légère inclinaison vers l'Ouest-Nord-Ouest et l'Est-Sud-Est pour la ligne *Càn-Tôn* du cinquième cercle. Ce sont les orientations favorables, parce que toutes sont considérées comme appartenant au côté Sud ». (1)

Ainsi à Hà-Lang, près du siège de la sous-préfecture de *Quảng-Điện* (Thừa-Thiên), la maison de *Khóa Tuyển* est mal tournée par rapport au chemin, pour éviter les influences néfastes du *Côn-Nội*, l'île de *Thanh-Lương*, au milieu du *Bô-Giang*, qui dirige sa pointe sur elle.

D'après la croyance des gens du pays, cette île, qui jaillit jadis comme un noyé qui remonte sur l'eau, a eu de tout temps les influences néfastes des *Tàn-Thi*, les noyés qui remontent sur l'eau ; il faut donc conjurer ces influences à tout prix en tournant la maison par côté, sans quoi quelqu'un de la maison mourrait noyé.

Et ces usages ne sont pas aujourd'hui archaïques ou désuets : les civilisations extrême-orientales tiennent encore grand compte du choix et de l'emplacement d'un édifice, et surtout de son orientation ;

(1) Voir : *La Porte Dorée du Palais de Hué et les palais adjacents*, par L. CADIÈRE, dans B. A. V. H., 1914, pp. 324, 326.

bien des procès en font foi. On a vu récemment un litige qui a duré huit à dix ans entre les villages de Mai-Xá-Chánh et Mai-Xá-Thị, sous-préfecture de Do-Linh (Quảng-Trị), au sujet de l'orientation d'une pagode communale, *đình*, que Mai-Xá-Thị voulait construire. Ce litige n'a pu être réglé que par l'envoi de la troupe, en Juillet 1935. Mai-Xá-Thị a donc pu construire sa pagode communale et lui donner l'orientation qu'il voulait, malgré la violente opposition de Mai-Xá-Chánh qui voyait dans cette orientation la menace d'une arête faîtière qui se dirigeait sur lui.

L'orientation d'une maison est donc soumise ici à des règles très compliquées où l'hygiène n'a rien à voir, et qui sont indiquées dans les livres de géomancie (1), les rapports de nombre, l'astronomie ayant une influence prépondérante sur l'emplacement, l'orientation et le type des monuments de quelque importance (2). Pour la pagode communale, *đình*, il y a une orientation rituelle, façade au Sud, observée même quand la construction n'a pu être conçue d'une manière orthodoxe, pour des raisons topographiques ; les points cardinaux sont alors supposés situés classiquement par rapport au *đình* et prendre dans l'espace la place conventionnelle que le rituel leur assigne (3), tels les *đình* de Thạch-Bình et de Nam-Phù (*huyện* de Quảng-Điền, Thừa-Thiên) qui sont orientés à l'Est, et ceux de Khuông-Phò et de Phưóc-Yên de la même sous-préfecture, qui sont orientés à l'Ouest, ceux de Thủy-Lập, de Cổ-Tháp-Ấp et de Hạ-Lạc, aussi au Quảng-Điền, qui sont orientés au Nord.

Pour les pagodes bouddhiques, l'orientation rituelle est façade à l'Ouest.

Il faut encore, ai-je dit, tenir compte de l'année de la construction qui règle aussi l'orientation des maisons. Ainsi pendant l'année *giáp-tuất*, il n'est pas permis d'orienter la maison au Nord.

Pendant l'année *hợi*, il n'est pas permis de l'orienter à l'Ouest, et la première année du cycle, *giáp-tí*, sont défendus le Sud et le Nord, c'est-à-dire que pendant toute cette année, on ne peut orienter les maisons ni au Nord ni au midi ; les différentes orientations sont marquées sur la boussole du géomancien qui en choisit toujours une favorable.

(1) DUMOUTIER : *Essais sur les Tonkinois*, p. 113.

(2) CLAEYS: *Introduction à l'étude de l'Annam et du Champa*, dans B. A. V. H., 1934, p. 117.

(3) CLAEYS: *Id.*, p. 104.

La seconde année du cycle, sont interdits l'Est et l'Ouest, et ainsi de suite pour les autres années, et on doit s'y conformer, sans quoi on tomberait malade, si on contrevenait à cette défense.

Avant d'orienter sa maison, le propriétaire doit consulter, d'après son âge, les tables dressées à cet effet, (1) car l'orientation de sa maison ne doit pas concorder avec son âge : si la boussole du géomancien indique par exemple : *bính-ngọ*, et que l'année de naissance soit aussi *bính-ngọ*, le propriétaire ne pourra donner cette orientation à sa maison, car elle serait *động*, c'est-à-dire hantée, tracassée, jamais tranquille.

Une maison peut avoir la même orientation qu'une pagode et un pagodon qui sont à côté, mais on ne peut la construire sur la même ligne, ce serait manquer de respect aux génies et aux ancêtres qui y sont vénérés, il faut qu'elle soit un peu en avant ou par derrière.

C'est ainsi qu'une vieille habitude rituelle détermine l'orientation des maisons en faisant tenir compte des points cardinaux interdits cette année là, de telle sorte que l'orientation ne gêne pas le culte rendu aux génies et aux ancêtres.

Il ne s'agit évidemment pas ici des magasins habités, construits sur les marchés ou dans les centres urbains, lorsque l'orientation est commandée par l'alignement ; cependant là encore l'idée religieuse joue un rôle, à tel point que si des malheurs surviennent dans une famille, les astrologues font abattre et vendre la maison ou changer sa façade par rapport à l'exposition. (2)

Quand on veut construire une habitation, on va chercher le géomancien, *thầy địa-lý*, pour en désigner l'emplacement, *coi đất*. En y allant, il dit : *Đi tìm nơi sơn-thủy hữu tình*, « je vais chercher parmi les montagnes et l'eau un endroit qui s'accorde par sa disposition avec le caractère du maître de la maison. » (3)

(1) DUMOUTIER : *Essais sur les Tonkinois*, p. 113.

(2) DE POUVOURVILLE : *L'Art indochinois*.

(3) Il existe en Annam toute une série de règles réunies sous la dénomination de **Phong-Thủy**, « vent et eau » ; ces règles indiquent au géomancien dans quelles conditions il faut bâtir une maison, élever un tombeau, creuser un canal ou une mare, pour que les Eléments et le Dragon n'en soient pas incommodées. Diguët : *Les Annamites*, pp. 237, 238.

Cette expression **Phong-Thủy**, qui veut dire littéralement « vent et eau », désigne l'ensemble des rites qui servent à rendre favorable les esprits des airs et des eaux. C'est le code des choses indivisibles et insaisissables dont les oracles sont les géomanciens.

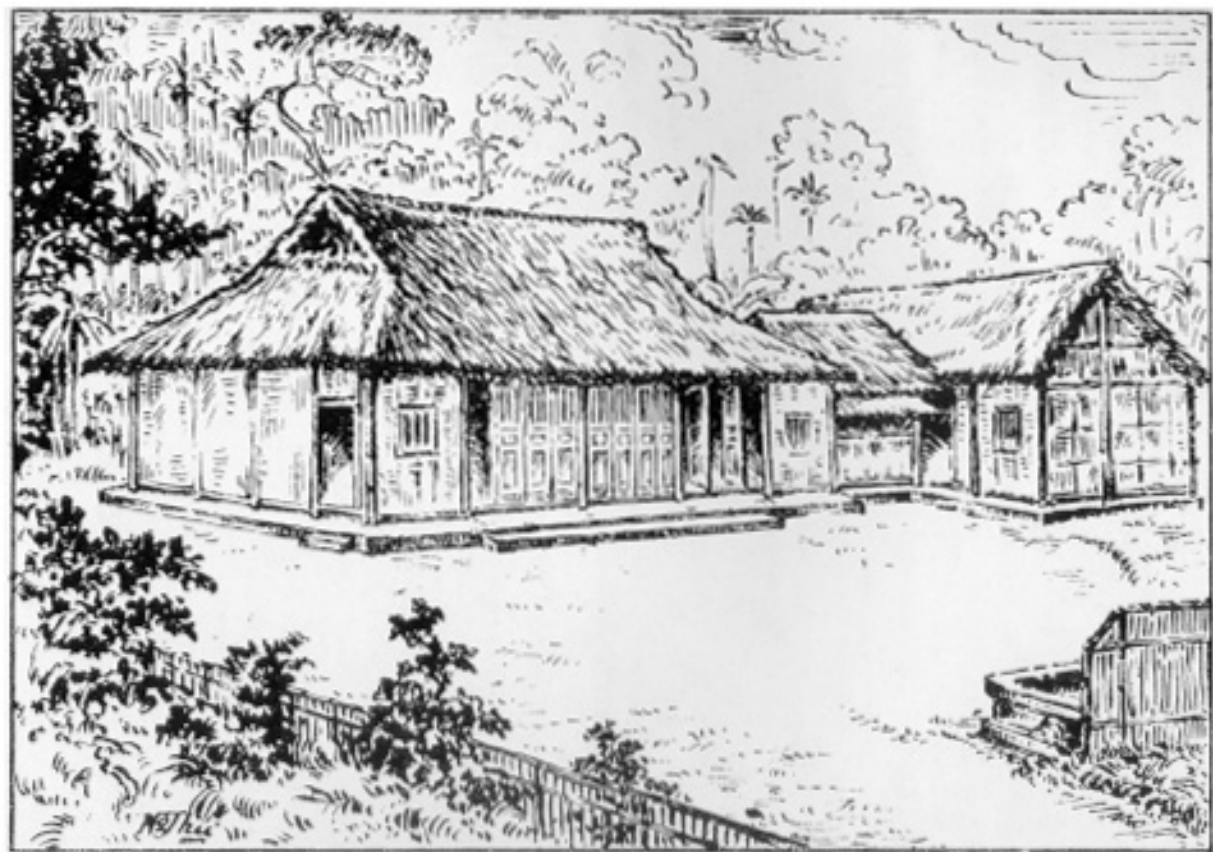


Planche I. — Une maison d'habitation, modèle ordinaire, dans les environs de Hué
(Dessin de M. Nguyễn -Thứ, d'après une maison située dans le village de Thạch -Căng.
Voir pour la même maison les Planches III, X, XVI, XVIII, XXI).

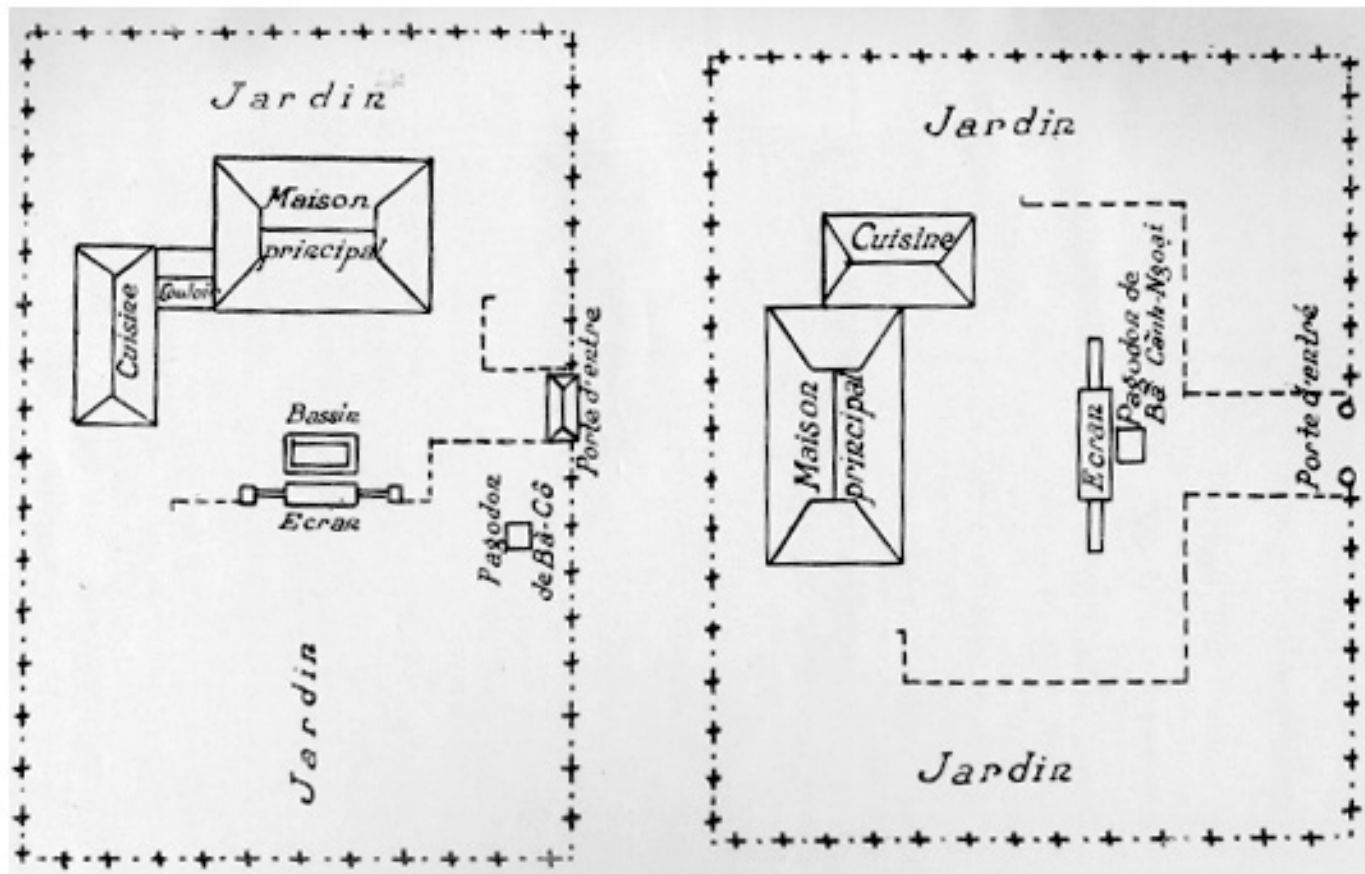


Planche II. — A droite : Plan d'une maison de modèle ordinaire, dans la Citadelle de Hué. — A gauche : Plan d'une maison au village Vi-Gia, Hué. Pour la même maison, voir Planche IV (Dessin de M. Nguyễn -Thứ).

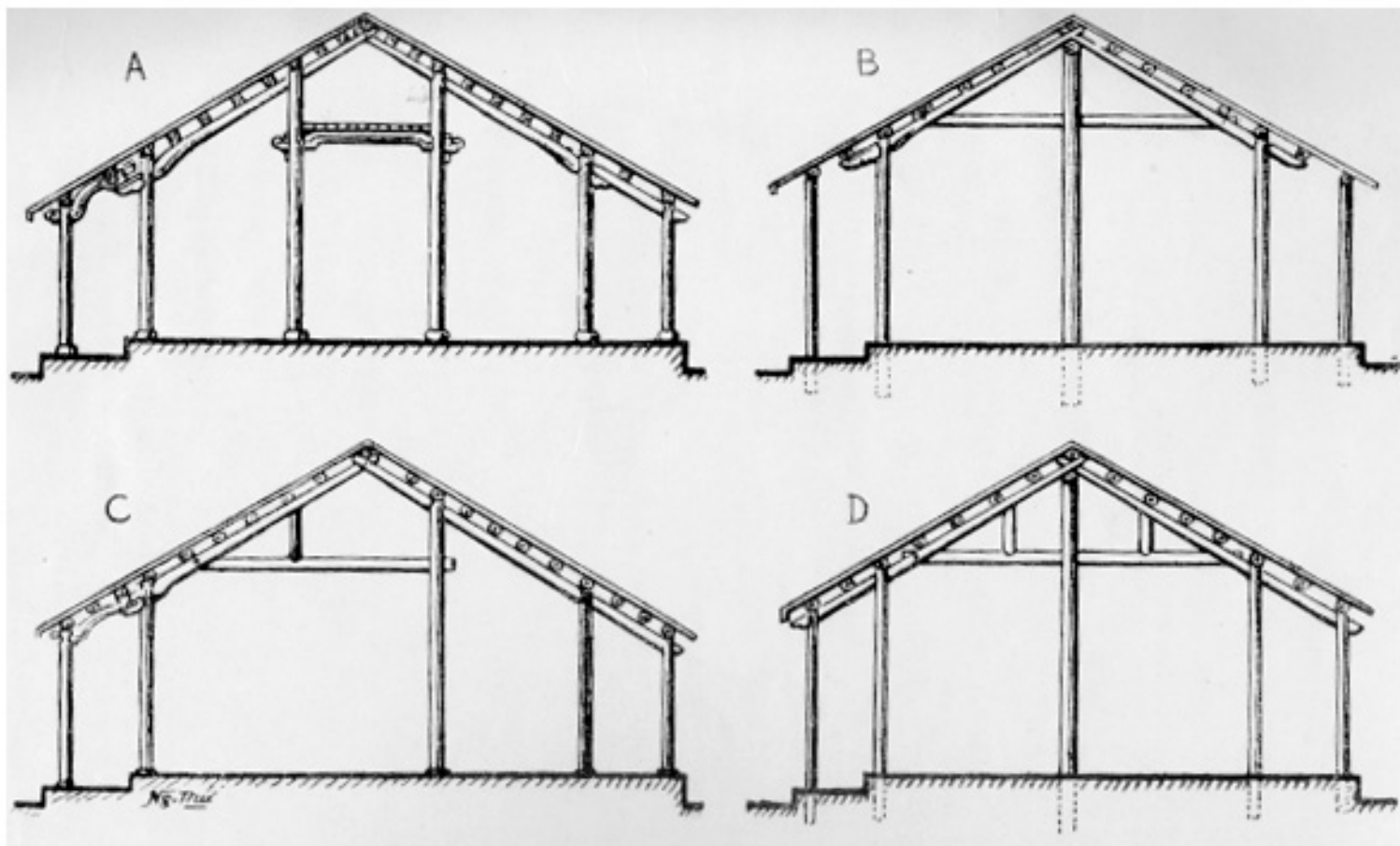


Planche III. — Divers modèles de charpente, dans les environs de Hué : A. Nhà rường, au village de Phú -Hội ;
 B. Nhà rội, au village de Thạch -Lăng (Pour cette maison, voir aussi les Planches I, X, XIV, XVIII, XXI) ;
 — C. Nhà bán thân ; — D. Nhà thượng rường hạ rội (Dessin de M. Nguyễn -Thứ).

Si l'eau coule au delà de l'Est, c'est le *thủy-cuộc*, l'emplacement de l'eau, si au contraire elle coule au delà de l'Ouest, c'est le *hỏa-cuộc*, l'emplacement du feu ; au delà du Sud, c'est le *mộc-cuộc*, l'emplacement du bois ; si l'eau se dirige au delà du Nord, c'est le *kim-cuộc*, l'emplacement du métal.

Lorsque sur la boussole, l'âge de celui qui veut construire est le même que le *cuộc* du terrain, c'est de bon augure, il pourra y habiter, sinon c'est impossible. Si un cours d'eau se dirige sur le terrain c'est contraire, mais s'il en fait le tour c'est favorable.

Les palais impériaux doivent être orientés face au Sud, et les règlements sur les constructions exigent que l'orientation des maisons s'accorde avec l'âge de la personne qui construit, mais la cuisine et les autres dépendances de la maison sont généralement placées à droite en entrant, c'est-à-dire à gauche de la maison, à l'Est vrai ou supposé. Si on en demande la raison à un villageois quelconque il répond presque toujours : C'est l'habitude....., parce que la plupart ignorent que le côté gauche de la maison est réservé aux génies du Sol : *Thổ-Công*, *Thổ-Địa*, *Thổ-Chủ*, qui souvent ont des pagodons à cet endroit.

Dans un traité de géomancie, il y a cette phrase qui en donne la raison et l'explication :

« Il faut construire la cuisine à l'Est et le puits à l'Ouest ». Parce que « le côté gauche des maisons est appelé l'Est de la maison », et que de ce côté, « l'eau et le feu s'y entraînent » ; de plus la cuisine est placée à l'Est parce que l'Est s'accorde avec le bois, et que le bois produit le feu, tandis que le puits au contraire est placé à l'Ouest parce qu'il s'accorde avec le métal, et que le métal brûlé produit de l'eau.

C'est l'explication qu'en donne la boussole géomantique d'après la concordance des points cardinaux avec les éléments ; il est à remarquer qu'il y a des éléments qui s'entraînent comme le bois et le feu, tandis qu'il y en a qui se détruisent l'un l'autre, tels que le feu et l'eau.



La concordance des points cardinaux

Les points cardinaux s'accordent avec les cinq éléments, *ngũ-hành* ; les couleurs, *ngũ-sắc* ; les saisons, *tứ-thời* ; les cinq planètes, *ngũ-tinh* ; les animaux au pouvoir surnaturel, *tứ-linh*, et les cinq esprits, *ngũ-đề*, qui président aux cinq éléments.

L'Est s'accorde avec l'élément bois, *mộc*, la couleur verte ou bleue, le printemps, le dragon bleu, *thanh-long*, et la planète Jupiter *mộc-tinh*, *tuệ-tinh*. *Thanh-Đề* est le génie qui préside au printemps, l'Empereur bleu, qui surveille l'Orient.

L'Ouest s'accorde avec l'élément métal, kim, la couleur blanche, l'automne, le tigre blanc, *bạch-hổ* et kim-tinh, la planète Vénus. *Bạch-Đề* est le génie de l'Ouest, l'Empereur blanc, qui garde l'Occident.

Le Sud s'accorde avec l'élément feu, *hỏa*, la couleur rouge, l'été, *chu-tước*, le moineau rouge, et *hỏa-tinh*, la planète Mars. *Xích-Đề* est le génie du Sud, l'Empereur rouge, qui veille sur le midi.

Le Nord s'accorde avec l'élément eau, *thủy*, la couleur noire, l'hiver, *huyền-võ*, et *thủy-tinh*, la planète Mercure. *Hắc-Đề* est le génie du Nord, l'Empereur noir, qui exerce son pouvoir sur le septentrion.

Le centre, *trung-ương*, s'accorde avec l'élément terre, *thổ*, la couleur jaune, *con-trăn*, le boa, et *thổ-tinh*, la planète Saturne. *Hoàng-Đề* est le génie du milieu, c'est l'Empereur jaune qui règne au centre.



La porte d'entrée (*cửa ngõ*)

Cette porte, appelée chez nous porte cochère, est la porte d'honneur en Annam, elle est ordinairement placée sur le bord du chemin, vis-à-vis de la maison principale.

D'après la croyance commune, c'est par elle qu'entre le vent du bonheur et celui du malheur, aussi est-il très important de l'orienter avec soin et de lui donner telle ou telle largeur pour s'éviter des tracas et des ennuis.

Il y a un mètre spécial appelé *cái trọc cửa-ngo*, le mètre de la porte cochère, pour en mesurer l'ouverture, l'élargir ou la rétrécir afin que ses dimensions ne correspondent pas avec les caractères néfastes de cette mesure, qu'on emploie encore pour mesurer la longueur des colonnes et des entrails.

Inventée depuis des siècles par le charpentier *Lỗ-Ban*, cette mesure est indiquée dans le livre *Bát-cầm-trạch*, qui traite de la construction de la maison et de la porte d'entrée. Longue d'environ 0m60, elle est divisée en huit parties contenant 24 caractères fastes et néfastes, quatre parties de caractères rouges, fastes, avec enca-

drement rouge, et quatre parties de caractères noirs, néfastes, avec encadrement noir. Ce sont ces caractères néfastes qu'il faut éviter afin que les dimensions de la porte ne correspondent pas avec eux pour le malheur de la maison.

Il n'est pas nécessaire, bien que ce soit préférable, que la porte cochère ait la même orientation que la maison principale, mais qu'elle l'ait ou non, le chemin qui y conduit doit présenter une déviation, faire un contour, devant la porte de l'habitation, ou tout au moins il y a un écran qui oblige à passer par côté.

Pour que la famille soit prospère, il faut, eu effet, d'après la mentalité indigène, que ce chemin en ligne brisée ait la forme du caractère *đinh* ; on évite ainsi les influences néfastes ; de plus, en n'arrivant pas tout droit, on ne craint pas de manquer de respect aux ancêtres qui ont leur autel dans la travée du milieu ; autre raison, on rend plus difficile la pénétration des mauvais esprits. Il faut noter toutefois que la déviation contournée (ou l'écran) n'est employée que dans les cas qui ne réunissent pas toutes les conditions désirées, et qu'elle n'est point nécessaire aux habitations qui s'accordent pleinement avec l'âge du propriétaire.

Hai cái vòng Thái-Cực, les deux yeux Thái-Cực (1), qui se trouvent sur certaines portes d'habitation, en particulier sur la porte cochère, sont les *âm-dương*, les deux principes qui symbolisent le soleil, *dương*, et la lune, *âm*. C'est deux cercles sculptés en relief au-dessus des vantaux de la porte, parfois rehaussés de couleurs ou encadrés d'un morceau d'étoffe rouge.

Les maisons nobles et les mandarins les placent pour la gloire ; ils indiquent qu'on ne peut entrer dans la maison ni avant le lever du soleil ni après son coucher, c'est-à-dire qu'il n'est pas permis d'entrer dans ces maisons pendant la nuit.

La porte cochère varie d'après les lois rituelles et la fortune de la maison : ici, construction massive, là, monture en bois, ailleurs, simple cloison.

Le Code de Gia-Long, (2) prescrit que pour les dignitaires et fonctionnaires du premier au cinquième rang, la porte principale de la maison d'audience aura trois intervalles.

(1) **Thái-Cực** : c'est le premier principe immatériel des êtres, considéré comme l'âme du monde.

(2) Tome IX, Lois rituelles Article 156.

Pour les temples, les pagodes communales, *đình*, les pagodes bouddhiques, *chùa*, les maisons de culte de clan familial, *nhà thờ họ* et les palais des princes, *phủ*, elle a ordinairement trois arches ; aussi est-elle appelée vulgairement *cửa tam quan*, la porte aux trois ouvertures ; ce modèle est défendu aux particuliers. Quand elle a deux étages, on la dénomme *cửa chồng diêm*. Chez les riches elle est toujours en maçonnerie massive avec un cintre au milieu, même lorsque la maison est couverte en paillote, et son tympan est souvent orné d'une ou de cinq chauves-souris, symbole du bonheur.

Toute porte cochère a une inscription en caractères, *câu đối*, ordinairement une sentence morale tirée des classiques chinois, *tứ thơ*, ou parfois composée par le maître de la maison, par exemple : *Xuất nhập công bình*, « ceux qui entrent et sortent doivent être justes » ; *Vãng lai chính trực*, « ceux qui passent et repassent doivent avoir un esprit droit ».

La porte d'entrée a son génie, *Thần-Môn*, qui en est le gardien pendant une année. C'est pourquoi le 25^e jour du 12^e mois lunaire, on enlève son image ou sa statue en même temps que le village célèbre la cérémonie *tông-cựu*, où « l'on chasse ce qui est ancien ».

Le maître de la maison prend la cassolette d'encens, *lư-hương*, qui est devant le Génie de la Porte, et en verse tout le contenu dans le réchaud en maçonnerie *thiền-lư*, derrière l'écran, et pendant cinq jours la porte cochère n'a pas de gardien, le nouveau *Thần-Môn* n'étant installé que le soir du 30^e jour du même mois, lorsque *Táo-Quần*, le Génie du Foyer domestique, et les Ancêtres sont de retour de leur visite à *Ngọc-Hoàng* dans le palais du Ciel, *thiên-đình*. Jadis on le représentait peint sous une figure d'homme à la face grimaçante, surtout sur les portes en bois - on en voit dans le village d'*An-Tiêm*, près de *Quảng-Trị*, et à *Bao-La*, sous-préfecture de *Quảng-Điền*, province de *Thừa-Thiên* - et l'on croit que grâce à lui il y a la paix et la tranquillité dans la maison, et que l'on peut cultiver le jardin, parce qu'il en chasse les mauvais génies.

On lui rend le culte le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en brûlant des bâtonnets d'encens dans un vase placé par derrière en haut de la porte cochère.

Lorsqu'on a choisi l'emplacement de la porte d'entrée, ouvert la haie, et préparé le terrain où elle doit s'élever, avant d'en commencer la construction, le propriétaire offre en sacrifice à *Thần-Môn* un coq et du riz gluant, et lui demande de garder la porte, et de ne pas laisser entrer les esprits mauvais et les diables, *ma-quỉ*!



Planche IV. — Porte d'entrée en bois, couverte en tuiles, au village de Vi -Già
(Pour la même maison, voir Planche II à gauche), (Dessin de M.Nguyễn -Thứ)



Planche V. — Porte d'entrée en maçonnerie au village de Xuân -Hòa.
(Dessin de M. Nguyễn -Thứ).

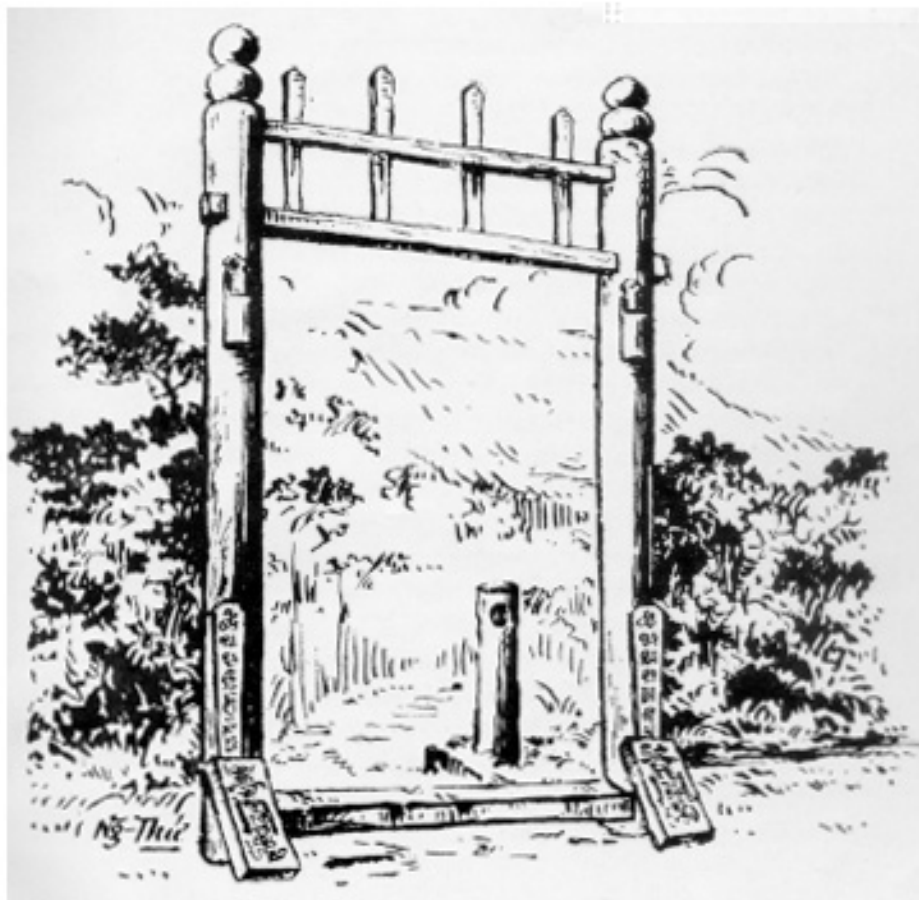


Planche VI. — Porte en bois, avec briques et planchettes magiques, au 4e quartier, dans la Citadelle. (Dessin de M. Nguyễn -Thứ).

A la fin de l'année, le 29^e jour du 12^e mois lunaire, le maître de la maison lui offre en sacrifice devant la porte d'entrée, à l'intérieur, des habits, des gâteaux, pour lui demander de protéger la maison, et toute la famille mange ensuite les offrandes.



*Les deux briques de la porte d'entrée, **điều-phù***

Ce sont des briques ordinaires placées comme gardien de chaque côté de la porte d'entrée ; leur rôle est en effet d'éloigner les mauvais génies et de les empêcher d'entrer dans la maison.

Elles sont blanchies à la chaux et couvertes des caractères du soleil, de la lune, et d'une étoile avec le chiffre, l'ordonnance, le décret de **Ngọc-Hoàng**, l'Empereur de Jade, Maître du Ciel ; les mauvais génies, voyant le sceau et l'ordre de **Ngọc-Hoàng**, n'osent pas entrer.

On appelle ces briques **điều-phù**, amulettes religieuses ; celle de gauche est **Thần-Đồ**, et celle de droite **Uất-Lũy**, deux protecteurs contre les mauvais génies, dont on inscrit les noms sur l'entrée de la maison, et qu'on appelle pour cela : **môn-thiếp dào-phù**, c'est-à-dire gardiens de la porte.

C'est le sorcier, **thầy phù-thủy**, qui inscrit ces caractères lorsqu'il sacrifie solennellement à la Terre. Ce sacrifice solennel a lieu pendant les 2^e et 8^e mois lunaires ; les familles à l'aise ne manquent pas de l'accomplir afin d'obtenir la tranquillité dans la maison, pour que **Thổ-Thần**, le Génie du Sol, les laisse en paix et ne les vexe pas.

Le sacrifice à la Terre est aussi offert d'une façon privée quand la famille est dans la gêne, ou que la terre ne produit pas, qu'elle exhale des miasmes, qu'elle est hantée, ou encore lorsque la maison n'est pas en paix.

Ce sacrifice offert au Génie du Sol, **Thổ-Thần**, est appelé **vót đất**, « extraction de la terre », il a pour but de débarrasser le jardin des mauvais esprits ou des âmes égarées dont les ossements y sont enterrés, faute de quoi le jardin serait souillé et hanté.

Pour accomplir ce sacrifice à la Terre, le sorcier creuse un trou carré au milieu de la cour devant la maison. Dans ce trou et tout autour il place cinq tablettes en papier représentant les cinq génies gardiens du jardin.

Ces cinq génies sont appelés : **Ngũ-phương-chủ Ngu-ma-nương**, Les génies des cinq côtés du jardin. C'étaient des sauvages, *mọi*, dont la fonction est de garder le jardin contre les mauvais esprits, un au milieu et quatre aux quatre côtés. En réalité, Ngu-ma est la vieille déesse Umâ, adorée jadis dans les environs de Hué par les Chams (1).

Le trou carré représente l'enfer, où sont détenues les âmes qu'on veut retirer et chasser du jardin, car ces âmes abandonnées dont les ossements y sont enterrés depuis longtemps, sont très affamées et ne cherchent qu'à vivre au dépens de la maison. On met dans ce trou une petite échelle en bambou de 20 centimètres avec une petite pelle aussi en bambou de la même longueur, et par côté on place une petite case flottante faite avec des pétioles et des feuilles de bananier.

Le sorcier sacrifie à la Terre en lui offrant du riz gluant avec un coq dans la cour de la maison. Il tient à la main une torche de bambou enflammée et fait le tour de la maison en criant : *Phà, phà !* je te chasse ! je te chasse ! et en jetant de la poudre de résine sur la torche pour activer la flamme, afin de chasser le diable hors du jardin.

Le sacrifice à la Terre se célèbre en cinq cérémonies en l'honneur de chacun des cinq génies, pour les prier d'empêcher les âmes qu'on va régaler et chasser, d'entrer de nouveau dans le jardin par les côtés.

On commence par le sacrifice au génie central auquel on recommande la garde du fond du jardin. Le patron se place devant sa tablette et se prosterne quatre fois pendant que le sorcier, tenant trois bâtonnets d'encens à la main, récite à haute voix les prières propices. Par ce premier sacrifice, on lui confie la chasse des morts enterrés au milieu du jardin. Le sacrifice terminé, une autre personne vient prendre avec la pelle une petite quantité de terre au milieu du trou. Cette pelletée de terre est mise sur une feuille de bananier, elle représente les ossements enterrés sur ce côté.

On accomplit ensuite la deuxième cérémonie, puis la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la 5^e, et à chacune de ces cérémonies se répètent les mêmes actes, mais les pelletées de terre sont prises de différents côtés selon la place du génie à qui on offre le sacrifice. Ces pelletées de terre sont enveloppées dans une feuille de bananier et placées dans la maison flottante qu'on lancera dans la rivière. C'est en quelque sorte une exhumation générale très abrégée.

(1) Voir Dictionnaire Génibrel, p. 136. *Chủ Ngu-ma-nương*, nom donné à l'ancien possesseur (autochtone) de la terre, et auquel on sacrifie tous les ans, de crainte qu'il ne s'irrite.



Planche VII. — Briques magiques pour la porte d'entrée. — A droite : Ordre est donné au Génie Thiên - La de sauvegarder la paix, de chasser les diables. — A gauche : Ordre est donné au Génie Dia - La de sauvegarder la paix, de chasser les diables.



Planche VIII. — Briques et planchettes magiques pour la porte d'entrée. —
 En bas, à droite : Que le Génie du Ciel fasse descendre promptement sa protection. — En bas, à gauche : Que le Génie de la Terre fasse descendre en hâte sa puissance. —
 En haut, à droite et à gauche : Ordre est donné aux démons *Đầu, Thước, Quyển, Hành, Tắt, Phủ, Phiêu*, de chasser les diables.

Par ce sacrifice, *lễ tòng ngũ qui*, on a « chassé en même temps les cinq diables » qui infestent les cinq côtés du jardin. Après le sacrifice, on met de chaque côté de la porte d'entrée deux briques, et à leur défaut deux plaques de bois de bambou peint à la chaux, sur lesquelles sont écrits des caractères signifiant que les esprits malfaisants doivent aller ailleurs et ne plus revenir dans la maison.

Ces briques ou plaques personnifient les deux génies gardiens de la porte dont le nom est écrit sur le revers, elles ont la vertu d'éloigner les mauvais esprits et les âmes qu'on a déjà chassées. Ces deux génies nommés *Thần-Đo* et *Uất-Lũy* sont aussi appelés *Tả-hữu đảm-đàng*, « le gardien de droite et le gardien de gauche ».

Ce sacrifice se termine par la restitution de la terre, *hoàn thổ*, qui est de cinq sortes, car elle est prise en différents lieux : 1° terre des alluvions ; 2° terre du carrefour ; 3° terre du marché ; 4° terre de la pagode communale, *đình* ; 5° terre du riche. Chaque prise de terre est précédée d'une courte prière au génie intéressé. Ces cinq sortes de terre sont enfermées dans une marmite en terre toute neuve où l'on ajoute une bouteille d'eau puisée au milieu d'une rivière. Cette eau appelée « l'eau du fleuve » *hà-thủy*, doit être payée d'une sapèque qu'on jette dans le courant, après avoir adressé une petite prière à la dame. On ajoute aussi dans cette marmite un peu d'eau prise dans l'auge du forgeron. Cette eau appelée « l'eau des cinq éléments », *Ngũ-Hành thủy*, contient du métal, du bois, de l'eau, du feu et de la terre. Cette marmite, une fois fermée avec son couvercle, est enterrée dans le trou du milieu d'où l'on a extrait les cinq pelletées de terre.

Le sorcier mélange ensuite une tasse de sel avec une tasse de riz et jette le tout en criant : Hu ! Hu ! (1) C'est une invitation au démon à venir se rassasier, puis le sorcier et les gens de la maison mangent ensemble les offrandes, mais le coq est réservé au sorcier qui l'emporte chez lui.



L'écran magique, bình-phong

La plupart des maisons annamites en ont un, il est placé à l'intérieur du jardin, devant la porte cochère ou à l'entrée de la cour.

(1) Comme on appelle les chiens pour leur donner à manger.

C'est un moyen de défense magique pour arrêter les mauvais vents, les vents du malheur, et les mauvais esprits, et leur barrer la route ; et aussi, pour empêcher ceux qui entrent d'arriver directement, car alors la maison ne serait pas en paix, elle serait *đông*, hantée. Il faut à tout prix éviter la ligne droite qui la menace en se dirigeant sur elle.

Les pagodes communales, *đình*, les pagodes bouddhiques, *chùa*, les temples de clan familial, *nhà-thờ họ*, et les pagodons, *miếu*, ont des écrans pour les mêmes raisons.

L'écran est ordinairement construit en maçonnerie, parfois ajourée, avec peintures et sculptures polychromées.

Ces écrans prennent la forme de rouleau déplié plus ou moins originalement, et tous les motifs ornementaux se donnent rendez-vous sur ces panneaux, surtout le caractère de la longévité, *thọ*, la licorne, *con kỳ-lân*, ou tout autre animal au pouvoir surnaturel vénéré en Annam ; mais chez les pauvres, il n'est le plus souvent qu'une simple cloison en treillis, ou une haie vive taillée en forme d'écran.

Pour le palais royal, l'écran n'est autre que la Montagne du Roi, *Ngư-Bình*, qui lui fait face.

Il y a cinq sortes d'écrans qui diffèrent entre eux par l'animal fabuleux ou le caractère qu'ils représentent.

1°. — *Les écrans des pagodes communales, đình.* — Ils ont au milieu la licorne, *kỳ-lân*, ou le dragon cheval, *long-mã*, d'un côté la tortue, qui, et de l'autre, la grue, *hạc*. - En haut, l'épervier, *diều*, et en bas, le poisson, *ngư*.

Ils ont parfois au milieu le caractère de la longévité, *thọ*, et de chaque côté deux grues, *hạc*, ou deux phénix, *loan*, oiseaux de bon augure, qui y sont peints ou sculptés ; ces échassiers servent de char et de palanquin au génie de la pagode pour monter au ciel, *thiên-đình*, ou en descendre.

Les écrans des pagodes communales portent encore sur la face de devant l'aigle, la tortue, ou plusieurs lions jouant avec une boule, ils assistent tous *Đài-Càn*, la déesse de l'irrigation des plaines et des rizières, qui est le premier génie du village, et symbolisent sa puissance.

2°. — *Les écrans des pagodes bouddhiques, chùa.* — Ils ont au milieu le lion, *sur-tử*, ou le tigre blanc, *bạch-hổ*, et des deux côtés la licorne, *kỳ-lân*.

3°. — *Les écrans des maisons de culte de clan familial, nhà-thờ họ.*— Au milieu, le caractère de la longévitè, *thọ*, avec un rameau de pivoine, *cây đôn*, et le faisan, *trĩ*, et des deux côtés la grue, *hạc*.

4°. — *Les écrans des pagodons, miếu.*— Les pagodons sont nombreux en Annam. Ils sont élevés soit pour rendre le culte aux ancêtres, ông — *bà bốn-thổ* ; aux mandarins civils ou militaires, *quan văn, quan võ* ; aux dames des Cinq Éléments, *Ngũ-Hành*, aux *Bà Cô*, aux génies tutélaires, et à d'autres.

5°. — *Les écrans des maisons des particuliers, bình-phong nhà-từ.*— Ils ont au milieu le caractère de la longévitè, *thọ*, et d'un côté le caractère du bonheur, *phước*, et de l'autre, celui de la richesse, des traitements élevés, *lộc*.

Ces caractères sont souvent entourés aux quatre coins et au milieu de cinq chauves-souris, *ngũ-phúc*, qui sont des portes-bonheur pour la maison.

Ils n'ont jamais un des quatre animaux au pouvoir surnaturel, *tứ linh* : *long, lân, qui, phụng*, le dragon, la licorne, la tortue, le phénix, car ces images sont interdites aux particuliers et ne sont employées que pour les pagodes, les maisons de culte, les palais royaux et princiers.

Derrière les écrans des maisons riches, des pagodes communales, des pagodons et aussi des maisons de culte des clans familiaux, il y a un *tiêu-lư*, un « réchaud » en maçonnerie pour y brûler des papiers votifs et les différents objets offerts en sacrifice.

Après les avoir brûlés, on verse de l'alcool de riz sur les cendres de ces objets, pour que cette cendre descende dans l'enfer boudhique et devienne de l'or, de l'argent, des habits, et objets divers, pour que les *nhơn-thần*, les hommes devenus génies, puissent s'en servir.

Cet appellatif de *nhơn-thần* désigne les fondateurs du village, des clans familiaux, et tous ceux qui ont reçu des brevets royaux qui les instituent génies.



CHAPITRE II. — LA CONSTRUCTION DE LA MAISON

La maison annamite, case, temple ou palais, a une forme traditionnelle, un style classique dont on ne s'éloigne que rarement.

C'est la case à une travée et deux appentis, appelée *nhà vuông*, la maison carrée ; à trois travées et deux appentis pour les maisons ordinaires, *nhà vườn*, cinq ou sept travées pour les maisons communes, *đình*, les pagodes, *chùa*, et les palais, *phủ*, aux massives colonnes en bois de *lim* et aux magnifiques sculptures et incrustations, avec une toiture énorme, surbaissée, supportée par de massifs piliers de bois, et dont les angles relevés en bec de sabot, perpétuent, dit-on, la forme de la tente des premiers nomades, dont les angles de toiles ou de peaux étaient relevés par des lances ; ou bien faut-il voir simplement dans cette forme une précaution de caractère magique contre les influences néfastes des angles et des lignes droites (1).

Les colonnades qui servent de soutien à l'édifice, sont rangées par portées de trois, sept ou neuf ; les autres nombres sont interdits par les rites, mais les constructeurs peuvent employer trois, sept ou neuf portées suivant la richesse et indépendamment de la fonction ou de l'atavisme de leur client ; ces trois nombres ont, comme toutes les numérations asiatiques, une symbolique mystique ou métaphysique. Les maisons à trois entre-colonnements ou travées (*thiên, địa, nhơn*), c'est-à-dire *tam tài*, sont en souvenir des trois grands éléments : le ciel, la terre et l'homme qui les unit (2).

Les maisons à sept portées rappellent les *thất tinh*, les sept étoiles qui forment la Petite Ourse, dont fait partie l'Etoile Polaire.

Les maisons à neuf travées rappellent le chiffre impair le plus élevé des travées dans la construction traditionnelle annamite.

On ne veut que le chiffre impair, parce qu'il représente le principe mâle, qui est le principe vital, et on évite le chiffre pair parce qu'il représente le principe femelle qui n'est pas le principe générateur de la vie et qui est néfaste.

Ces coutumes, qui étaient autrefois d'une observation continue, entrèrent même, par la force de la tradition, dans le domaine légal.

(1) Voir CLAEYS : *Introduction à l'étude de l'Annam et du Champa*, p. 122.

(2) F. PHILASTRE : *Le Code Annamite : Travaux publics*, 1.3. Ernest-Leroux. Paris, 1876.

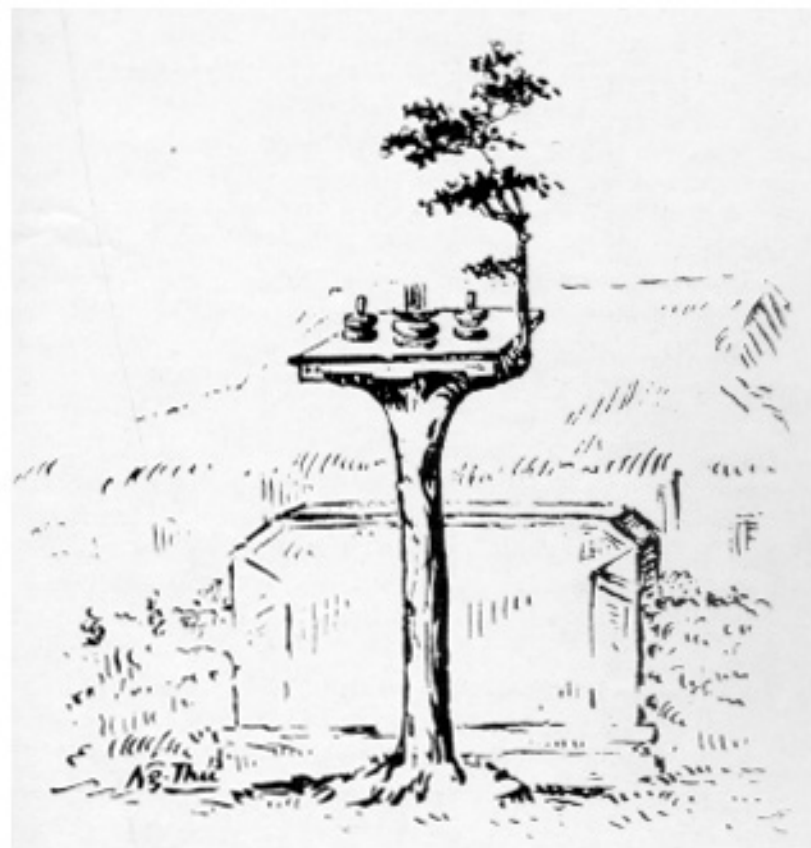


Planche IX. — Devant un écran en maçonnerie, autel dédié à Bà - Cô,
dans un jardin hameau Huê - Các, de la Citadelle Hué
(Dessin de M. Nguyễn - Thứ).

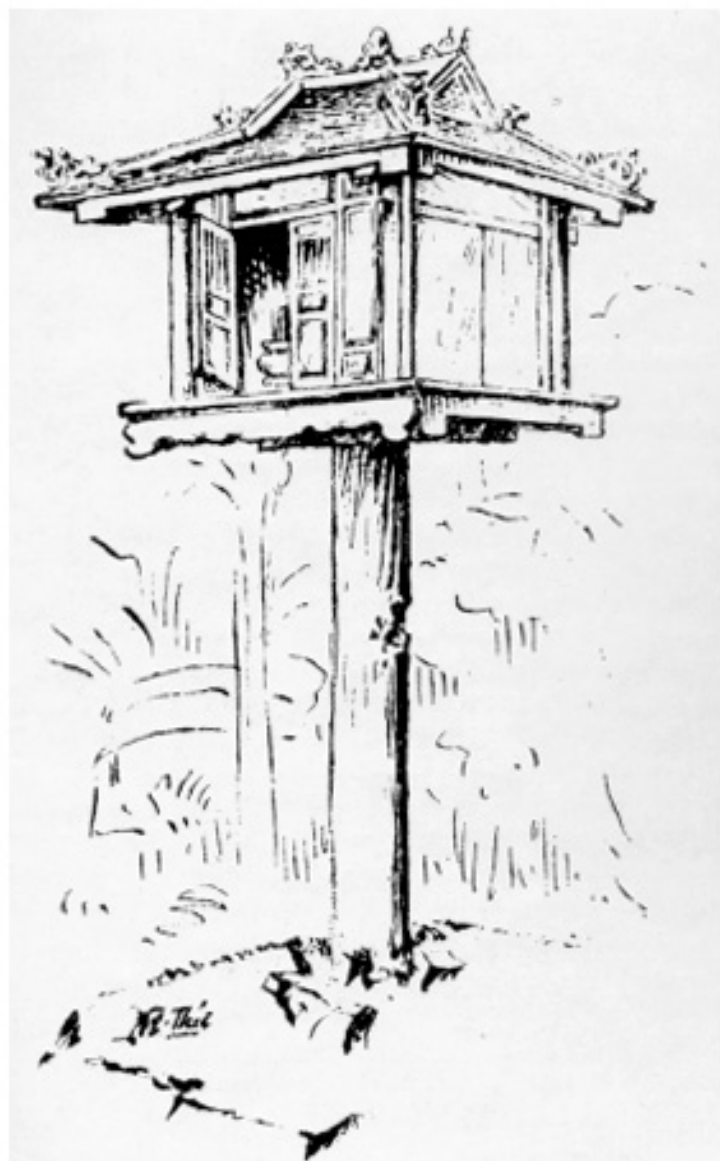


Planche X. — Pagodon dédié à Bà -Cô, dans un jardin du village Thạch -Lãng, Hué (Pour la même maison, voir Planches I, III, XVI, XVIII, XXI). (Dessin de M. Nguyễn -Thứ).



Planche XI. — Pagodon dédié aux Ngũ -Hành, au village
Nam -Phổ -Nam, Hué (Dessin de M. Nguyễn -Thứ).



Planche XII. — Pagodon dédié à Bà -Cô, dans jardin du village
Nam -Phổ -Trung, Hué (Dessin de M. Nguyễn -Thứ).

On lit en effet, dans les *Hoàng-Vi dụ t-lệ* de l'Empereur Gia-Long, que quiconque fera construire un bâtiment officiel de plan contraire à la coutume reçue, sera puni de la peine du bâton.

Jusqu'à l'occupation française, il fut formellement interdit aux particuliers de surmonter leurs maisons d'un étage apparent et d'ouvrir des fenêtres sur la rue (1).

Les ouvriers, charpentiers et maçons qui ont une entreprise suivent dans leurs travaux la coutume traditionnelle. Aussi le maître de la maison les laisse-t-il travailler en paix, sans modifier ni changer leurs habitudes, de telle sorte que toutes les maisons se ressemblent ainsi que les pagodes ; mais les proportions des constructions en Annam varient suivant la dignité ou les degrés de noblesse du propriétaire, et pour les pagodes selon le génie dont elles sont la demeure.

De plus, le propriétaire doit construire sa maison d'après son âge et les tables dressées à cet effet : s'il est né, par exemple, sous l'influence du bois, *mộc*, élément qui correspond dans l'astrologie chinoise à la planète Jupiter, il devra construire sa maison sur un emplacement qui s'accorde avec le bois, par exemple : *thủy-cuộc*.

Sauf quelques constructions grandioses, telle la porte Ngọ-Môn du Palais Royal, l'architecture annamite ne s'impose pas à l'admiration, mais il y a des rapports étroits entre l'architecture et les rites, soit pour l'époque de la construction, les fêtes et les cérémonies qui l'accompagnent.



L'époque de la construction

Les lois rituelles qui régissent la construction des édifices religieux avaient et ont encore leur application plus ou moins stricte dans les constructions de l'ordre civil et privé. (2)

« Les maisons, habitations, voitures, vêtements et tous genres d'objets ou de choses à l'usage des fonctionnaires et des gens du peuple sont différents, selon le rang de chacun ; ceux qui contreviendront à ces règlements et qui emploieront arbitrairement des choses qu'ils n'ont pas le droit d'employer seront, s'ils sont fonctionnaires punis de cent coups de *trượng* (bâton) et cassés de leur rang sans

(1) DUMOUTIER : *Essai sur les Tonkinois*, p. 106.

(2) PHILASTRE : *Le Code annamite : lois rituelles*, art. 156.

pouvoir être réintégrés, et, s'ils ne sont pas fonctionnaires, punis de cinquante coups de rotin ; la faute est imputable au chef de la famille ; les ouvriers et artisans seront également punis de cinquante coups de rotin. »

Une maison doit être élevée un jour faste. Ces jours sont déterminés par le calendrier d'une manière générale, ou dans certains cas par le sorcier, ou par le roi lui-même (1). Des règlementations étroites concernent en effet l'époque de la construction de la maison en Annam. Il importe que le jour, et même l'heure de la première mise en œuvre soit désignée suivant des règles rituelles et d'après les anniversaires particuliers de chaque famille, c'est ce qui explique le dicton populaire : *coi sách coi phép làm nhà*, « il faut s'en tenir aux rites, quand on construit une maison. »

Pour tous les palais de la Citadelle de Hué, les documents mentionnent expressément les caractères cycliques du jour de l'érection, des panneaux portant la date donnent soigneusement l'indication que l'érection eut lieu un jour faste, à n'en pas douter. Gia-Long et **Minh-Mạng** se conformaient, quand ils construisaient un édifice, aux usages suivis par le peuple annamite tout entier. Ils choisissaient un jour favorable, et ce jour-là, ils accomplissaient l'acte considéré comme le plus important dans la construction d'un édifice, ils érigeaient la charpente, ou au moins une des travées de l'édifice (2).

Si le maître de la maison connaît les caractères, il regarde lui-même le jour favorable pour l'érection de sa maison, sinon il a recours à un devin aveugle ou non, qui en fixe le jour favorable en consultant généralement le calendrier lunaire et les livres qui indiquent les jours fastes et néfastes.

Celui qui construit la maison doit, autant que possible, avoir un nombre d'années impair et, spécialement, ne doit point avoir vingt-quatre, trente-huit ou quarante-huit ans. Ces trois âges sont, au

(1) Le 16^e jour du 4^e mois de la 3^e année de **Đông-Khánh** (26 Mai 1888). Le Ministère des Rites a présenté au Trône le rapport suivant : « Dernièrement, nous avons reçu du Ministère des Travaux Publics notification d'un ordre royal, par lequel Votre Majesté a bien voulu fixer, en ce qui concerne la construction du temple Truy-Tu, le 20^e jour du mois courant (30 Mai) pour la construction des fondations, le 29^e jour du même mois (8 Juin) pour la pose de la charpente. Conformément à ces instructions, le **Đông-Lý Cao-Hữu-Sung** se rendra, aux jours fixés, sur les lieux pour faire commencer les travaux. »

(2) Voir L. CADIÈRE : *La Porte Dorée du Palais de Hué et les palais adjacents*, dans B. A. V. H., 1914, pp. 315 et suiv.

contraire, très favorables pour couper les bois dont on se servira pour le toit et les charpentes, et pour les faire sécher (1).

Si l'orientation de la maison ne peut s'accorder avec l'âge du propriétaire, l'année de la construction doit aller de pair.

Les douze années du cycle ne peuvent s'accorder que par groupes de trois, et forment les quatre groupes d'accord que voici : 1°) **Thân-Tí-Thìn** ; 2°) **Tị-Dậu-Sửu** ; 3°) **Dần-Ngọ-Tuất** ; 4°) **Mão-Vị-Hợi**. Ce sont les accords par trois, *tam-hạp* : quiconque veut construire sa maison principale ne peut choisir que les deux années qui sont du même groupe que son âge ; si, par exemple, l'âge du chef de famille est de l'année *tí*, il doit construire sa maison pendant les années *thân* ou *thìn*.

On peut cependant construire sa maison n'importe quelle année, bien que l'année de la construction ne s'accorde point avec l'âge du chef de famille, à condition de ne poser la poutre faîtière que dans l'année qui s'accorde. Voilà pourquoi il en est qui attendent plus ou moins longtemps avant de placer cette poutre. Ou bien on place la poutre faîtière fictivement, sur une perche en bambou supportée par deux autres perches.

En tels cas, on peut aussi prendre l'âge d'un des fils, s'il s'accorde avec la présente année, pourvu qu'à la fête de l'érection, ce fils soit sacrificateur à la place de son père.

Il y a toutefois des années, par exemple l'année de l'étoile du Palais d'Or, Kim-Lâu, où l'on ne peut construire impunément, ainsi que l'affirme le dicton : *Làm nhà phải năm Kim-Lâu, chẳng chêt trâu cũng chêt người*, « Qui dresse sa demeure au cours de l'année Kim-Lâu, sera bientôt puni : chez lui, buffle ou parent, il faut que quelqu'un meure. » (2)

La maison est un foyer familial où de père en fils vivent unis tous les membres d'une famille, se partageant le bonheur comme le malheur. C'est pour cela que la construction d'une habitation doit être l'objet de la plus grande circonspection.

Avant de s'occuper des questions matérielles, il importe de choisir l'année de la construction et de voir si l'âge du chef de la famille ne s'y oppose pas. A cet effet, il faut consulter la table dite *cứu-trạch*. Cette table compte neuf signes, bons et mauvais, dits signes de la construction.

(1) A. DE POUVOURVILLE : *L'art indochinois*, p. 78.

(2) CRAYSSAC : *Le Poème d'Annam*, p. 121.

Il y a quatre signes bons : *phúc*, bonheur ; *đức*, vertu ; *báu*, précieux ; *lộc*, profit ; et cinq mauvais : *bại*, insuccès ; *hư*, désastre ; *khôc*, pleurs ; *quỉ*, diable ; *tử*, mort.

D'après un dicton, le choix des signes doit être fait année par année ; *phúc, đức, báu, lộc* apportent la richesse, la vertu, la longévité, la tranquillité ; si par contre on tombe sur les signes mauvais : *bại, hư, khôc, quỉ, tử*, la vie du chef de famille et celle de sa femme sont en danger.

Voici le tableau des âges qui correspondent aux bons et aux mauvais signes pour la construction :

Khôn = phúc	10	19	28	37	46	55	64	73
Đoài = đức	11	20	29	38	47	56	65	74
Càn = bại	12	21	30	39	48	57	66	75
Khảm = hư	13	22	31	40	49	58	67	76
Trung = khôc	14	23	32	41	50	59	68	77
Cân = quỉ	15	24	33	42	51	60	69	78
Chân = tử	16	25	34	43	52	61	70	79
Tồn = báu	17	26	35	44	53	62	71	80
Li = lộc	18	27	36	45	54	63	72	81

Pour ce qui concerne l'orientation des maisons à bâtir il faut consulter le livre *Bát trạch minh canh*, qui traite de la construction de la maison. L'essentiel est d'obtenir la concordance de l'âge du constructeur avec l'emplacement.

Pour connaître les années Kim-lâu, qui, on l'a vu, sont particulièrement funestes il y a aussi des règles compliquées.

Pour les années *dần, ngọ, tuất*, le côté Est est profitable, mais les côtés *hợi, tị, sửu*, sont désastreux.

Pour les années *thân, tị, thìn*, les côtés Ouest et Sud sont bons, et les côtés *tị, ngọ, vị* sont mauvais.

Pour les années *hợi, mao, vị*, le côté Sud est bon, mais le côté Ouest est mauvais ;

Pour les années *tị, dậu, sửu*, est bon le côté Nord, mais mauvais le côté Est.

Pour les années *giáp, bính, mậu, canh, nhâm*, les côtés Est et Ouest sont bons, mais les côtés Nord et Sud ne le sont pas.

Pour les années *ất, đinh, kỷ, tân, quí*, les côtés Nord et Sud sont bons, mais les côtés Est et Ouest sont mauvais. A remarquer qu'à n'importe quelle année, on peut construire sa maison si on observe

les côtés *càn, khôn, càn, tồn*, qui sont aux quatre coins du tableau des diagrammes. Pour cela, aucune défense expresse.

Le choix du jour faste doit être fait pour toutes les opérations qui entrent dans la construction d'une maison, depuis le commencement des travaux jusqu'à leur achèvement : travail du bois, *phạt mộc* ; travail de la terre, *động thổ* ; travail du soubassement, *đắp nền* ; construction des murs, *xây tường* ; fouilles et fondation, *móng đá* ; pose des colonnes, *thượng trụ* ; mise de la poutre faîtière, *thượng lương* ; installation dans la maison, *nhập trạch* ; installation du lit, *yên sàng*.

Pour le choix des bonnes étoiles et des jours fastes on doit suivre la règle imposée pour le mariage. Les jours *thái-dương, sát-công, trực-tinh, nhơn-chuyên*, et d'autres bonnes étoiles sont à choisir et le choix doit en être fait très sérieusement pour la pose des colonnes, *thượng-trụ*, ainsi que pour la mise de la poutre faîtière.

A noter qu'il sera superflu de choisir deux jours distincts si la mise des colonnes ainsi que de la poutre faîtière peut être exécutée dans la même journée.



Les fêtes rituelles de la construction de la maison

La construction d'une maison en Annam est une véritable cérémonie (1) et l'occasion de fêtes rituelles et religieuses qu'on se garde bien d'omettre, crainte de manquer un festin, de forfaire à la piété filiale et aussi de s'attirer la vengeance des génies malveillants.

Ces fêtes, qui sont avant tout religieuses, sont célébrées par le chef de la maison avec les ouvriers : charpentiers et maçons, avant, pendant et après la construction.

1°) Avant la construction

La première fête célébrée par les charpentiers avant de commencer leur travail est la fête appelée ici *lễ phở gỗ*, ailleurs, *lễ phạt mộc*, le rite de l'entaille du bois (2), qui indique le commencement des travaux.

(1) A. DE POUVOURVILLE : *L'Art indochinois*, page 75

(2) DUMOUTIER : *Essai sur les Tonkinois*, p. 115.

Elle se célèbre ainsi : Le maître de la maison regarde d'abord le jour favorable : *xem ngày tự phát mộc*. Pour les temples et autres constructions importantes, le choix du jour faste appartenait au service de l'Observatoire (1). Au jour fixé, avant le repas, pendant que les mets sont sur l'autel, le chef de l'équipe des charpentiers prend sa hache, et, s'approchant de l'une des pièces de bois préparées en vue de la future charpente, il l'entaille profondément devant le maître de la maison en disant : « Je demande à l'ancêtre des charpentiers de nous accorder la paix pendant la construction pour qu'il n'y ait pas d'accident, plus tard nous l'en remercierons ». Ceci fait, il coupe un bambou très droit, de longueur déterminée, et trace dessus avec un pinceau des subdivisions basées sur l'unité de mesure annamite. C'est la toise dont il se servira dans ses travaux, à l'exclusion de toute autre, et il devra veiller avec soin à ce que cette toise ne soit ni perdue ni brisée avant l'achèvement de la maison, ce qui ne manquerait pas de compromettre gravement la solidité de la construction (2).

Lorsque le travail sera achevé, la toise du charpentier restera indéfiniment engagée, invisible, dans la charpente de la maison, où elle constitue un talisman contre les mauvaises influences (3).

Le maître de la maison, qui s'est procuré un coq, un plateau de riz gluant, de l'alcool de riz, de l'arec, du bétel, des fleurs, des bananes, du papier votif, des bâtonnets d'encens et de l'argent, installe le tout sur le remblai de la future maison, et lorsque les charpentiers ont déposé sur ces offrandes leur équerre, leur mètre, leur fil à encre et leur hache, il offre le tout à l'ancêtre des charpentiers, *ông tổ thợ mộc*, en faisant quatre prosternations et trois saluts. Après lui, le chef des charpentiers l'offre de même.

La cérémonie terminée, on emporte les offrandes dans la maison d'habitation où le maître de la maison et les ouvriers les mangent ensemble, mais le plateau de riz gluant et l'argent sont donnés au chef des charpentiers.

La fête de la préparation de la charpente, lễ ráp vại ou sắm vại, se célèbre à l'occasion de l'assemblage des fermes de la charpente, avant d'élever la maison.

(1) A. DE POUVOURVILLE : *L'Art indochinois*, p. 75.

(2) DUMOUTIER : *Essai sur les Tonkinois*, p. 114.

(3) DUMOUTIER : *Essai sur les Tonkinois*, p. 115.

La fête *lễ động thổ* ou *lễ khai móng* est la deuxième fête avant le commencement des travaux, elle n'en fait qu'une avec *lễ phở gỗ*. On l'appelle « le rite de l'ouverture du sol », *lễ động thổ*, ou « la cérémonie du creusement des fondations », *lễ khai móng* ; elle est accomplie par le maître maçon qui, saisissant une pioche, enlève d'un seul coup une motte de terre sur le tracé des fondations. Le maître de la maison et le chef maçon offrent ensuite à **Thổ-Thần**, le Génie de la Terre, un sacrifice au milieu de l'emplacement de la future maison.

Les offrandes consistent en bâtonnets d'encens, papier votif, arec, bétel, vin de riz et souvent un coq, déposés sur la table qui sert d'autel.

Lorsque tout est prêt, le maître de la maison fait d'abord quatre prosternations et trois saluts devant les offrandes, et, à la suite le chef sacrifie de même à **Thổ-Thần**, pour le prévenir et lui demander sa protection pendant la durée du travail en disant : « Nous demandons à prévenir l'esprit que nous creusons ces fondements, et nous lui offrons l'arec, le bétel, de l'alcool de riz, du papier votif, des fleurs, des bananes, afin qu'il soit témoin de la construction de cette maison ».

Après la cérémonie, le maître de la maison et les ouvriers mangent ensemble les offrandes.

2°) Les fêtes pendant la construction

La cérémonie de la pose de la première pierre, lễ đặt đá. - Avant de commencer la construction, le maître de la maison choisit un jour faste dans le calendrier annamite, et une fois qu'il l'a fixé il appelle les maçons pour la pose de la première pierre.

Avant tout, le chef maçon offre en sacrifice aux ancêtres un cochon, du riz gluant, du vin, de l'arec, des bananes, du bétel, du papier votif, au milieu de l'emplacement de la future maison, en faisant quatre prosternations et trois saluts, et en disant : « C'est aujourd'hui un beau jour, un jour faste, nous demandons à saluer *Ngài*, " lui ", l'Esprit, et à lui offrir ces humbles présents, *lê vật*, pour qu'il nous permette de poser la première pierre, afin d'édifier cette maison pour honorer les ancêtres ».

Ils allument des bâtonnets d'encens, brûlent des pétards, et le chef maçon pose la première pierre devant le maître de la maison, puis, tous les ouvriers étant présents, maçons et autres mangent ensemble

les offrandes avec les gens de la maison, mais la tête du cochon est attribuée au chef maçon qui l'emporte chez lui, avec un bol de riz gluant, et le *lông*, le ventre du cochon.

Lễ đặt đá tạ'ng, la fête de la pose des socles des colonnes.

— Lorsque les fondements de la maison sont terminés, le propriétaire examine le jour favorable, *coi ngày*. Quand il est choisi, il appelle les charpentiers pour poser les socles des colonnes, et il prépare les offrandes de la cérémonie : de l'arec, du bétel, du papier votif, de l'alcool de riz et des bâtonnets d'encens, qu'il dépose sur une table placée au milieu du remblai de la nouvelle maison.

Le maître de la maison offre ces présents à *Thổ-Thần*, le Génie de la Terre, en faisant d'abord quatre prosternations et trois saluts. Il se met ensuite à genoux et récite la formule rituelle : « C'est aujourd'hui un beau jour, un jour faste, j'offre ce sacrifice à *Thổ-Thần*, le Génie de la Terre, pour lui demander l'autorisation de poser ces socles de colonnes », et après lui, le chef charpentier en fait autant.

Il se relève ensuite et met à sa place un des socles de colonnes, après quoi il fait encore quatre prosternations pour remercier le génie.

On apporte alors le vin de riz, l'arec et le bétel qui ont été offerts, et le maître de la maison, le chef charpentier et tous les ouvriers boivent le vin et mangent ensemble l'arec et le bétel.

Lễ cất nhà, ou lễ thượng lương. C'est la fête de l'érection de la charpente de la maison, deux ou quatre fermes, selon qu'elle a une ou trois travées. Le maître de la maison choisit le jour faste de l'érection dans le calendrier.

L'érection d'une maison en Annam consiste, à proprement parler, dans l'acte de placer debout les colonnes des fermes de la charpente, au moins celles de la première ferme. Parfois même, si, au jour indiqué, les bois ne sont pas prêts, on plante en terre deux pieux reliés à leur sommet par une barre transversale, qui figurent la première ferme de la charpente : le principe est sauf, ce simulacre d'érection suffit pour attirer sur la demeure qu'on élèvera définitivement plus tard, et sur ses habitants futurs, tous les avantages qui doivent découler de l'observance du jour favorable.

Les parents et voisins y prennent part avec les ouvriers, car c'est la fête principale de la construction, et les fermes étant élevées à force de bras, chacun tient à offrir son aide ; il est de bon ton d'y aller et de porter des présents.

A cette occasion, le propriétaire de la maison offre avec les charpentiers un sacrifice à **Thổ-Thần**, le Génie de la Terre, et à **Bà Cữu-Thiên-Huyền-Nữ**, la Dame qui apprit jadis aux hommes la manière de construire les maisons ; les charpentiers la vénèrent comme leur patronne.

Cette dame, confondue parfois avec Thiên-Y-A-Na, a des rapports avec une déesse chàm (1).

S'il est riche, il offre un cochon, s'il est pauvre, un coq ou simplement de l'alcool de riz, de l'arec, du bétel, du papier votif, des bâtonnets d'encens et des bananes.

Il fait quatre prosternations et trois saluts devant les offrandes, puis il se met à genoux, verse du vin dans une tasse et il l'offre en se prosternant et en disant : « Je salue la Dame et le grand Génie pour les prévenir que je construis une nouvelle maison et je leur offre ces présents, qu'ils veuillent bien les accepter ».

Le chef charpentier et le chef sculpteur, s'il y en a un, font ensuite quatre prosternations et trois saluts, on brûle des pétards et on élève deux fermes à force de bras, d'abord celle de gauche, puis celle de droite, et de suite après, le chef charpentier suspend l'amulette des « huit diagrammes », *bát-quái*, à la poutre faîtière au milieu de la maison, au-dessus de l'endroit où s'élèvera l'autel des ancêtres. C'est l'amulette des « huit sorts », *tám-quẻ* : *càn*, l'air ; *khảm*, l'eau ; *cần*, les montagnes ; *chân*, le tonnerre ; *tôn*, les vents ; *ly*, le feu ; *khôn* la terre ; *đoài*, la pluie. Elle est de forme octogonale et a un casier pour chaque sort, elle est fabriquée par le géomancien avec du coton rouge ; on la regarde comme très précieuse et efficace parce qu'on lui attribue la vertu de chasser le diable et d'éloigner les esprits malfaisants, elle porte la date exacte de l'année de la construction.

On inscrit au-dessous de cette amulette les mots *Khương-Thái-Công tại thử*, qui signifient « le Duc Khương-Thái est là », et qui procurent la bonne santé, le progrès, la justice ; et aussi c'est le titre de *Lữ-Vong* qui servit autrefois le roi *Võ-Vương* en guerre contre le roi *Vũ-Trụ*, et protégea ainsi la dynastie des *Châu* pendant 800 ans, c'est pourquoi on a recours à son influence pour qu'il protège la maison.

La cérémonie terminée, le maître de la maison, les ouvriers et tous les membres de la famille mangent ensemble les offrandes.

(1) *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, 1902, pp. 17. et suivantes.

Lễ lợp ngói, ou *lễ gài nóc*, ou encore *lễ cài chập*. — C'est la fête du placement des tuiles sur la pièce faîtière, qui a lieu avant de couvrir la maison.

Le maître de la maison regarde d'abord le jour faste, pour monter les tuiles sur la charpente, et au jour fixé, il prépare des offrandes : bâtonnets d'encens, papier votif, arec, bétel, vin de riz, quelques pétards, sur une table devant la nouvelle maison.

Sur une autre table, il dépose une piastre, des mouchoirs rouges et un plateau de riz glutineux pour les offrir avec le reste et les donner ensuite au chef maçon.

Le chef maçon offre alors le tout à **Đại-Lang Hoàng Quí-Công**, qui est l'ancêtre des maçons, *ông tổ thợ nề*. Il fait d'abord quatre prosternations et trois saluts, puis, il se met à genoux pour les lui offrir, *khấn*, et s'adresse à lui en ces termes : « C'est aujourd'hui un jour faste, j'offre ces présents à l'ancêtre des maçons et lui demande la permission de monter les tuiles sur la charpente ». Deux ouvriers se couvrent alors la tête d'un voile en soie rouge ou en coton et placent les tuiles sur la pièce faîtière, pendant qu'on brûle des pétards.

Le sacrifice terminé, on porte le vin de riz, l'arec et toutes les offrandes sur une autre table, pour que le maître de la maison, le chef maçon et tous les ouvriers les mangent ensemble.

Le maître de la maison offre la piastre et le plateau de riz au chef maçon, les autres maçons reçoivent comme gratification en souvenir de la fête un mouchoir rouge pour s'essuyer la figure pendant les travaux.



3^o) *Les fêtes après la construction*

Lễ nghinh ông bà về, la fête de la réception des ancêtres. — Lorsque la maison est terminée, on ne peut encore l'habiter, car le chef de la famille doit au préalable choisir le jour favorable pour y entrer. Si le jour était néfaste, ou si la famille en prenait possession par hasard, sans tenir compte de l'influence des heures et des jours, il s'en suivrait des conséquences fâcheuses, on ne pourrait y vivre en paix.

Le maître de la maison va donc trouver le devin, *thầy bói*, et lui demande de regarder le jour favorable, *coi ngày tốt*, pour y recevoir les ancêtres ; le devin cherche le jour, dans le calendrier et autres

livres, en tenant compte de l'âge et de l'année de naissance du propriétaire, et une fois qu'il l'a trouvé, il l'indique au maître de la maison qui prépare aussitôt l'habitation pour y entrer définitivement et célébrer en même temps la fête : **lễ nghinh ông bà về**, « la cérémonie de la réception des ancêtres » dans la nouvelle habitation.

Le chef de la maison, revêtu du grand habit bleu de cérémonie, va chercher solennellement les objets culturels de ses ancêtres.

Quatre hommes vêtus d'habits noirs portent gravement sur leurs épaules l'autel familial des ancêtres avec les divers objets de leur culte : un brûle-parfums, **bộ lư**, une cassolette d'encens, **lư-hương**, la tablette **bài-vị, thần-chủ**, siège de l'âme.

Deux hommes portent de chaque côté des parasols pour protéger la tablette et lui rendre les honneurs pendant que le maître de la maison l'accompagne par derrière.

Arrivés dans la nouvelle maison, ils accomplissent ainsi « l'installation pacifique des ancêtres », **lễ yên vị**.

Ils déposent l'autel ancestral dans la travée du milieu, allument des bougies, des bâtonnets d'encens, du bois odoriférant, **trầm**, et le maître de la maison offre ensuite aux ancêtres du vin de riz, de l'arec, du papier votif, des fleurs et des bananes, en faisant quatre prosternations et trois saluts pendant qu'un bonze parfois récite des prières bouddhiques.

Lễ tông mịch, « la chasse aux diables de la charpente ». C'est la cérémonie de la conduite des mauvais esprits hors de la maison, **lễ đuổi ma-quỉ đi**, qui se pratique vers 7 ou 8 heures du soir, le jour même où la famille s'y est installée.

Les croyances populaires affirment que les mauvais génies, **ma**, habitent dans les grands arbres de la forêt et des jardins, aussi craint-on qu'ils ne soient encore dans les pièces de la charpente, qu'on en soit vexé et qu'on en souffre de bien des façons, par l'incendie, la maladie, la mort, et aussi par les cauchemars, **mịch đê**, attribués à un diable qui habite les arbres, C'est pourquoi on juge nécessaire de célébrer la cérémonie **tông mịch**, pour les en chasser, afin d'y habiter en paix.

Le maître de la maison va tout d'abord chercher un sorcier, **thầy phù-thủy**, qui peut dit-on chasser le diable.

Dès qu'il est arrivé, il prépare une table d'offrandes dans la travée du milieu : des bananes, du riz gluant, un canard ou un coq, de l'alcool de riz de l'arec, du bétel, des bâtonnets d'encens et du papier votif.

Lorsque tout est prêt, le maître de la maison fait quatre prosternations et trois saluts devant les offrandes.

Le sorcier fabrique ensuite une maisonnette en papier ou en feuilles de bananier, imitation de la nouvelle maison ; il y fixe cinq roseaux, un aux quatre coins et au milieu, auxquels il attache des mannequins en paille, *con môi*, qui représentent les *ngũqui*, les cinq diables, mauvais génies du jardin.

Il dépose ensuite dans cette maisonnette quelque chose de toutes les offrandes en petite quantité, puis il prend à la main une torche en bambou enflammé, et il s'en va à la rivière suivi d'un homme qui porte la maisonnette.

Arrivé près de la berge, il la lance à l'eau pour que les *ma*, les mauvais génies, s'en aillent avec la maisonnette et ne fassent plus de mal aux habitants de la nouvelle maison.

Ils reviennent ensuite à la maison, le sorcier fait alors quatre prosternations et trois saluts devant la table des offrandes ; à son tour, le maître de la maison en fait autant, et la cérémonie étant terminée et la maison purifiée il l'habite aussitôt.

Lễ lạc-thành. C'est « la fête de la réjouissance pour l'achèvement des travaux. »

Lorsque les ancêtres ont pris place dans la nouvelle maison et que les mauvais génies, *ma*, en ont été chassés, on y célèbre la fête de la réjouissance de la construction, appelée *lạc-thành*. On prépare à l'intérieur de la maison, près de la porte du milieu, une table-autel, où sont placés des bâtonnets d'encens, du papier votif, de l'arec, du bétel, de l'alcool de riz, des fleurs, des bananes, un porc bouilli, avec un plateau de riz gluant, que le maître de la maison offre à **Thổ-Địa**, le Génie de la Terre, et à **Thổ-Chủ**, autre Génie de la Terre qui surveille la maison.

Il fait d'abord deux prosternations et deux saluts, puis le sorcier récite des prières. Après cela, le chef de la famille revient encore devant l'autel où il fait cette fois quatre prosternations et trois saluts à **Thổ-Địa** et à **Thổ-Chủ**, puis il brûle du papier votif et leur fait ensuite deux prosternations et deux saluts.

Le sorcier remet alors au maître de la maison trois *cái phù* : ce sont des amulettes en papier doré, sur lesquelles il a écrit des caractères, et qu'il colle sur la traverse, *xuyên*, de la travée du milieu au-dessus de l'autel des ancêtres.

Le maître de la maison invite ensuite les parents, les hôtes et les voisins à manger ensemble les offrandes. Le repas terminé le sorcier reçoit comme rémunération une offrande pécuniaire qu'il accepte et la tête du porc qu'un homme désigné par le maître de la maison lui porte à domicile.



CHAPITRE III. — LA DÉCORATION DE LA MAISON

L'Annamite aime la décoration et l'ornementation, aussi, quand il le peut, sa maison même basse et obscure est décorée avec soin, d'après l'art traditionnel sino-annamite pratiqué depuis de longs siècles ; je dis sino-annamite, car la plupart des motifs décoratifs de la maison annamite sont empruntés à l'art chinois.

Les arêtes et les faîtes de la toiture, les piliers de l'entrée, l'écran protecteur sont couverts d'ornements aux couleurs vives, souvent même criardes.

« Les extrémités des solives, des arbalétriers, des entrails, de toutes les pièces, sont sculptées en têtes de dragon et toute la charpente est couverte de scènes légendaires, d'inscriptions symboliques ou de *văn*, swastica des Indous, analogue à notre grecque, de telle façon qu'il ne reste aucune surface unie, et que les pièces les plus nécessaires à l'équilibre semblent n'avoir été posées là que comme motifs d'ornementation » (1).

Il faut noter à ce sujet que « tous les êtres que l'artiste annamite tire du bois ou du cuivre, ceux qu'il jette sur une toiture ou sur un pan de mur, sont traités dans un but décoratif. Les animaux, le dragon onduleux, aussi bien que la licorne trapue, ou la tortue massive, sont raccourcis, allongés, tordus pour qu'ils rendent l'effet voulu, pour qu'ils achèvent la courbe d'une arête, s'encastrent dans un coin, enveloppent l'extrémité d'une poutre, ne sortent pas d'un étroit panneau » (2).

« Les bâtiments de la Citadelle de Hué et des provinces, les pagodes des villages, les maisons de culte de clan familial et bien des maisons privées reproduisent, d'après les règles et traditions d'ornementation et de sculpture monumentale, les motifs rituels et archaïques de l'art annamite : figures de monstres accolés aux angles des pagodes, polychromie des vieux caractères se détachent en fines ciselures sur le ciel ; dragon aux dards menaçants, nuages légers qui courent le long des frises, et qu'interrompent le vol de la chauve-souris, le dessin ornemental des livres sacrés et des pinceaux » (3).

(1) A. DE POUVOURVILLE : *L'Art Indochinois*, p. 80.

(2) L. CADIÈRE : *L'Art à Hué*, B.A.V.H., 1919, p. 2.

(3) P. PASQUIER : *L'Annam d'autrefois*, p. 86.

Les règles de l'ornementation en Annam. — Il y a des règles et des traditions d'ornementation et de sculpture monumentale.

Ces règles visent surtout la décoration des maisons privées en général et celle des habitations des fonctionnaires en particulier.

Elles font partie des lois rituelles sur les Travaux Publics. Le Code de Gia-Long (Tome IX, Art. 156) les a promulguées ainsi :

« Les maisons ne peuvent en aucun cas être posées sur un double socle, ou avoir un double toit, ni être peintes et ornées. Les maisons qui ont un étage ne sont pas comprises dans celles qui sont dites à double toit.

« Pour les dignitaires et fonctionnaires du premier et du second rang, la maison d'audience aura sept intervalles et neuf fermes ; aux deux bouts du faîte de la maison il est permis d'employer, comme ornements, des fleurs et des têtes d'animaux quadrupèdes. La porte principale aura trois intervalles entre cinq fermes.

« Pour ceux du troisième jusqu'au cinquième rang, la maison d'audience aura cinq intervalles entre sept fermes ; aux deux extrémités de l'arête du toit il est permis d'employer comme ornements, des têtes d'animaux quadrupèdes ; la porte principale aura trois intervalles entre trois fermes.

« Pour les fonctionnaires du sixième jusqu'au neuvième rang, la demeure officielle aura trois intervalles et sept fermes ; l'arête du toit ne pourra pas être ornée de, têtes d'animaux ; la porte principale aura un intervalle et trois fermes.

« La maison d'habitation des personnes de condition ordinaire ne dépasse pas trois intervalles et cinq fermes et ne sera pas ornée ». (1)

Les diverses ornementsations. - La tradition annamite admet toutefois l'ornementation superficielle, c'est-à-dire recommande, lorsque la maison est construite suivant les rites, les coutumes et la convenance personnelle, de couvrir d'agréments les parties trop uniformes et trop nues. Les motifs sont symboliques, ils ont tous une signification cachée, une vertu secrète.

Trois points dans les maisons ordinaires sont décorés : les extrémités de l'arête faîtière, les extrémités de l'arête du triangle de pignon perpendiculaire à l'arête faîtière, les extrémités des arêtes des appentis, ou arêtes latérales, qui s'écartent de l'arête faîtière, sont

(1) PHILASTRE : *Le Code annamite*. Ernest Leroux. Paris 1876.

ornées de sculptures symboliques, pierre ou en stuc, qui complètent l'ensemble.

Parfois les extrémités seules des arêtes d'appentis sont décorées d'un bec d'ancre. Ou bien à ce bec d'ancre, correspond, à l'arête faîtière, un *mōcu*, bec d'ancre, agrémenté d'une volute à sa base, c'est l'ornementation simple.

Dans la grande décoration, les animaux au pouvoir mystérieux apparaissent, c'est le cas pour les palais et les pagodes ; le dragon occupe toujours alors l'arête faîtière, à moins que la pagode ne soit consacrée à un génie féminin, car, dans ce cas, le phénix le remplace. Lorsque les quatre animaux sont représentés, la licorne vient toujours après le phénix et le dragon, c'est-à-dire plus bas, et la tortue plus bas encore. Et ces animaux sont accompagnés soit d'une sorte de spathe, soit de la grecque, soit au moins du *mōcu* et du bec d'ancre, parfois de tous les ornements à la fois, mais toujours avec une progression descendante.

Dans la décoration moyenne, il y a, à l'arête faîtière, le dragon ou le phénix ; aux arêtes de pignon, le feuillage se transformant en dragon, aquatique ou non ; aux arêtes latérales, la grecque simple ou en transformation ; ces deux derniers motifs sont accompagnés du spathe, ou du *mōcu*, ou du bec d'ancre, comme motif terminal ; mais ces règles sont appliquées avec une grande latitude.

Les motifs de décoration. — Tous les motifs décoratifs que nous trouvons dans la construction annamite peuvent se diviser en deux catégories : l'une comprend les symboles d'inspiration religieuse ; l'autre, divers motifs purement ornementaux.

Les symboles d'inspiration religieuse sont bouddhistes ou taoïstes.

Les symboles bouddhistes sont : la roue enveloppée de flammes, la fleur de lotus, le vase, le nœud indébrouillable de la poitrine de Vichnou. Les symboles taoïstes sont : les huit attributs des Immortels, à savoir l'éventail, l'épée, la gourde, les castagnettes, le panier à fleurs, le tube de bambou et les verges, la flûte, la fleur de lotus.

Les porte-bonheur, les motifs purement ornementaux peuvent se décomposer de la façon suivante : ceux qui font partie des « cent antiques », les objets rappelant « les quatre beaux-arts », les symboles des antiquités chinoises ; les sujets purement décoratifs ; les motifs

représentant des caractères d'écriture ; les motifs ornementaux géométriques. (1)

C'est, on le voit, parmi les sujets religieux et traditionnellement légendaires que les artistes ont choisi d'abord leurs motifs, et ils n'en sortent plus guère aujourd'hui. (2)

Les quatre animaux au pouvoir surnaturel, tứ linh : le dragon, *long* ; la licorne, *lân* ; le phénix, *phụng* ; et la tortue, qui, occupent la première place dans la décoration des maisons.

Leur emploi revêt un caractère religieux, car leur représentation est le gage d'une influence mystérieuse. Ils sont réputés posséder le pouvoir de secourir l'homme d'une manière surnaturelle et quasi-divine, et ils communiquent par l'image les qualités qu'ils possèdent ou qu'ils symbolisent.

Le dragon, en sino-annamite *long*, en annamite *con rồng*, est l'animal fabuleux le plus utilisé dans l'art ornemental annamite. « Il a des bois de cerf, une tête de chameau, des yeux de démon, un cou de serpent, un ventre de crocodile, des écailles de poisson, des serres d'aigles et des oreilles de bœuf, mais ce sont ses cornes qui sont le siège de l'ouïe » (3).

« Représentant à la fois du Roi, du Sage et du Ciel, le dragon est figuré dans toutes les attitudes, couché, prêt à s'envoler, volant et se posant » (4)

Dans le Palais royal, il est comme dans sa propre demeure puisqu'il symbolise l'Empereur. Ses pattes sont alors armées de cinq griffes, la cinquième est opposée aux quatre autres. Le dragon à cinq griffes est un attribut royal ; il est sévèrement défendu au peuple d'en faire usage, il peut cependant employer dans les décorations le dragon à quatre griffes.

Dans les pagodes et les maisons particulières on voit le dragon sur les arêtes des toitures, aux pignons, sur les poutres de la charpente ; il décore les façades des portails, où on le voit de face, mais on n'aperçoit que sa tête et ses deux pattes de devant arquées ; on a alors le *mặt rồng*, « la face du dragon », le *mặt nạ*, « la face du

(1) Dr. GAIDE et H. PEYSSONNAUX : *Les tombeaux de Hué : Prince Kiên - Thái-Vương*, dans B. A.V. H., 1925 pp. 30, 31.

(2) A. de POUVOURVILLE : *L'Art Indochinois*, p. 110.

(3) Corentino PÉTILLON : *Allusions littéraires*, p. 464.

(4) A. de POUVOURVILLE : *L'Art indochinois*, p. 110.

nạ », le masque, principalement sur les pignons angulaires des pagodes annamites ou des palais, concurremment avec la chauve-souris. Lorsqu'il est ainsi vu de face il porte au milieu du front le caractère 王 *vương*, « prince, seigneur », et il tient dans sa bouche le caractère de la longévité stylisé. Cette figure, appelée par les Annamites *con rồng ăn chữ thọ*, « le dragon mangeant le caractère de la longévité », est un signe de bon augure, et, en même temps, un souhait de longue vie.

Sur les arêtes faîtières, le dragon est représenté deux fois symétriquement aux extrémités de l'arête. Au milieu du faîte, on met l'image du globe enflammé, vers lequel les deux dragons tournent la tête. L'ensemble, le globe et les deux dragons, est désigné par l'expression *lưỡng long triểu nguyệt*, « les deux dragons rendant hommage à la lune ».

Certains voient là dedans une représentation magique et un vœu pour obtenir la pluie, le globe enflammé représentant la foudre et le tonnerre qui accompagne l'orage, et les deux dragons, rois des eaux, représentant la pluie.

Parfois le globe est remplacé par une grosse perle, on dit alors : *lưỡng long tranh châu*, « les deux dragons se disputant la perle précieuse ».

Le dragon est pour les Annamites l'emblème de la droiture, de l'honneur, de la vertu, et le symbole du mari, du fiancé, plus spécialement de l'homme. Ils ne l'adorent pas à proprement parler, mais ils voient partout son influence surnaturelle en tant que roi des eaux et maître de la configuration terrestre de qui dépend le bonheur des vivants et des morts.

Il s'allie à divers autres motifs, et l'on a alors, se métamorphosant en dragon, le rameau feuillu, ou la grecque, le nuage, la branche de prunier, le bambou, la feuille de chataignier, etc. ; il se confond avec le *giao*, le serpent-dragon, ou le *cu*, le dragon sans corne. (1)

La licorne, *con kỳ-lân*, est le deuxième animal sacré et fabuleux, qui a le corps d'un daim, la queue d'un bœuf, une corne, et des écailles de poisson ; elle est désignée aussi parfois par l'expression *long-mã*, *con long-mã*, « le cheval-dragon » ; il est l'annonce de temps heureux.

Son image est employée comme motif de décoration sur les écrans de pagodes communales, avec son type classique. C'est pour les

(1) Voir L. CADIÈRE : *L'Art à Hué*, dans B. A. V. H., 1919, pp. 77-81.

Annamites, tantôt un *long-mã*, « cheval-dragon », parce que la bête représentée sur les écrans a quelques uns des caractères du dragon unis à ceux du cheval, et tantôt la vraie *kỳ-lân*, « licorne ».

Employé comme ornement d'accent, elle est subordonnée au dragon et au phénix, et elle se loge au bout des arêtes latérales.

Sur les écrans, la licorne a parfois sur son dos la roue octogonale ornée de huit diagrammes, *bát quái*, que **Phục-Hi** vit jadis sur le dos d'une licorne ou plutôt d'un cheval-dragon qui sortait du Fleuve Jaune.

Ces figures mystérieuses semblent être la base de toute la science de la divination, de la science de la transformation des êtres, contenue dans le **Kinh-Dịch**, le « Livre des Mutations ».

La licorne décore les piliers, les angles des toitures, ou, mêlée à d'autres ornements, les panneaux d'un mur, et elle porte sur son dos les livres, symboles de la science, ou d'autres objets (1)

Le phénix, *con phụng*, oiseau fabuleux et de bon augure, au bec de poule, au cou de serpent, au front d'hirondelle, au dos de tortue, et à la queue de poisson, est le symbole de l'immortalité, il est employé en architecture surtout comme ornement d'accent pour décorer ce qui est consacré ou réservé à une femme, à un être féminin.

C'est ainsi que l'ornement de l'arête faîtière dans une pagode consacrée à un génie femelle, est constitué non par le dragon, mais par le phénix.

Son image peut être employée aussi dans la décoration des autres pagodes et palais, mais alors il cède la première place au dragon et descend à l'extrémité des arêtes de pignon.

Le phénix décore le milieu des écrans des pagodes consacrées à des génies féminins, par exemple les écrans des pagodes et pagodons des dames des Cinq Éléments, *Ngũ-Hành*, où il a alors la forme d'un grand oiseau aux ailes éployées, aux rémiges de la queue ondulées ; il peut se transformer en diverses plantes : pivoine, chrysanthème, amaryllis, etc. ; mais on le loge rarement dans les encoignures à la place de la chauve-souris. Il ne faut pas le confondre avec la grue, *hạc*, que l'on utilise aussi dans la décoration annamite.

Le phénix a deux noms, selon qu'il s'agit du mâle ou de la femelle, Le mâle est appelé *phụng*, et la femelle *hoàng*, et la réunion de ces deux mots, *phụng-hoàng*, désigne d'une façon générale l'animal. On l'appelle aussi *phụng-loan*, ces expressions désignent, l'accord du

(1) Voir L, CADIÈRE: *Id, ibid*, pp. 85-88.

mari et de la femme, l'amour conjugal ; et l'image de deux phénix est un souhait, et en même temps un gage d'union dans le ménage (1)

La Tortue, en sino-aunamite *qui*, en annamite *conrùa*, est le quatrième des animaux au pouvoir mystérieux. Elle est le symbole de la longévité, car elle vit mille ans et plus.

On voit l'image de la tortue sur les arêtes latérales des toitures, comme ornement d'accent, en même temps que les trois autres animaux spirituels, du groupe desquels elle fait partie ; elle est associée au nénuphar.

La tortue porte alors sur son dos les fameux *cổ-đô*, « les signes antiques », représentés par un paquet de livres entourés de banderolles, allusion à la tortue surnaturelle vue par *Hoàng-Đê* et par *Ngô*. De sa bouche s'échappe une volute d'eau, *thủyba*.

Le vrai rôle de la tortue est celui de support de stèle, elle est là dans son élément, elle communique, croit-on, à la stèle que l'on veut éternelle, la solidité, la pérennité dont l'animal est le symbole (2).

« Les mandarins ont recours pour l'ornementation de leurs maisons à quatre animaux symboliques d'un rang inférieur. Ce sont : le *con li*, qui correspond à la licorne, le *hổ phù*, « tigre gonflé », représentant la tête d'un monstre à la face congestionnée et aux bras tendus et menaçants, et dont l'image est sculptée au-dessus de la porte des citadelles, le *long-mã* ou dragon à corps de cheval, que l'on trouve peint ou sculpté en relief sur les panneaux formant la façade des maisons seigneuriales ou des résidences des mandarins, enfin le *sur-tử*, ou lion, représenté par deux statues de pierre placées de chaque côté de la porte comme deux sentinelles menaçantes » (3).

Le tigre, la chauve-souris, le lion, la grue, le poisson, (4) entrent aussi, mais à un moindre degré, dans la décoration de la maison.

Ils indiquent tous un souhait de caractère plus ou moins religieux, mais le tigre revêt ce caractère religieux d'une façon plus marquée, il décore les écrans des pagodes bouddhiques et aussi ceux des pagodons des mandarins militaires.

Son image est parfois l'objet d'un culte proprement dit par l'offrande des bâtonnets d'encens, et on l'emploie comme talisman magique, pour neutraliser ou écarter les influences néfastes de génies malfaisants.

(1) Voir L. CADIÈRE : *Id, ibid*, pp. 91-94.

(2) L. CADIÈRE : *Id., ibid.*, pp. 97-98.

(3) DIGUET : *Les Annamites*, p. 239.

(4) Sur ces animaux, voir L. CADIÈRE : *Id., ibid.*, pp. 107, 99, 103, 109.

Le lion, con *sur-tử*, avec crinière frisée, pelage ondulé, queue fournie en panache, griffes puissantes, air débonnaire, est toujours représenté jouant avec une boule, *trái cầu*, attachée à un long ruban.

Il est employé parfois comme ornement d'angle, et l'animal est alors seul, avec sa sphère, *sur hi cầu*, « le lion s'amusant avec la sphère ».

Parfois aussi il décore un écran ; mais c'est alors un groupe de cinq lions, *ngũ sư hi cầu*, « les cinq lions s'amusant avec la sphère ».

La chauve-souris, en annamite con *dơi*, au point de vue décoratif, joue un grand rôle dans l'art monumental annamite. Son nom sino-annamite *phúc* se prononce de la même façon que le mot *phúc* qui signifie « félicité et bonheur » ; la représentation de la chauve-souris est un souhait de bonheur, et le bonheur parfait est constitué par les « cinq chauve-souris », *ngũ phúc*, c'est-à-dire les cinq bonheurs : une longue vie, *thọ* ; la richesse, *phú* ; la paix et la santé, *khang ninh* ; l'amour de la vertu, *hảo đức* ; une mort naturelle à un âge avancé, *kháo chung mạng* ; de là découlent un grand nombre de combinaisons de motifs ornementaux.

La chauve-souris a les qualités attribuées au caractère *phúc* signifiant le bonheur ; elle est un souhait, un porte-bonheur, une cause efficiente de félicité, et elle est enveloppée de la même atmosphère religieuse.

Elle est peinte sur le pignon des maisons à l'extérieur. Elle occupe aussi le centre d'un panneau, mais le plus souvent elle se tapit dans les encoignures, que ses ailes garnissent avec élégance, et elle est souvent munie de deux longs glands.

Le poisson, en sino-annamite *ngư*, en annamite con *cá*, est le symbole de la richesse.

Il est employé sur les pagodes et quelques palais comme gargouille et comme ornement d'accent aux extrémités de l'arête faîtière, tantôt il est représenté à l'état naturel, et tantôt stylisé. Associé au dragon, il symbolise une destinée qui, partie de bas, s'élève aux plus hautes dignités.

La grue, *hạc*, ne doit pas être confondue avec le phénix, sa forme et son symbolisme sont différents, elle est la monture des immortels.

Elle est ordinairement représentée les ailes repliées et debout, souvent sur une tortue, avec une fleur dans son bec.

La grue blanche est un symbole de longévité, car on croit qu'elle vit très longtemps, c'est pourquoi elle est associée à la tortue.

Les caractères chinois motifs de décoration. - Les artistes indigènes en font un grand usage sur les panneaux appliqués dans les temples et les maisons particulières parce qu'ils sont très décoratifs.

« Bien des maisons portent en effet sur la ferme médiane, sur les solives, et sur les linteaux des portes, différentes formules en caractères, surtout celle du ciel : *nguyên, hanh, lợi, trinh*, qui est la signification du premier des soixante quatre trigammes hiératiques de **Phục-Hỉ** : « cause initiale, liberté, biens, perfection ».

« Ces sentences sont accompagnées, sur les colonnes voisines, de préceptes confucéens, taoïstes ou même bouddhiques, qui se rapportent généralement à la pitié que l'on doit avoir pour les malheureux, ou l'hospitalité que l'on doit pratiquer vis-à-vis des voyageurs ». (1)

Ce que l'on cherche cependant avant tout en utilisant les caractères comme ornement décoratif, ce n'est pas tant l'effet d'art que le symbole, l'idée, le souhait magique qu'ils représentent, le bonheur qu'ils confèrent réellement ; c'est pourquoi les caractères les plus souvent employés sont ceux de la félicité, du bonheur, *phước*, des richesses, *lộc*, de la longévité, *thọ*, de la joie, *hỉ*, etc... ; ils se présentent sous des formes parfois stylisées à outrance, et sont réduits alors à leurs traits essentiels.

Le caractère *phước* désigne le bonheur, il est symbolisé par la chauve-souris.

A l'intérieur des maisons, il est sculpté sur les soliveaux de la travée du milieu, et il est peint sur le mur derrière l'autel des ancêtres. On croit que sa présence procure la noblesse et la prospérité ; une maison qui est riche ou occupe le mandarinat pendant deux ou trois générations a le bonheur, *có phước, có phần hưởng*.

Le caractère *phúc* n'est pas, en Annam, un objet de culte proprement dit, mais il est toujours considéré comme doué d'une influence mystérieuse qui le rend apte à communiquer ce qu'il signifie. Celui qui le voit gravé sur les panneaux de sa maison éprouve de la joie, ressent de la confiance, tout comme il éprouverait de la crainte s'il rencontrait sur sa route un signe de mauvais augure, et cette crainte, cette confiance sont de nature plus ou moins religieuse.

Le caractère *lộc*, des biens, des traitements élevés, de la richesse, est symbolisé par deux axes peints sur le mur de la travée du milieu, de chaque côté de l'autel des ancêtres.

(1) DE POUVOURVILLS : *L'Art indochinois*, p. 78-79.

Il signifie le désir de la richesse, et les habitants de la maison croient qu'ainsi ils deviendront riches.

Le tableau représentant le pin avec l'axis, *tùng-lộc*, que l'on voit si souvent comme motif décoratif, a une signification symbolique : le pin symbolise la longévité, une verte vieillesse ; parfois on remplace l'idée en mettant, à côté du pin, une grue, *con hạc*, ou une aigrette, *con cò*, autre symbole de la longévité.

L'axis rappelle le caractère *lộc*, qui signifie « traitement reçu du gouvernement pour les fonctions que l'on exerce, aisance, richesse, bonheur ». C'est donc un souhait de longue vie et de richesse, un porte-bonheur.

Le motif *tùng hạc*, « pin et grue », doit être interprété de la même façon.

Le caractère *thọ*, de la « longévité », est symbolisé par la tortue, on le place sur les écrans des maisons particulières et derrière l'autel ancestral ; il revêt diverses formes au gré du propriétaire, car on le stylise de toutes façons, tout ornement à forme de caractère stylisé est pour les Annamites illettrés le caractère *thọ*.

Lorsque le caractère *thọ* décore les écrans, la tortue lui sert de socle. On en ajoute les murs d'enceinte, les fenêtres rondes ou carrées des maisons de culte de clan familial ou des maisons privées, et les habitants de ces maisons croient que grâce à lui ils vivront longtemps.

On emploie aussi le caractère *hỉ*, « la joie », parfois seul, mais ordinairement accouplé, *song hỉ*, « les deux joies », et c'est alors un ornement symbolique qui signifie la joie partagée, le bonheur conjugal, c'est un souhait pour les jeunes mariés.

Ces caractères sont avant tout des souhaits de bon augure, des porte-honneur, des talismans, ils produisent ce qu'ils signifient. Par cela même qu'on croit à leur efficacité, on les prodigue partout, et leur fréquent emploi a amené les artistes à en faire des motifs ornementaux.

Le règne végétal dans la décoration de la maison annamite. — Il y est représenté par des feuilles, des fleurs, des rameaux, des plantes et des fruits.

La plupart des ornements d'accents, c'est-à-dire des motifs qui servent à accentuer la courbure d'une ligne, surtout dans l'architecture, sont empruntés au règne végétal.

Les feuillages ont quelquefois l'aspect naturel de la plante, mais le plus souvent ils sont stylisés. Le spathe est surtout employé comme ornement d'accent sur les toitures, ou pour décorer le sommet d'un pilier.

On emploie ces motifs, feuilles et fleurs, rameau complet, sur les pièces de la charpente d'une maison. La fleur de nénuphar entre surtout dans la décoration des objets se rapportant au bouddhisme. Sa fleur se stylise d'une façon particulière, rappelant le siège ou le trône de Bouddha, elle sert le plus souvent à l'agrémentation des chapiteaux.

Ces plantes se transforment et leur transformation est généralement réglée par la tradition : la branche de prunier ou de pêcher se change en phénix, le bambou et le pin en dragon, le nénuphar en tortue, le chrysanthème en licorne, l'amaryllis en dragon, la pivoine en licorne et parfois en tortue, mais la fantaisie de l'artiste se donne libre carrière, et toutes les plantes peuvent être associées à chacun des animaux au pouvoir mystérieux.

Les rameaux jouent un grand rôle dans l'art monumental annamite, tantôt c'est une feuille indéterminée, *dây lá*, qui se plie et se replie, mais ordinairement c'est une espèce déterminée.

A noter en particulier la métamorphose d'un rameau feuillu en dragon. Ce motif trouve son application dans les bas et hauts reliefs sur pierre, sur bois ou sur ivoire. Il figure notamment sur les stèles, les panneaux ornementaux des pagodes ou des habitations destinées à un service public.

Amulettes décoratives. — Si vous entrez dans une maison annamite à trois travées et deux appentis, ou une simple *cái nhà* en bambou, vous y verrez presque toujours des bandes ou des carrés de papier couverts de caractères étranges et collés aux cloisons ou aux colonnes, ce sont des amulettes, des philtres chargés d'assurer la prospérité des habitants.

Ces amulettes sont parfois fabriquées avec de l'étoffe de soie et portent comme dessins, soit le corps d'un génie à la figure grotesque, soit des caractères de couleur rouge, soit le dragon en rouge, ou le tigre en noir, *hắc hổ*. Le *hắc hổ* est l'animal favori des sorciers, ils le regardent comme leur chef, leur général, eux seuls peuvent dessiner la figure de cet animal. On colle ces amulettes sur les deux côtés de la porte d'entrée, sur les murs, dans les ciels de lit, sur la charpente. Elles ont, dit-on, la vertu de chasser le démon, de protéger contre les maladies, l'incendie, etc.

CHAPITRE IV. — L'AMEUBLEMENT CULTUEL ET LES FÊTES RELIGIEUSES

L'Annamite pratiquant le culte des ancêtres et celui des génies, l'ameublement rituel et religieux de son habitation se divise tout naturellement en deux parties distinctes : les autels des ancêtres, et les autels dédiés aux génies. Dans les maisons qui pratiquent le Bouddhisme, il y a encore les autels des saints bouddhiques.

1°. *Les autels des ancêtres*

La travée du milieu, quand il y en a trois, ou l'unique travée de la maison carrée, *nhà vuông*, constituent à la fois, le salon, la salle à manger et le temple des ancêtres ; c'est la partie accessible à tous ; les deux extrémités en appentis sont séparées des trois travées par des cloisons, et servent, selon l'état de la famille, de chambres pour les femmes ou de magasins, rarement elles ont une porte de sortie au dehors, elles communiquent avec la pièce centrale par une porte percée dans la cloison ; ce type de maison est à peu près unique dans les campagnes ; c'est la travée centrale qui est le temple de la famille ; cette travée contient au fond, le plus souvent adossé à la paroi qui fait face à la porte d'entrée, l'autel des ancêtres. (1)

Toute famille riche ou pauvre a chez elle son autel privé pour le culte des ancêtres, plus ou moins luxueux selon la fortune d'un chacun (2). Dans les maisons riches, il y en a de finement sculptés, incrustés et laqués, tandis que chez les pauvres ce n'est parfois qu'une petite table vermoulue ou une simple planche, mais si pauvre soit-il, c'est le *giường thờ*, (3) la table des sacrifices de la famille, sur laquelle sont déposés les objets de culte.

Dans les grandes maisons, trois autels des ancêtres occupent le fond des trois travées principales. Celui de la travée du milieu est adossé au mur ; il se compose de trois tables juxtaposées de différentes grandeurs.

Sur la table du fond — appelée *bàn nội* — il y a le vase d'encens *lư hương*. Dans les pagodes de clan familial, on place sur cette

(1) DIGUET : *Les Annamites*, p. 103.

(2) DUMOUTIER : *Essais sur les Tonkinois*, p. 105.

(3) SYLVESTRE : *L'Empire d'Annam*, p. 129.

table des tablettes les ancêtres les plus anciens, avec des caractères chinois qui indiquent le nom des défunts dont elles sont le siège de l'âme ; ces deux objets sont considérés comme sacrés parmi tous les objets de culte.

Un vase d'encens peut personnifier plusieurs défunts, tandis que la tablette ne personnifie que celui dont elle porte le nom, le titre et le rang dans le clan primitif.

On ne peut y toucher qu'avec crainte et respect, sinon on risquerait de tomber malade si on mécontentait le défunt.

La table du milieu est plus basse, mais plus large, on y dépose les repas offerts aux morts aux anniversaires des décès de la famille *kỳ* ou *quáy còm* ; c'est pourquoi on l'appelle *bàn còm*, « table du riz » ; elle est réservée pour le culte des ancêtres, ông bà.

La troisième table, appelée *bàn ngoại*, table extérieure, ou *hương-án*, l'autel des parfums, est plus haute et moins large que les deux autres, elle est couverte aux jours de fêtes d'une toile rouge ou d'une feuille de papier de même couleur qui lui sert d'antependium.

C'est sur cette table qu'on dépose les objets de culte : deux candélabres, un brûle-parfums, deux vases à fleurs, une boîte à bétel, un plateau en bois laqué et un service à thé.

Chez les pauvres cette table remplace la première, la table du fond, et les vases d'encens, *lư-hương*, les ornements et autres objets de culte y sont déposés.

En première ligne, et au milieu, les vases d'encens ; souvent il n'y en a qu'un, il est en cuivre, en porcelaine ou en terre cuite, mais le plus souvent en bois.

Près de ce vase, il y a une boîte à bétel, le support de la tasse contenant l'eau avec laquelle les morts se rincent la bouche, et aux deux extrémités sont placés deux chandeliers.

Sur la deuxième ligne, il y a un pot à fleurs entre deux plateaux de bois nu, ou laqué qui contiennent des régimes de bananes et du papier votif d'or et d'argent plié en forme de parallépipèdes.

Certains se contentent de dédier à chaque mort un vase d'encens, *lư-hương*. C'est pourquoi on voit parfois plusieurs vases d'encens sur la même table, ils y sont placés selon la dignité ou l'importance de chacun des morts. Le plus digne est placé au fond près du mur et ainsi de suite. S'ils sont sur une même ligne, le plus important occupe la place du milieu et les autres sont placés à ses côtés en partant du vase central.

Les autels des travées latérales sont rares dans les maisons privées, la plupart n'en ont pas. Dans les grandes maisons, il y en a parfois deux, un dans la travée de gauche et un dans la travée de droite, ou un seul, à gauche quand on se tient debout devant l'autel, et souvent il n'y en a pas de l'autre côté.

L'autel latéral de droite est composé d'une table extérieure, *bàn ngoai*, et d'une autre table, sur laquelle on place aux jours anniversaires : le riz gluant, la viande et les autres mets offerts aux défunts. Cet autel est préparé spécialement pour le culte du père ou de la mère ou pour tous les deux, et aussi pour le culte des enfants qui sont honorés après leur mort.

L'autel de gauche, *tây*, dans la travée appelée *chái*, la travée de l'appentis, ou encore *tây phòng*, la chambre Ouest, est élevé pour rendre le culte aux protecteurs de la famille, hommes et femmes.

Mais sauf les niches-autels en l'honneur de *Tiên-Sư*, le patron du métier exercé par le chef de la famille, celui de *Bà Bôn-Mạng*, la patronne de la femme, et ceux de quelques autres génies, presque toutes les familles n'ont qu'un seul autel au milieu de leur maison, et cet autel unique sert pour le culte de tous leurs défunts.

2°.) *Les fêtes du culte familial des ancêtres*

Les fêtes célébrées dans la maison d'habitation pour honorer les ancêtres et leur rendre le culte sont : les sacrifices après la mort, les anniversaires des décès et les sacrifices domestiques pendant l'année. Elles sont l'occasion de nombreuses réunions de la parenté et de repas plus ou moins copieux en l'honneur des morts suivant la fortune des familles.

Les sacrifices après la mort. - Dès que quelqu'un a expiré, sa famille lui rend un culte en lui offrant en sacrifice une tasse de riz couverte avec du papier votif d'or et d'argent et des bâtonnets d'encens piqués dans le riz, cette offrande est placée derrière la tête du défunt.

Les riches lui mettent des piastres dans les mains, et les pauvres, des ligatures de sapèques de cuivre ou de zinc en guise de bracelets pour qu'il s'en serve, et on le revêt d'un habit neuf en coton blanc et de ses deux plus beaux habits.

Lorsqu'il n'est pas encore enseveli, on ne le salue pas ; mais une fois dans la bière, sa femme, ses enfants et tous les gens de la maison ayant mis le turban blanc en signe de deuil lui font deux grandes

prosternations trois fois par jour, et les visiteurs qui apportent quelque offrande le saluent en présence du fils aîné qui les en remercie. En le saluant, il en est qui prononcent le dicton populaire : *Sòng thì khôn, thác thì thiêng*, « Pendant sa vie il était sage, après sa mort il est spirituel. »

Tant que le corps du défunt est dans la maison, on lui offre chaque jour trois repas comme de son vivant, et après l'enterrement on ne lui en sert que tous les dix jours. Ces repas se composent de trois tasses de riz et de trois paires de bâtonnets.

Dans le culte rendu à de grands personnages ou au chef d'une famille riche, l'appartement est tendu de draperies blanches couvertes de caractères chinois. Ce sont de grandes bannières, *trướng*, qui ont été offertes par des parents, des amis, des collègues, parfois par le Gouvernement, pour honorer le défunt et lui témoigner de la reconnaissance.

Ces inscriptions enluminées, avec encadrement enjolivé, célèbrent ses vertus civiques et les principaux actes de sa carrière ; une longue banderole, *bản triểu*, indique son nom, son âge, sa profession, ses titres, sa dignité. Ces diverses inscriptions sont ordinairement des maximes tirées des classiques chinois, ou des auteurs bouddhistes et confucianistes, et aussi des vœux, des souhaits et des formules propitiatoires.

Les diplômes et décorations du défunt sont exposés dans la salle avec divers objets qui furent à son usage.

La tablette siège de l'âme du défunt est placée sur une table-autel dans le fond de l'appartement, au milieu de bâtonnets d'encens allumés qui s'effritent dans un brûle-parfums.

Aux deux côtés de la tablette sont placés deux plateaux de papier votif d'or et d'argent en forme de tour pour l'usage du défunt ; on les brûlera avec la tablette et les vêtements à la fin du deuil.

A toute heure du jour, fils, visiteurs et domestiques viennent rendre hommage à l'ancêtre et au maître qui leur a été ravi par la mort.

Pour eux, le défunt est toujours présent, bien qu'invisible il participe encore à la vie commune, et, par la porte grande ouverte de la cour, surveille les allées et venues des serveurs.

Les aménagements funéraires sont installés pour les longs mois du deuil ; durant tout ce temps, l'appartement mortuaire ou la maison familiale resteront ainsi parés pour rendre le culte au défunt.

Deux fois pas mois, le 1^{er} et le 15^e jour, on lui offre en sacrifice un potage sucré avec du riz gluant à la 1^{ère} heure du matin.

Le cinquième jour après la mort est appelé *măn-khóc*, « la cessation des pleurs », on lui offre ce jour là du riz gluant pour la fin des pleurs. Chez les pauvres, cette cérémonie se pratique de suite après l'enterrement, ils sacrifient, puis frappent le gong pour annoncer que tout est terminé.

Le centième jour, on lui rend aussi le culte par un sacrifice, et désormais on ne lui offre plus de repas réguliers, on ne célèbre que ses anniversaires.

Les anniversaires des défunts. - Ils consistent en offrandes, et en sacrifices et se terminent par un repas. Aux anniversaires des défunts on leur rend ainsi le culte non pour leur demander des faveurs, mais pour leur venir en aide. L'offrande aux ancêtres consiste en repas qui sont placés sur l'autel familial, pendant que les descendants font les *lay* ou prosternations de cérémonie, et les mets sont ensuite mangés en commun par la famille.

Le sacrifice est dû au premier jour de l'an, aux anniversaires des morts et à diverses époques de l'année déterminées par les coutumes rituelles.

L'offrande n'est due qu'aux ascendants de la ligne paternelle ; dans la ligne maternelle, la mère seule a droit au culte, car on admet toujours que tout mort a des héritiers mâles, et en réalité cela est vrai, car s'il n'en a pas de réels, il s'en crée de fictifs par l'adoption.

Le premier anniversaire s'appelle *tiết tửng*, « petite offrande de bon augure », on y brûle une des deux ceintures de paille dont se servit le fils aîné lorsqu'il conduisit son père au tombeau.

Le deuxième anniversaire *đaitửng*, « grande offrande de bon augure » ; on y offre des sacrifices au défunt et on y brûle des objets en papier, imitation de ceux dont il se servit de son vivant.

Trois mois après le deuxième anniversaire on célèbre la cérémonie *măntang*, « qui termine le deuil ». On y brûle les vêtements de deuil du fils aîné, son turban et sa ceinture de paille, et tous les autres objets funéraires dont on s'est servi pour l'enterrement. Les pauvres qui n'ont pas d'habits de reste, ne les brûlent pas, ils continuent de les porter, mais ils les réparent pour que ce ne soit plus des habits de deuil.

Les offrandes consistent en poisson, viande, potage, riz cuit, bâtonnets d'encens, papier votif, arec et bétel.

Les principaux anniversaires de la famille sont ceux des arrière-grands parents : *kỳ cô ông, kỳ cô bà*, et ceux des grands parents : *kỳ ông nội, kỳ bà nội*.

Si le père et la mère sont morts on fait leurs anniversaires, et c'est le chef de la famille qui offre les sacrifices anniversaires, à son défaut, son fils, ou son petit-fils en ligne directe, vêtu d'un habit noir avec le turban, mais pour les tantes paternelles qui n'ont pas été mariées, et les oncles paternels qui n'ont pas d'enfants, ce sont les neveux qui offrent les sacrifices à leurs oncles et à leurs tantes.

La veille de l'anniversaire, la maison est ornée, les tables-autels nettoyées et les objets de culte astiqués, on prépare des mets exquis de toute sorte que les jeunes gens de la famille disposent en ordre sur l'autel autour d'un porc roti ou d'un grand coq à la crête rouge et aux pattes jaunes (les règlements rituels exigent que les volailles, presque toujours des coqs ou des poulets, aient les pieds de couleur jaune ; on n'offre jamais aux ancêtres ni aux génies des oiseaux aux pattes couleur de bronze par crainte de leur manquer de respect .)

Quand le repas est servi, et les bâtonnets d'encens allumés, le chef de la famille vêtu du grand habit de cérémonie se prosterne devant l'autel du défunt, tandis qu'un jeune homme choisi, verse de l'alcool de riz dans quatre tasses placées devant le brûle-parfums. Il fait aussi quatre prosternations, *lạy*, et récite ensuite à voix basse, les mains jointes, cette courte prière réglée par les rites, par laquelle il invite les défunts à boire et à manger : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon aïeul (nom et prénoms), j'invite tous mes ancêtres à venir avec cet aïeul prendre part à la réception que je leur offre respectueusement et de tout mon cœur ».

Les sacrifices domestiques pendant l'année. - Outre les anniversaires des morts, chaque famille offre encore des sacrifices à ses ancêtres aux jours suivants : pendant les quatre jours du Têt (1^{er} jour de l'an annamite), elle offre des repas aux morts comme aux anniversaires, deux ou trois fois par jour, selon le nombre de ses repas quotidiens ; au 15^e jour du 1^{er} mois, au 15^e jour du 7^e mois et au 15^e jour du 10^e mois, elle leur offre du riz gluant du potage sucré, et de la viande de volaille, au 5^e jour du 5^e mois, un canard et du riz gluant.

3^o) *Les autels des génies et leur culte domestique*

Toute famille annamite pratique chez elle le culte des génies, particulièrement de ceux qui lui sont propres, tels : **Tiên-Sư**, le Maître Antérieur, **Thổ-Công**, le Génie du Sol, **Táo-Quân**, le Génie du Foyer et de la cuisine ; **Mụ Bà**, la Déesse de l'Enfancement, patronne des femmes ; **Bà Cô**, les femmes qui sont mortes sans enfants, et certains : **Quan-Thánh**, le Génie guerrier, le Mars chinois.

On reconnaît facilement la pratique de ce culte aux niches-autels qui sont à l'intérieur de la maison, et aux pagodons élevés dans le jardin.

L'autel de **Tiên-Sư**, **Thổ-Công** et **Táo-Quân** est dans le fond de la travée du milieu, derrière l'autel des ancêtres, lorsque **Quan-Thánh** est honoré dans la maison ; s'il ne l'est pas, **Tiên-Sư**, **Thổ-Công** et **Táo-Quân** ont alors leur niche-autel au-dessus de l'autel des ancêtres sur la pièce de bois qui unit les colonnes du milieu dans le sens longitudinal.

Tiên-Sư, le Maître Antérieur, le patron du métier exercé par le père, est chargé de garder la famille contre l'invasion des démons ; il en dirige les affaires, doit se rendre compte de tout ce qui s'y passe et connaître les causes de ce qui lui porte malheur, c'est pourquoi, lorsque la famille fait venir le devin pour prédire l'avenir ou révéler le passé, celui-ci, avant de rien dire, demande à **Tiên-Sư** de l'éclairer.

Comme il est le patron de la famille, chaque fois qu'on veut fêter un mort, on doit lui demander de permettre à ce mort de rentrer dans la maison.

Lorsqu'une personne est possédée on a aussi recours à **Tiên-Sư** pour qu'il donne l'ordre à l'âme possédée de s'unir à un médium qui indiquera l'endroit où réside l'esprit de ce possédé.

A l'époque du **Tết**, c'est-à-dire pendant la première quinzaine du premier mois de l'année lunaire, on choisit un jour faste, et on offre à **Tiên-Sư** un coq et un bol de riz pour lui demander la paix dans la famille, et après la fête on conserve les pattes du coq pour les présenter au devin, **thầy giò**, qui prédira l'avenir en les regardant.

Thổ-Công, le Duc du Sol, le génie de la terre publique, est un des trois génies telluriques avec **Thổ-Địa** et **Thổ-Kỳ**, sortes de dieux du Sol et de dieux lares vénérés ordinairement dans chaque maison.

Au 2^e mois et au 5^e mois, on offre des sacrifices à **Thổ-Công** pour lui demander la paix du sol, car lorsque la terre se révolte par des émanations malsaines et donne la fièvre, il est impossible de l'habiter et de vivre en paix, elle porte malheur à la famille.

Táo-Quân, le Génie du Foyer et de la cuisine, est personnifié par les trois blocs d'argile, briques curvilignes qui supportent la marmite. Il est honoré dans la cuisine, où il a son autel, parfois un simple vase contenant des bâtonnets d'encens, près du foyer. **Táo-Quân** est le génie protecteur de la famille, il enregistre le bien qui s'y fait, le mal qui s'y commet pendant l'année, et, le 24^e jour du 12^e mois annamite, on lui offre un bonnet en papier, un costume, des lingots d'or et d'argent aussi en papier, car ce jour là il monte au ciel présenter ses notes pour que la famille soit récompensée ou punie comme elle le mérite ; il reçoit pour monture une carpe, un cheval ou un crabe toujours en papier.

A cette occasion la famille lui rend un culte pour lui demander de faire au Ciel une déclaration favorable, et on enlève toutes les briques du foyer pour les placer sous les banians ou dans des pagodons, et la famille s'en procure de nouvelles dont elle ne se servira qu'aux premiers jours du Têt.

On lui offre un coq ou à défaut un morceau de viande et un bol de riz gluant, mais on se garde bien de faire cuire de la viande de buffle ou de chien dans les marmites, parce que ce serait le déshonorer. On allume trois batonnets d'encens, deux bougies, et on lui sert le vin et le thé, l'arec et le bétel et parfois du papier votif.

Táo-Quân est honoré le 15 de chaque mois, on lui offre des fleurs et des bananes.

Le Génie de la maison est honoré par la fête appelée *lễ têt nhà*.

C'est la fête de la réjouissance de la maison, pour laquelle on colle sur toutes les colonnes et portes de la maison de petits carreaux de papier d'or et d'argent. On en colle aussi sur tous les objets de la maison : charrue, herse, mortier, pilon, paniers, les jours fastes du Têt (premiers jours de l'année lunaire). Ces signes indiquent que ces objets eux-mêmes participent à la réjouissance de la maison. Les offrandes sont les mêmes que pour **Thần Ràn**, Génie de l'Etable, et **Ông Chuông**, Génie protecteur de la Porcherie, mais il n'y a pas de costume en papier.

Bà Hỏa, la Dame du Feu, a parfois une niche-autel dans l'appentis, près du toit. Les autres dames des Cinq Éléments, **Ngũ-Hành**, ont

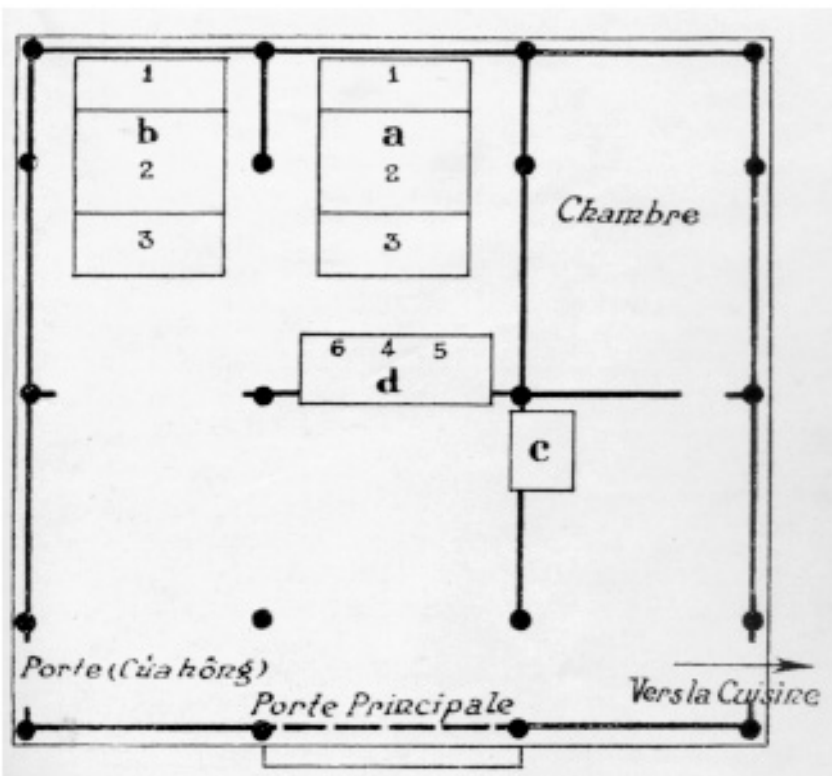


Planche XIV. — Plan, au point de vue culturel, d'une maison, nhà rội vuông, du 4^e quartier de la Citadelle de Hué. (Dessin de M. Nguyễn -Thứ

Légende : a) Autel des Ancêtres du mari, thờ ông -bà cha -mẹ chồng
 Table des Tablettes, ghế Thần -Chủ ; — 2. Table à offrandes, ghế soạn ;
 — 3. Table autel, ghế án). — b) Autel des Ancêtres de la femme,
 thờ ông -bà cha -mẹ vợ (1-2-3. comme ci-dessus). —
 c) Niche de Bốn -mạng, Bà Tây -Cung Vương -Mẫu.
 — d) Niche de Tiên -Sư (4), Thổ -Công (5), Táo -Quân (6).

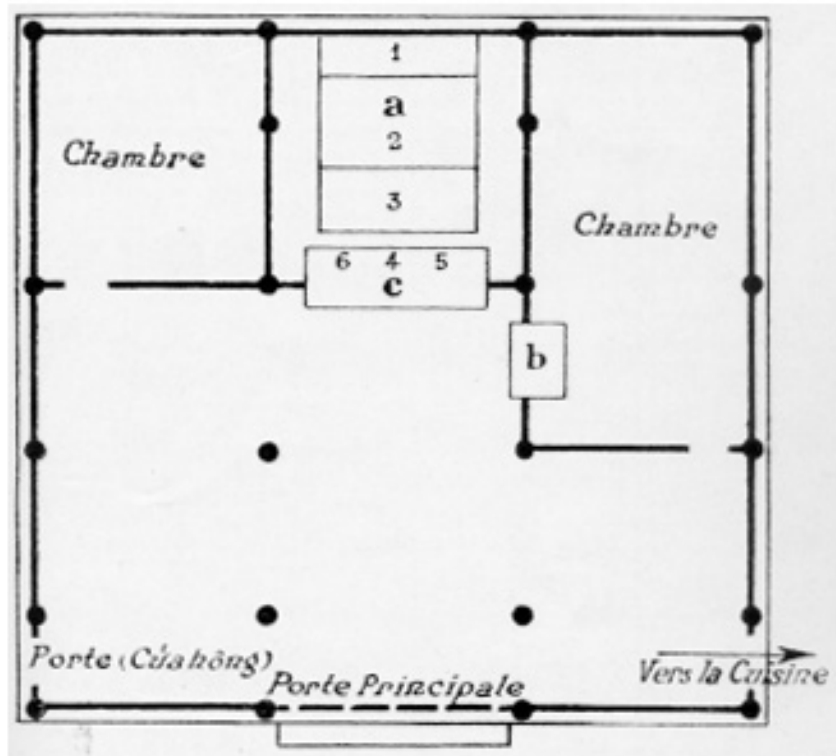


Planche XV. — Plan, au point de vue culturel, d'une maison, nhà rường vuông, au village de Xuân-Hòa, Huế. (Dessin de M. Nguyễn-Thứ)

Légende : a) Autel des Ancêtres (1) Table des Tablettes, ghế Thần-Chủ ;
 — 2. Table à offrandes, ghế soạn ; — 3. Table autel, ghế án).
 — b) Niche de Bốn-mạng, Bà Tây-Cung Vương-Mẫu.
 — c) Niche de Tiên-Sư (4), Thổ-Công (5), Táo-Quân (6).

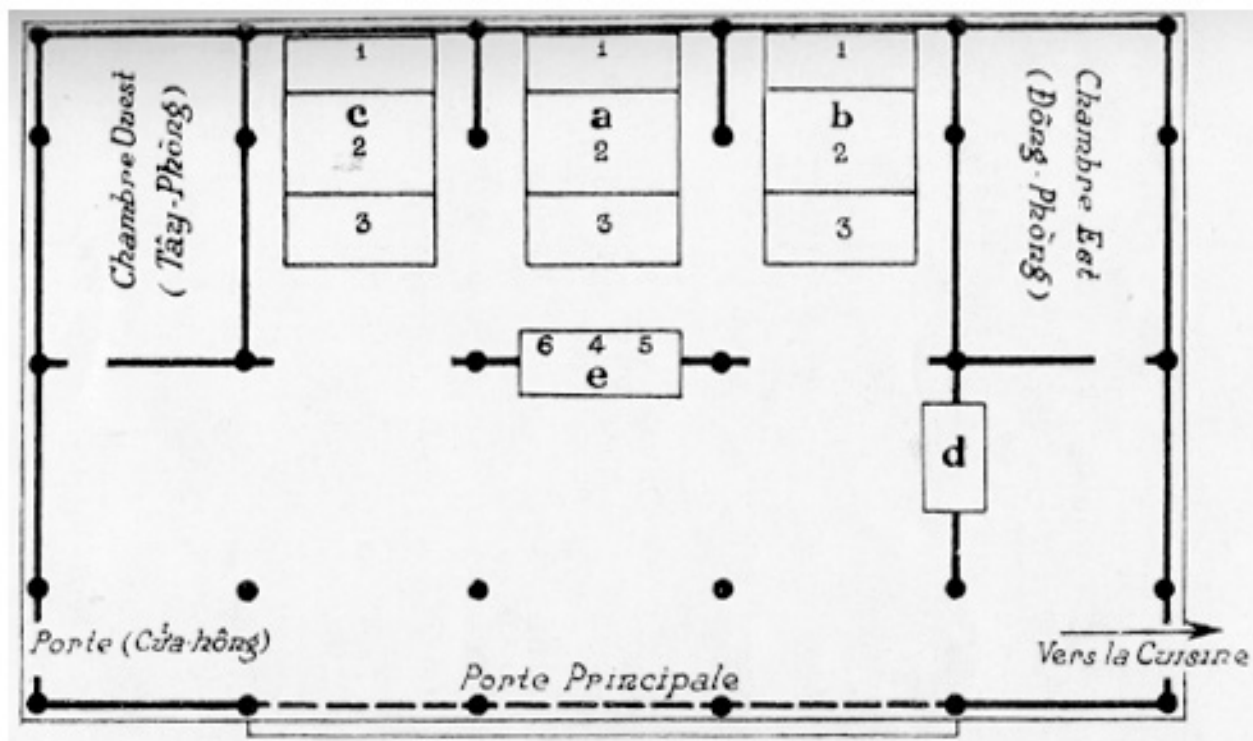


Planche XVI. — Plan, au point de vue culturel, d'une maison, nhà rội, au village de Thạch-Căng, Huế.

(Pour la même maison, voir Planches I, III, XVIII, XXI) (Dessin de M. Nguyễn-Thứ).

Légende : a) Autel des Ancêtres du mari, thờ ông - bà tổ - tiên chồng. (1 Table des Tablettes, ghế Thần-Chủ ; — 2. Table à offrandes, ghế soạn ; — 3. Table autel, ghế án). — b) Autel des père et mère du mari, thờ cha - mẹ chồng (1-2-3, comme ci-dessus). — c) Autel des père et mère de la femme, thờ cha - mẹ vợ (1-2-3, comme ci-dessus). — d) Niche de Bồn-mạng, Bà Tây-Cung Vương-Mẫu. — e) Niche de Tiên-Sư (4), Thổ-Công (5), Táo-Quân (6).

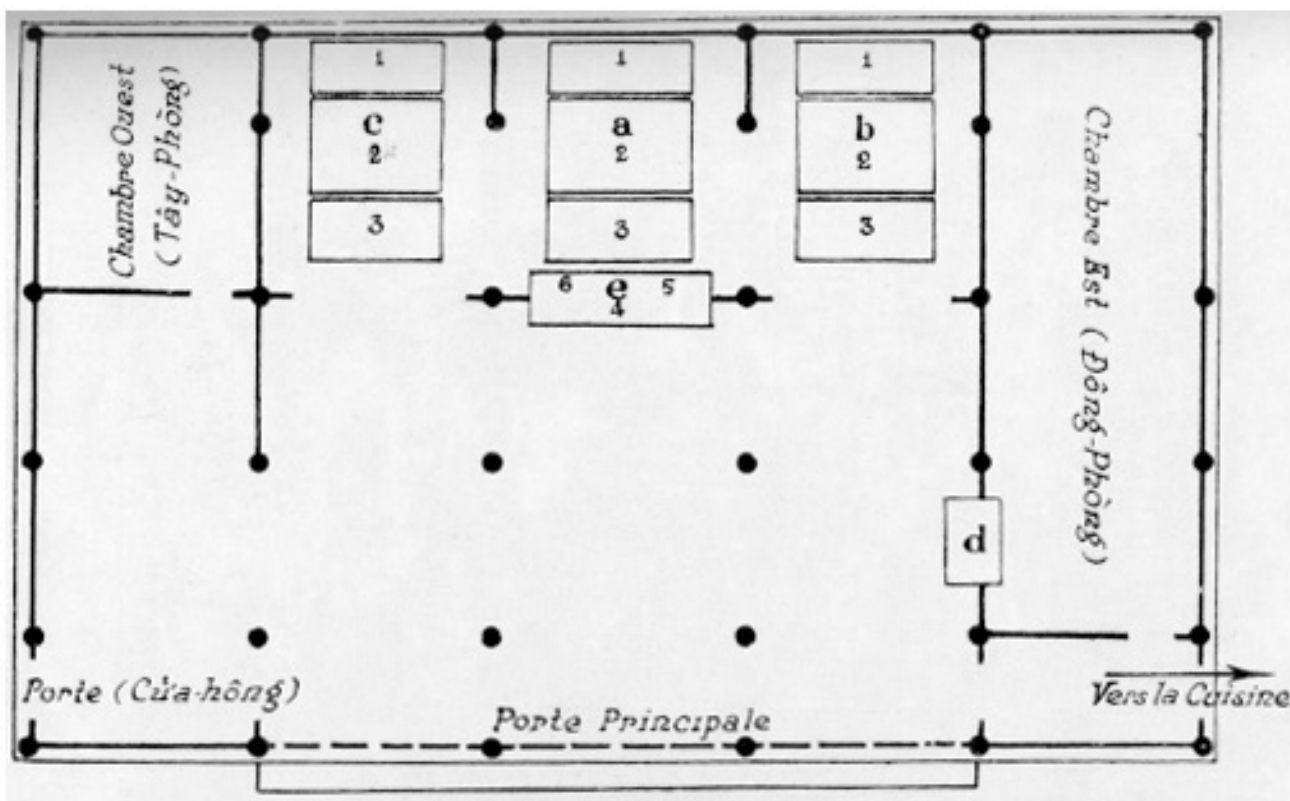


Planche XVII. — Plan, au point de vue culturel, d'une maison, nhà rường, au village de Đạo -Đầu, Quảng -Trị. (Dessin de M. Nguyễn -Thứ).

Légende : a) Autel des Ancêtres du mari, thờ tổ -tiên chồng (1) Table des Tablettes, ghế Thần -Chủ ; — 2. Table à offrandes, ghế soạn ; — 3. Table autel, ghế án). — b) Autel des père et de la mère du mari, thờ cha -mẹ chồng (1-2-3, comme ci-dessus). — c) Autel du père et de la mère de la femme, thờ cha -mẹ vợ (1-2-3, comme ci-dessus). — d) Niche de Bồn -mạng, Bà Tây -Cung Vương -Mẫu. — e) Niche de Tiên -Sư (4), Thổ -Công (5), Táo -Quân (6).



Planche XVIII. — La travée réservée à l'autel des Ancêtres, dans une maison du village de Thạch - Lãng, (Pour la même maison, voir Planches I, III, XVI, XXI) (Dessin de M. Nguyễn - Thứ).

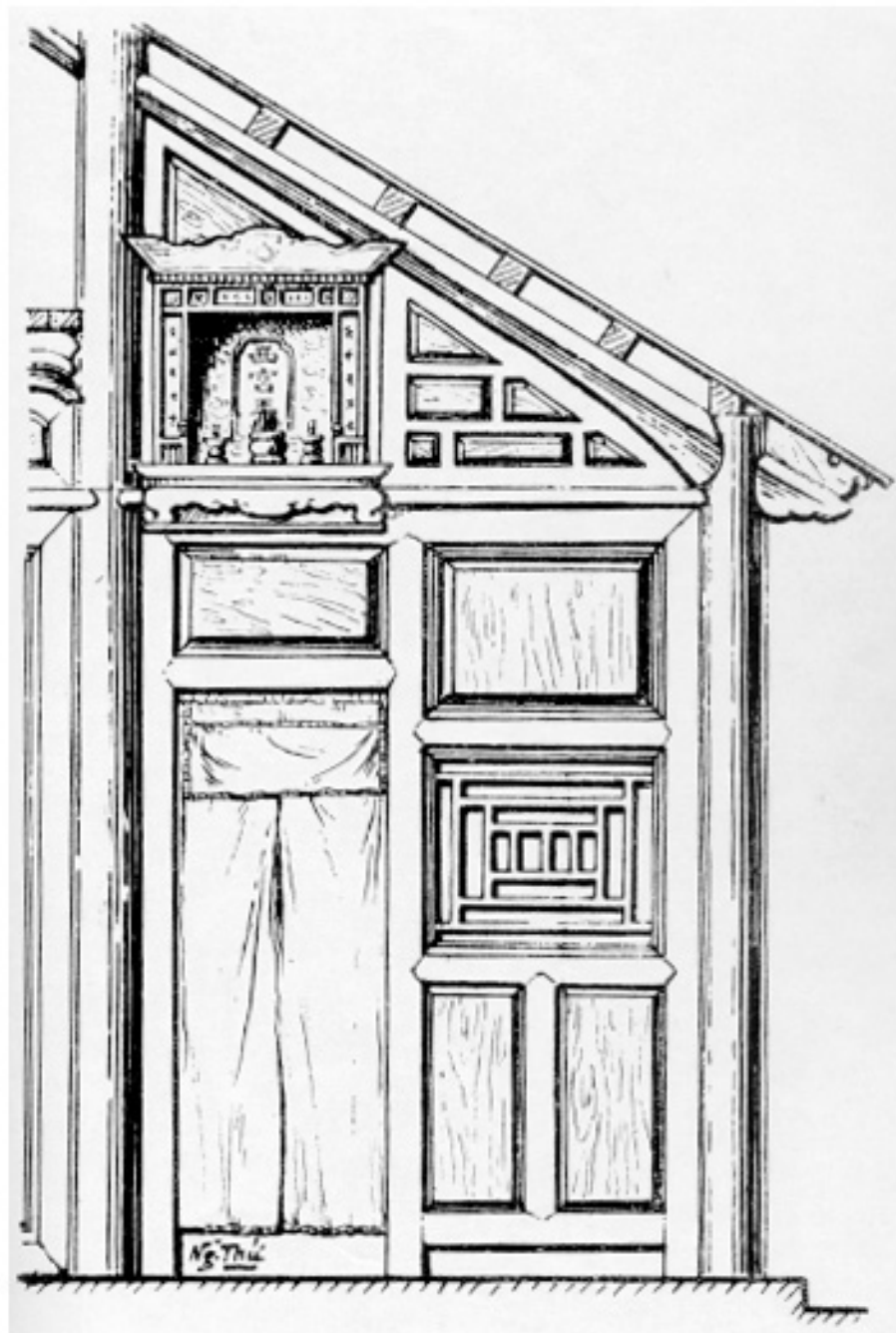


Planche XIX. — La niche de Bồn -mạng, Bà Tây -Cung Vương -Mẫu.
dans une maison du village de Vi -Già, Hué (Dessin de M. Nguyễn -Thứ).



Planche XX. — Vieille peinture, pour la niche de Bồn-mạng.

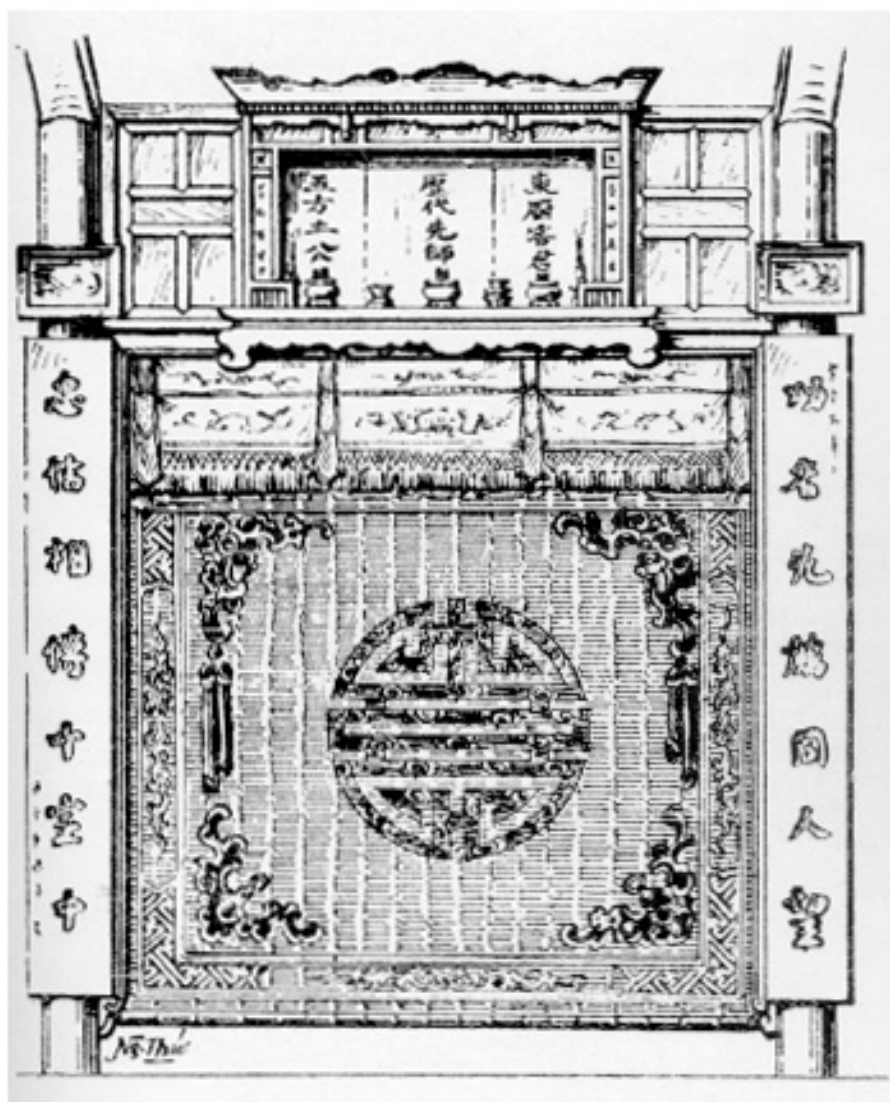


Planche XXI. — Niche de Tiên - Sư, Thổ - Công, Táo - Quân,
dans une maison du village de Thạch - Lãng, Hué (Pour la même maison, voir
Planches I, III, X, XVI, XVIII) (Dessin de Nguyễn - Thứ).

quelquefois des pagodons dans le jardin près de la maison, mais ce n'est pas général. Il n'y a guère que les riches qui en construisent.

Thần Chủ, le Génie des Pharmacopées annamites, est honoré dans une petite niche-autel qui n'a pas de place fixe.

Thần Tài, le Génie de la Richesse, est honoré surtout par les commerçants chez qui il a un petit autel.

La niche de **Bà Bồn-Mạng**. Dans les maisons d'une aisance médiocre, mais respectueuses des rites, on voit, à droite en entrant, suspendue à la cloison en planches ou en lamelles de bambou tressées qui sépare la pièce principale ou salle de réception, du gynécée, une petite niche en bois qui est parfois une merveille de sculpture.

« Elle est dédiée à la Sainte Mère du Palais de l'Ouest, **Tây-Cung Thánh-Mẫu**, mais le peuple préfère y voir la Dame de la destinée propre de chaque femme, **Bà Bồn-Mạng**, ou simplement la Dame, **Bà**, ou mieux les Douze Sages-Femmes, **Mười hai Mụ Bà**. Et de fait on y suspend souvent au fond de la niche une image représentant douze figures de femmes disposées sur deux rangs. Ces expressions multiples indiquent un syncrétisme religieux, divers cultes superposés.

« Le mari préside au culte des ancêtres et au culte des grands génies protecteurs de la famille, le Patron du Métier, le Génie du Sol, mais c'est la mère de famille qui s'occupe du culte des Douze Sages-Femmes, et qui leur offre à certains jours, de l'encens et de l'eau pure » (1).

Il faut noter que cette niche ne se trouve pas dans les maisons où il n'y a pas de femme, et que parfois elle contient une image bariolée aux couleurs voyantes représentant une dame à la tête auréolée, montée sur un éléphant couché, et assistée de quatre suivantes dont deux tiennent des éventails de plumes.

Pendant le **Tết** on lui offre non pas un coq comme aux autres génies, mais un crabe, ou un morceau de viande de porc et un bol de riz gluant, pour lui demander sa protection pendant la grossesse et dans l'accouchement.

Les cultivateurs honorent **Hậu-Tác** et **Thần-Nông**, génies de l'Agriculture.

Avant la floraison ils offrent des présents à **Hậu-Tác** ; cette cérémonie est appelée **cầu bông**, « prière pour les fleurs ».

(1) L. CADIÈRE. *La Famille et la Religion en pays annamite*, dans *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, 1930, p. 400.

Lorsque la récolte est finie, ils offrent des présents à **Thần-Nông** ; cette cérémonie s'appelle *cúng đông* « l'offrande des champs ».

Il suffit qu'un membre de la famille, n'importe lequel, offre ce sacrifice. Il consiste ordinairement en une bouteille d'alcool de riz et du bétel, mais quelquefois on offre un porc à **Thần-Nông** et des poules et des canards à **Hậu-Tác**.

Les cultivateurs honorent encore **Thần Ràn** et **Thần Chuồng**.

Thần Ràn est le Génie de l'Étable, chargé d'entretenir les bestiaux et tout particulièrement les buffles.

Le 30^e jour après la naissance d'un animal, ils lui offrent un coq ou un crabe, ou un morceau de viande avec un bol de riz, et quelques buffles dessinés sur du papier votif.

Thần Chuồng ou **Ông Chuồng**, est le Génie de la Porcherie, le protecteur des troupeaux, surtout des porcs.

Le 30^e jour après la naissance d'un porc on lui offre comme au génie de l'étable, un coq ou un crabe, ou un morceau de viande, avec un bol de riz et quelques porcs dessinés sur du papier votif, et des costumes.

Les paysans croient que ces offrandes sacrifiées à ces génies préservent leurs animaux domestiques des attaques des mauvais esprits.

Les costumes et les dessins de buffles et de porcs sont ensuite liés ensemble et conservés ainsi jusqu'à ce qu'ils se décomposent d'eux-mêmes, on ne les brûle jamais.





L'ODYSSÉE DE LA CHALOUPE A VAPEUR « LA FOURMI »

UNE RECTIFICATION.

par H. COSSERAT

Colon.

A la suite de la publication dans le *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, N° I — 1936, de mon article intitulé : « L'Odyssée de la chaloupe à vapeur « La Fourmi », notre collègue Jean Marquet m'envoya la lettre ci-dessous :

Hanoi, le 17 Février 1936.

Cher ami.

Je viens de lire le dernier Bulletin des A.V. H, *très intéressant*.

Mais je crois devoir vous signaler une erreur grave qui a été glissée, page 144, à la faveur de la citation Reinach.

Le Général de Beylié et le D'Rouffiandis n'ont point péri aux rapides de Kemmarat, mais aux rapides du Ken-Luong, au lieu dit Ta-Deua, entre Luang-Prabang et Pak-lay.

Sur la rive gauche du fleuve on a élevé un monument commémoratif. *Je l'ai vu.*

Signé : MARQUET.

Par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, je répondis seulement le 23 Avril suivant à M. Marquet par la lettre ci-dessous :

Huế, le 23 Avril 1936.

Monsieur Jean Marquet, Inspecteur des Douanes et Régies, Hanoi.

Mon cher ami,

Je réponds bien tardivement à votre aimable lettre du 17 Février 1936.

Merci pour m'avoir signalé l'erreur qu'a commise Lucien de Reinach dans son ouvrage *Le Laos* au sujet de l'endroit où la chaloupe « La Grandière » a fait naufrage et où ont trouvé la mort le Général de Beylié et le D^r Rouffiandis.

Erreur que j'ai reproduite par inattention, car je connaissais parfaitement les circonstances du naufrage du « La Grandière », qui m'avait d'autant plus frappé que j'y perdais un excellent camarade dans le Docteur Rouffiandis dont j'avais fait la connaissance en 1906 au cours de mon premier voyage au Laos.

Environ un mois et demi plus tard, M. Rouffet, un de nos collègues également des A. V. H., établi à Savannakhet, envoyait au Rédacteur de notre Bulletin la lettre ci-dessous :

Savannakhet, le 10 Juin 1936.

Monsieur le Rédacteur du Bulletin des Amis du Vieux Hué, Hué.

Monsieur,

Dans le *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, N° I - 1936, page 144 en note, je lis : « C'est dans ces rapides (les Kemmarat) qu'en Juillet 1910, le Général de Beylié et le D^r Rouffiandis, ont trouvé la mort ». Cf. Lucien de Reinach.

Il y a confusion. Le Général de Beylié et le Docteur Rouffiandis sont morts à la suite du naufrage du « La Grandière », non aux Kemmarat (Sud de Savannakhet), mais aux rapides de Ken-Luong (Nord de Savannakhet), entre Paklay et Luang-Prabang. Un monument a, du reste, été élevé à leur mémoire, non loin du village de Ta Deua, au kilomètre 1940 de la mer.

Et la confusion vient de ce qu'il y a eu deux bateaux appelés « La Grandière » et que tous deux ont fait naufrage dans des rapides du Mékong.

Le premier de ces deux « La Grandière », celui qui portait le Général de Beylié et le Docteur Rouffiandis en 1910, appartenait à

l'Administration et servait principalement, dans ce pays où les routes n'existaient encore qu'à l'état de projet, au transport des fonctionnaires et à leur ravitaillement.

Le second « La Grandière » appartenait en 1917 à la Compagnie de l'Est-Asiatic qui avait et a encore le monopole de l'exploitation du bois de teck en billes, coupé dans le haut Laos, uniquement au dessus de Paklay. Cette compagnie n'avait en somme besoin de son bateau qu'aux hautes eaux (de Mai en Octobre), lors du flottage possible des billes sur le Mékong.

Aux basses eaux, le « La Grandière » devenait inutilisable pour son propriétaire qui le louait alors.

C'est ainsi qu'en Mars 1917, ce bateau avait été affrété par les Fluviales pour le transport de voyageurs et de marchandises.

Le 8 Mars 1917, ce « La Grandière », commandé par le Capitaine Ganzerla, venait de quitter Savannakhet et se dirigeait sur Paksé lorsqu'il vint heurter par tribord une roche solitaire submergée (— 0m 70) non loin de l'embouchure de la Sé Bang Hien, en face du ruisseau Houey-Kilek, juste en amont du rapide Keng-Kilek, exactement au kilomètre 312 en amont de Khône, entre les balises des T. P. numérotées 206 rouge et 213 noire.

Le « La Grandière » transportait alors en assez grand nombre des *lính* de la garde indigène qui, lorsque la coque vint toucher la roche, furent pris de panique et se portèrent tous sur le côté opposé (à babord), ce qui fit basculer le bateau qui disparut sous l'eau, à cet endroit particulièrement très profonde.

Le capitaine-Commissaire Ganzerla, voulant sauver la femme d'un passager français, se noya avec elle, et tous deux furent inhumés à Napatsoum où l'on trouve encore leur tombe.

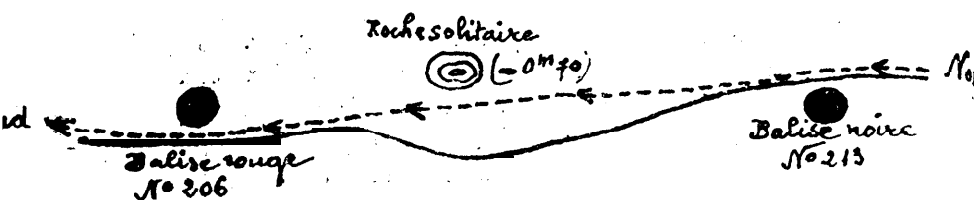
Aucune faute de service ne pouvait être imputée au capitaine.

Les T. P. chargés du balisage du fleuve devaient signaler cette roche connue d'eux et l'on dit que l'agent chargé de ce service et qui avait négligé ce balisage fut révoqué sans plus tarder.

Le Mékong est très profond dans ces parages et aucun remous ne pouvait signaler la roche aux navigateurs. Du reste ceux-ci ont comme consigne l'ordre formel d'aller d'une balise à l'autre directement, laissant à leur droite par exemple les rouges et à leur gauche les noires,

La route suivie par le « La Grandière » est indiquée sur le schéma ci-dessus, en pointillé. Celle suivie depuis cet accident est celle

marquée au trait autrement dit, elle s'infléchit vers l'Est pour éviter la roche solitaire.



Avant de terminer cette mise au point, saluons très bas le Capitaine Ganzerla qui, n'écoulant que son courage et son abnégation, en voulant sauver une compatriote en péril, trouva la mort dans les flots du Mékong.

Veuillez agréer, etc . . .

Signé : ROUFFET

Membre des A. V. H,

J'ai eu la curiosité de rechercher dans la collection du journal « L'Avenir du Tonkin » de ces deux années 1910 et 1917 quelques détails supplémentaires sur ces deux tragiques événements.

Voici ce que j'ai trouvé :

Naufrage du 15 Juillet 1910.

1°. — « Avenir du Tonkin, » numéro des Lundi 18 et Mardi 19 Juillet 1910, 2° page, 3° colonne.

Mort tragique du Général de Beylié.

La chaloupe *Lagrandière* partie de Luang-Prabang le 25 Juillet a coulé dans un rapide du Mékong avant Ta Dua à trois heures en aval de Luang-Prabang.

Le Général de Beylié, le Docteur Rouffiandis et deux matelots indigènes se sont noyés.

Les corps n'ont pas été retrouvés.

2°. — « Avenir du Tonkin », numéro des Lundi 25 et Mardi 26 Juillet 1910, 2° page, 5° colonne.

Le Résident Supérieur au Laos a télégraphié au Gouverneur Général :



Planche XXII. — Monument du Général de Beylié et du Docteur Rouffiandis (Cliché Thiêu).

« De l'enquête à laquelle il vient d'être procédé, il paraît résulter que le naufrage du « Lagrandière » est dû :

(A) — A une baisse subite des eaux qui avait obligé M. Mignucci, capitaine de la chaloupe, à prendre une passe rendue dangereuse par la présence d'un arbre déraciné qui dépasse les roches et s'avance à 5 ou 6 mètres au-dessus de l'eau. C'est cependant par cette passe que le « Massie » a franchi le rapide à la descente.

(B) — D'une manœuvre dont la justification ne pourra être établie qu'au retour de M. Mignucci. Cette manœuvre semble avoir eu pour conséquence de rapprocher l'arrière du « Lagrandière » d'un tourbillon qui l'a fait chavirer.

Naufrage du 16 Mars 1917.

1°. — « Avenir du Tonkin », numéros des 19 et 20 Mars 1917, 2° page, 3° colonne.

Au Laos. — Naufrage du « Lagrandière ».

On annonce que le 16 Mars, la chaloupe des Messageries Fluviales de Cochinchine le « Lagrandière » a fait naufrage en amont de Keng-Kanien.

Une dépêche de Savannakhet adressée au « Courrier » à ce sujet dit : « L'Inspecteur des Douanes Augier avec beaucoup de sang-froid télégraphia dès la matinée et annonça le sinistre. Il put se sauver avec deux de ses enfants ainsi que l'Adjudant Belrard. Parmi les noyés : Madame Augier et sa fille, le Sergent Fougeras, probablement Ganzeria, Agent de la C^{ie}, cinq tirailleurs. Le nombre des indigènes est encore inconnu.

Ce matin à quatre heures le Commis Fortunay et l'Agent des Messageries de Savannakhet partirent sur le lieu du sinistre pour enquêter et porter de la nourriture et des vêtements aux rescapés »

Ils n'arriveront sur le lieu du naufrage que le 18 Mars à midi. Les colis postaux et la cargaison sont au fond du fleuve.

2°. — « Avenir du Tonkin », numéro du Dimanche 25 Mars 1917, 2° page, 4° colonne.

Savannakhet.

Le naufrage du « Lagrandière ». C'est sa fille cadette Alice que M. Augier a perdu avec sa femme dans le sinistre. Le corps de cette enfant et celui de M. Ganzerla ne sont pas encore retrouvés. Un Italien a également été noyé.

On signale que les Siamois de la rive droite du Mékong pillèrent toutes les épaves que le courant leur apporta.

Le corps du Sergent Fougeras a été inhumé à Plahang, près de M^{me} Augier .

Enfin, pour compléter et terminer cette documentation, voici les photographies du monument qui a été élevé sur la rive gauche du Mékong, au kilomètre 1940 de la mer, à la mémoire du Général de Beylié et du D'Rouffiandis.

Ces photographies ont été prises sur la demande de M. Lagrange, Directeur de l'usine Electrique de Vientiane (Laos), également un fidèle membre des Amis du Vieux Hué, par M. Thiêu de « l'Asie Nouvelle ».

Que Messieurs Marquet, Rouffet, Lagrange et Thiêu trouvent ici l'expression de ma très vive reconnaissance pour les renseignements qu'ils ont bien voulu me donner et qui m'ont permis de redresser l'erreur qui s'était glissée dans mon récit du naufrage de la chaloupe « La Fourmi ».





NOTULETTES

par L. SOGNY

Chef du Service de la Sûreté en Annam.

I. — UN SCEAU ROYAL RETROUVÉ EN FRANCE

Il y a quelques années, décédait dans la commune des Mayons-du-Luc (Var) un octagénaire, M. GASSIER, Indochinois de la première heure, que tous les vieux Touranais ont bien connu.

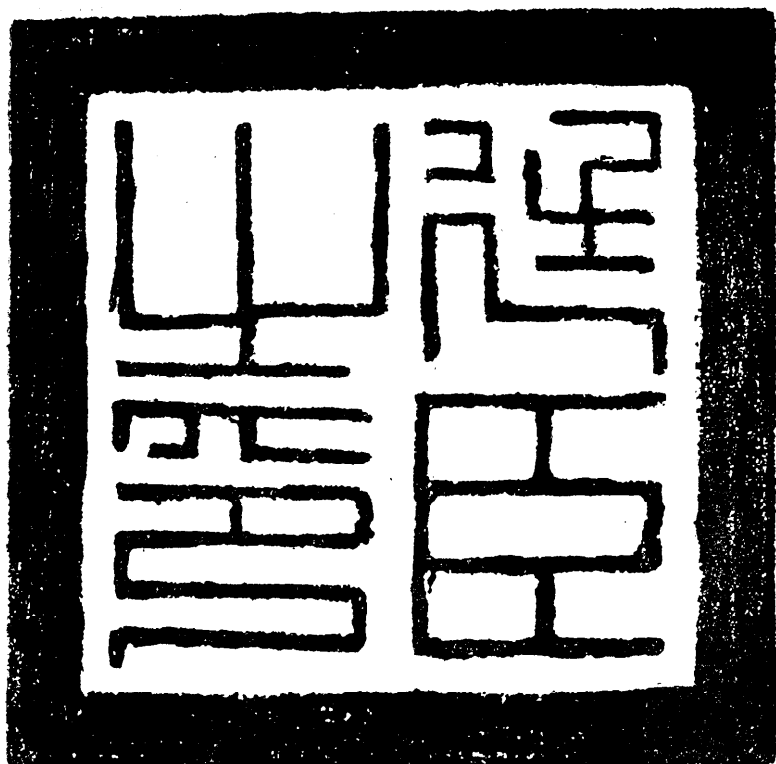
Débarqué pour la première fois à Saigon en 1867, M. GASSIER s'installa dans la Colonie après sa libération du service militaire. Après avoir séjourné en Cochinchine et au Tonkin, il se trouvait à Tourane au début de l'occupation française. Il y créa les établissements qu'il devait céder en 1905 à M. Emile MORIN.

Les Amis du Vieux Hué se proposent d'ailleurs de faire paraître un jour dans leur Bulletin la biographie de ce bon Français.

En procédant à l'inventaire de la succession de son oncle, M. Albert PELISSIER, qui fut lui-même commerçant à Tourane pendant plus de 30 ans, découvrit un sceau en cuivre surmonté d'une chimère et dont l'empreinte est composée de quatre caractères chinois. Il m'écrivit alors pour tenter l'identification de cette pièce. A sa lettre étaient joints des calques et dessins.

Ce sceau a 98 millimètres de côté, 15 millimètres d'épaisseur. Sa hauteur y compris la poignée est de 75 millimètres. Son poids est de 1 kilog 790 grammes.

L'empreinte est formée de 4 caractères : 廷臣之印 (Đình-Thần chi ấn), ce qui signifie : Sceau des Mandarins de la Cour.



Sur le dessus, deux inscriptions : 嗣德二十八年吉月日造 : Fabriqué un mois et un jour fastes de la 28^e année de Tự-Đức (1876) - 重二斤十五兩 : Poids : 2 livres 15 onces.

Il s'agit du sceau mis à la disposition des mandarins qui prennent le service à la Cour toutes les 24 heures et qui sont installés dans le Pavillon de Gauche (Tả-Vũ 左廡) du Palais Cẩn-Chánh (Cẩn-Chánh-Điện 勤政殿). Ces fonctionnaires sont chargés d'assurer la liaison, de jour et de nuit, entre l'Empereur et les différents services de la Capitale. Les ordres qu'ils transmettent sont revêtus du sceau en question.

Les recherches entreprises à la Cour amenèrent la découverte de deux ordonnances royales dont voici traduction :

1°. — *Le 27^e jour du 9^e mois de la 1^{ère} année de Hàm-Nghi (1)
(3 Novembre 1885)*

RAPPORT DU MINISTÈRE DES RITES AU TRÔNE

Sire,

Nous constatons après inventaire que le sceau 廷臣 Đình-Thần (2) et le cachet 同異協恭 Đồng-di hiệp-cung (3), tous deux en cuivre avec poignée représentée par une licorne, ont disparu et restent introuvables. Nous demandons à Votre Majesté l'autorisation d'en faire fabriquer d'autres de modèle identique par le Bureau des Travaux Publics. Ce sceau et ce cachet, une fois terminés, seront remis d'abord à notre Ministère qui en prendra les premières empreintes pour être conservées dans nos archives, et transmis ensuite au Service de la Chancellerie 金印 (Kim-Ấn = Sceaux d'or), au Tả-Vực 左廡 = bâtiment latéral de gauche), pour y être gardés et utilisés en cas de besoin.

Annotation impériale : A inscrire également sur le bord de la face supérieure les deux caractères 同慶 (Đồng-Khánh).



2°. — *Le 1^{er} jour du 12^e mois de l'année ât-dậu du règne de
Đồng-Khánh (5 Janvier 1886)*

RAPPORT DU NỘI-CÁC (SECRÉTARIAT IMPÉRIAL) AU TRÔNE

Nous avons reçu du Võ-Khố-Độc-Công-Nha (武庫督工衙) (4) un sceau et un cachet, tous deux en cuivre, portant respectivement l'inscription de quatre caractères :

(1) Le chiffre de règne Hàm-Nghi resta en vigueur jusqu'au 1^{er} du 10^e mois de l'année *ât-dậu* (17 Novembre 1885), c'est-à-dire plus de 4 mois après le départ de l'Empereur (5 Juillet 1885) et plus de deux mois après l'avènement de **Đồng-Khánh** (19 Septembre 1885). Ce qui explique que le présent rapport adressé à l'Empereur **Đồng-Khánh** porte le chiffre de règne Hàm-Nghi.

(2) **Đình-Thần** : Mandarins de la Cour.

(3) Respectons tous et observons de concert (les lois et les usages).

(4) Service des Travaux Publics,

廷臣之印 (Đình-Thần chi ấn),

et **同異協恭 (Đồng-di hiệp-cung)**, ainsi qu'un sceau et un cachet portant respectivement l'inscription des caractères : **禮部之印 (Lễ-Bộ chi ấn = sceau du Ministère des Rites)** et **禮部 (Lễ-Bộ = Ministère des Rites)**.

Nous en avons pris livraison et avons remis les sceau et cachet des Mandarins de la Cour au mandarin en service de garde au Palais HỒ-LÊ et au mandarin-censeur Lê-Tham pour qu'ils les transmettent au service de la Chancellerie Kim-Ân (Sceaux d'or), et les sceau et cachet du Ministère des Rites au Ministère intéressé.

En conséquence, nous avons l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté.



Il est infiniment probable que ce sceau a disparu du Palais avec d'autres objets au moment des événements de Hué en Juillet 1885.

M. PELISSIER m'a adressé une lettre ainsi conçue :

« Les familles Gassier et Pélissier vous prient d'avoir l'obligeance de remettre à sa Majesté BẢO-ĐẠI, avec leurs respectueux hommages, le sceau historique que, grâce à vos recherches, vous avez si justement identifié.

« Après un demi-siècle d'absence, ce sceau reprendra sa place à la Cour.

« Le « Papa Gassier » aurait été heureux et fier d'en faire la remise lui-mêmes, si, de son vivant, cette pièce unique avait pu être identifiée.

« C'est donc de tout cœur que ma famille et moi offrons à Sa Majesté, en pieux souvenir du Papa Gassier, cet objet provenant de sa collection.

« Ma famille et moi vous remercions d'avance très sincèrement.

A. PELISSIER

11, rue Falque, Marseille. »

Le sceau a été remis par mes soins à S. E. PHẠM-QUỲNH, Directeur du Cabinet civil de S. M., qui a fait prendre une ordonnance de réintégration dont voici le texte :



Planche XXIII. — Sceau des mandarins de service au Palais de Hué.

N° 627-Be

Le 3^e jour du 10^e mois de la
11^e année **Bảo-Đại**
(16 Novembre 1936)

Rapport au Trône

*Présenté par le Ministre Directeur du Cabinet Impérial, au sujet
du sceau « **Đình-Thần chi ấn** » retrouvé en France par M. L. SOGNY,
Chef de la Sûreté en Annam.*

ANNOTATION DE

SA MAJESTÉ

Sire,

Approuvé, nous dé-
cidons en outre de
décerner, à titre de
récompense, à Monsieur
PÉLISSIER la Croix de
Chevalier du Dragon
d'Annam.

Nous avons l'honneur de porter à la
Haute Connaissance de Votre Majesté les
faits suivants :

Le sceau en cuivre d'un poids de deux
livres 15 onces, portant les caractères
« **Đình-Thần chi ấn** » (廷臣之印) et
fabriqué en la 28^e année de **Tự-Đức** (1876),
avait disparu du Palais à une date inconnue. Il est cependant bien
probable que ce sceau fut perdu au moment des événements survenus
à la Capitale en Juillet 1885, puisqu'un deuxième sceau fut fabriqué
vers la même époque pour le remplacer.

En effet, par rapport au Trône en date du 27^e jour du 9^e mois de
la 1^{ère} année de **Hàm-Nghi** (3 Novembre 1885) le Ministère des Rites
signala la perte de ce sceau et demanda l'autorisation au Trône d'en
faire fabriquer par le Ministère des Travaux Publics un autre de
modèle identique et portant les mêmes caractères, pour les besoins
du service.

Le sceau perdu vient d'être retrouvé en France dans la succession
de feu M. GASSIER, un des premiers Français établis en Annam et
commerçant à Tourane au début de l'occupation française, par son
neveu M. Albert PÉLISSIER, qui fut également commerçant à Tourane
pendant une trentaine d'années.

M. Albert PÉLISSIER a fait part de cette trouvaille à M. L. SOGNY,
Chef de la Sûreté en Annam, qui a bien voulu procéder à une identi-
fication minutieuse, ayant permis d'établir que le sceau retrouvé est
bien celui qui a disparu du Palais. Sur demande des familles GASSIER
et PÉLISSIER de faire la remise du sceau retrouvé à la Cour, M. SOGNY
nous l'a fait parvenir aux fins de sa réintégration.

Nous avons, en conséquence, l'honneur de demander respectueusement à Votre Majesté l'autorisation de porter ce sceau sur l'inventaire de la Chancellerie du Palais.

Daigne Votre Majesté agréer l'hommage de notre profond respect avec l'assurance de notre entier dévouement.

Signé : **PHẠM-QUỲNH**

Pour notification :

P. le Directeur du Cabinet et P.O.

Le Secrétaire Général,

Signé : **TRẦN-ĐÌNH-TUNG.**



N° 554-B E.

Huế, le 18 Novembre 1936

*Le Ministre Directeur du Cabinet Civil
de S.M. l'empereur d'Annam,
à Monsieur le Contrôleur Général,
Chef du Service de la Sûreté en Annam, Huế.*

Monsieur le Contrôleur Général,

Comme suite à votre communication, de la part de M. A. PELISSIER, du sceau en cuivre 廷臣之印 (Đình-Thần chi ấn), trouvé en France dans la succession de feu M. GASSIER, et des documents relatant les circonstances de cette trouvaille, j'ai l'honneur de vous adresser, sous ce pli, copie du rapport au Trône, au sujet de la réintégration de cette pièce historique à la collection de la Chancellerie du Palais.

A titre de récompense à M. A. PELISSIER, Sa Majesté a bien voulu lui décerner la Croix de Chevalier du Dragon d'Annam dont, ci-joint, je vous prie de vouloir bien trouver le brevet et insigne.

Veuillez agréer, Monsieur le Contrôleur Général, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Signé : **PHẠM-QUỲNH**

II. - UNE MISSION AMÉRICAINE EN ANNAM SOUS **MINH-MẠNG**

M. W. Everett SCOTTEN, Vice-Consul des Etats-Unis d'Amérique à Saigon, de passage à Huế en 1932, demandait s'il ne serait pas possible de rechercher, dans les archives annamites, la trace du passage

dans ce pays d'une mission commerciale confiée par le Président des Etats-Unis JACKSON à M. Edmund ROBERTS, à qui avait été conféré pour cette circonstance le titre d'agent spécial diplomatique.

Le commerçant Edmund ROBERTS, qui avait déjà effectué plusieurs voyages en Extrême-Orient, semblait tout indiqué pour mener à bien une entreprise de ce genre. Les annales américaines mentionnent que sa désignation remonte à l'année 1831 et qu'il a dû venir en Annam en Mars 1832. Il s'était rendu ensuite au Siam où il avait obtenu un traité commercial avec ce pays. Il mourut en 1836 à Macao.

En dehors de cette mission purement commerciale, M. ROBERTS était chargé par son Gouvernement de faire des représentations au sultan de Mascate au sujet de bateaux de commerce américains qui avaient été pillés dans les parages de ce sultanat.

Dans ses correspondances, M. ROBERTS, au courant des usages extrême-orientaux, relatait qu'en raison des difficultés à vaincre pour entrer en relations avec les hauts dignitaires de l'Annam, il s'était octroyé un nom aristocratique, en faisant suivre son nom patronymique, de New-Hampshire, sa province d'origine.

Il s'agissait donc de retrouver dans les archives du Gouvernement annamite la lettre du Président JACKSON accréditant M. Edmund ROBERTS.

M. SCOTTEN attachait une grande importance à cette découverte, car la majorité des Américains placent le premier contact officiel de leur pays avec l'Extrême-Orient à l'époque de l'intervention au Japon du Commodore PEARLY vers 1840.

Les recherches effectuées n'ont pas permis de retrouver ce document. Mais il a été possible de découvrir deux passages insérés dans les Annales de l'époque, qui font certainement allusion à la mission de M. ROBERTS.

Il n'est pas sans intérêt de donner ici la traduction de cette page des Annales dont certaines phrases ne manquent pas de saveur :



1°. — *Hiver, 11^e mais, 13^e année de Minh-Mạng*
(Décembre 1832)

Le Président de la République Nhã-di-lý, 雅彌理, située sur l'Océan Atlantique et connue aussi sous les dénominations Hoa-Kỳ, 花旗, (Etats-Unis), Ma-ly-can, 麻離根, (Américain), Tân-anh-

cát-ly 新英吉利, (Nouvelle Angleterre), a envoyé ses sujets M. Nghĩa-đức-môn La-bách (1) (義德門羅百), le Capitaine Đức-giai Tâm-gia (德佳心嘉) et leur suite, dans notre pays, porteurs d'une lettre émettant le vœu d'entrer en relations avec nous. Leur bateau était mouillé à Vụng-Lâm (2), port du Phú-Yên. Notre Gouvernement ordonna au Viên-Ngoại-Nguyễn-Tri-Phương (3) et au Tư-Vụ Lý-Văn-Phúc de se joindre aux mandarins de ladite province pour monter à bord du bateau et y donner un banquet de réception. Questionnés sur le but de leur voyage, ces étrangers répondirent que leur intention était de créer de bonnes relations commerciales. Leurs paroles étaient empreintes de déférence et de courtoisie. Mais, après traduction de la lettre, on s'aperçut qu'elle contenait de nombreuses formules manquant de logique. Une ordonnance impériale intervint alors disposant ainsi qu'il suit : « Il serait « superflu de faire parvenir la lettre en question au Trône. Les envoyés « Nguyễn-Tri-Phương et Lý-Văn-Phúc sont autorisés à prendre pour « les besoins de la cause la qualité de fonctionnaires du Service « Thương-Bạc (Commerce extérieur), afin de répondre sommairement « aux Américains dans ce sens : « Votre nation demande à entretenir « des relations commerciales avec nous. Nous sommes fermement « décidés à ne pas nous y opposer. En revanche, vous devrez vous « conformer strictement aux règles en usage dans notre pays et qui « régissent la matière. Désormais, en arrivant chez nous, vos bateaux « mouilleront au large dans la baie de Trà-Sơn (4). Toutefois, vous ne « pourrez pas construire de maisons pour vous installer à terre. En « agissant autrement, vous dépasseriez les limites permises par la loi ». « Et ils pourront partir après réception de cette réponse. »



2°. — Été, 4^e mois, 17^e année de Minh-Mạng (Mai 1836)

Un bateau de guerre américain était mouillé dans la baie de Trà-Sơn, port de Tourane, province de Quảng-Nam. Les officiers firent savoir qu'ils avaient à remettre une lettre de leur pays sollicitant

(1) Ces caractères sont la transcription phonétique de Edmund Roberts.

(2) A 9 kilomètres au sud de Sông-câu.

(3) Le futur défenseur de Chí-Hoà (Saigon) en 1859. Viên-Ngoại est un Chef de Bureau des Ministères ; Tư-Vụ, un Sous-Chef de Bureau.

(4) Baie de Tourane.

l'entrée en relations et demandèrent à être introduits auprès de l'Empereur. Les mandarins de cette province portèrent le fait à la connaissance de Sa Majesté qui s'entretenait ainsi avec M. **Đào-Tri-Phu**, **Thi-Lang** au Ministère des Finances : « Les intentions et les paroles de ces hommes me paraissent empreintes de déférence et de courtoisie. Ne conviendrait-il pas d'acquiescer à leur désir » ?

« Sire, ce sont des étrangers et nous ne savons pas si les sentiments qu'ils ont exprimés sont vrais ou faux. Votre humble sujet pense qu'il conviendrait de les autoriser à monter à la capitale et à les loger dans les bâtiments du **Thương-Bạc** (Service du Commerce extérieur) et d'ordonner à nos mandarins de les y bien traiter et de chercher à sonder leurs projets ».

M. **Huỳnh-Quỳnh**, **Thi-Lang** du **Nội-Các** (Secrétariat particulier du Palais) donna son avis : « Sire, leur nation est très astucieuse et il y a lieu de rompre toute relation avec eux. Les tolérer cette fois serait nous créer des soucis pour l'avenir. Les hommes de jadis fermaient les frontières de leur pays pour ne pas accueillir les nationaux du **Tây-Vực** (pays occidentaux) et se défendre contre l'invasion des **Ro-Nhung** (barbares). C'est de la bonne politique ».

A quoi Sa Majesté répliqua :

« Franchissant les océans et une distance de quarante mille stades (1), poussés par des sentiments d'admiration pour la puissance et la vertu de notre Gouvernement, ils sont venus jusqu'ici. Si nous rompions résolument toute relation avec eux, nous leur prouverions que la généreuse bonté fait défaut chez nous ». Et Sa Majesté d'envoyer sur place M. **Đào-Tri-Phu** et M. **Lê-Bá-Tu** (**Thi-Lang** au Ministère de l'Intérieur), investis des fonctions d'attachés au Service **Thương-Bạc** (Commerce extérieur), pour entrer en relations avec aménité et s'enquérir de la situation. A leur arrivée, le commandant du bateau fit répondre qu'il était malade et ne se présenta pas en personne pour les recevoir. Les envoyés impériaux envoyèrent alors un interprète lui rendre visite et le commandant, de son côté, envoya son délégué pour exprimer ses remerciements. Le même jour, le bateau fit voile subrepticement. M. **Đào-Tri-Phu** adressa un rapport au Trône rendant compte de sa mission et dit entre autres choses : « En hâte, ils sont venus ; en hâte, ils sont repartis ; ils ont vraiment manqué de politesse ». L'Empereur annota ledit rapport en un quatrain que voici :

(1) Un stade, 888 mètres.

« Ne pas nous opposer à leur venue,
« Ne pas les poursuivre à leur départ,
« C'est nous conformer à la politesse d'une nation civilisée,
« A quoi bon nous plaindre des barbares de l'extérieur » ?



Il ne peut subsister le moindre doute sur l'identité du premier bateau. Il s'agit bien de M. ROBERTS (transcription phonétique : La-ba). Le texte en caractères chinois a été remis à M. SCOTTEN.

Quant au second bateau, mouillé à Tourane en Décembre 1836, il s'agit d'un navire de guerre américain qu'il n'a pas été possible d'identifier.

Tous les renseignements ci-dessus ont été communiqués par M. SOGNY au Consulat des Etats-Unis à Saigon et M. SCOTTEN a bien voulu remercier notre collègue par lettre suivante :

Consulat Américain,

Saigon, le 19 Avril 1932.

Cher Monsieur.

J'ai bien reçu votre aimable lettre du 4 Avril, ainsi que les intéressants documents qui y étaient joints. Cela m'a fait d'autant plus plaisir que vous avez réussi à trouver non seulement le compte-rendu de l'escale de M. ROBERTS à Tourane en 1832, mais aussi celui de l'autre visite de ce bateau de guerre américain dont l'histoire que je possède ne donne aucune indication.

Il est évident que la lettre apportée par le commandant de ce navire était également d'un caractère quasi diplomatique et je vais tâcher, autant pour votre documentation que pour la mienne, de l'identifier par l'entremise de mon Département. Je suis complètement d'accord avec vous que les caractères chinois « **Nghĩa-đức-môn La-bách** » désignent certainement Edmund ROBERTS, et le nom du capitaine du navire sur lequel il est arrivé, soit « **Đức-giai Tam-da** », me semblent exprimer le nom de Georges Thomas, mais je vais demander des renseignements plus précis qui me permettront de connaître ces détails.

Les explications que vous avez bien voulu me donner au sujet des différents grades d'envoyés du Roi, emplacements géographiques, etc..., me seront très utiles en rédigeant l'article que je vais préparer

sur la visite de M. ROBERTS et dont je vous enverrai copie dès que je l'aurai terminé. Il est très probable, comme vous le supposez, que les originaux des lettres apportées par cette mission n'ont pas été remis et qu'ils doivent, par conséquent, toujours exister dans les archives du Gouvernement. Néanmoins, j'attends toujours avec le plus grand intérêt les résultats des recherches que vous effectuerez à ce sujet. Enfin, je vous remercie infiniment des textes en caractères chinois que vous avez fait copier aux Archives impériales de Hué et qui intéresseront certainement tous ceux qui s'occupent de l'histoire diplomatique de mon pays.

Monsieur le Consul, qui s'intéresse également à la question de ces missions d'autrefois, joint ses remerciements aux miens pour tout ce que vous avez fait à ce sujet, et je vous prie d'agréer, cher Monsieur, mes sentiments les meilleurs.

Signé : SCOTTEN



Je profite de cette occasion pour signaler à M. SCOTTEN un ouvrage de John WHITE, Lieutenant de la Marine Américaine : *Voyage to Cochín-China*, imprimé à Londres en 1824, qui donne la relation d'un voyage en Cochinchine et en Annam en 1819.

D'autre part, notre Collègue M. PEYSSONNEAUX me fait savoir que le Docteur RUSCHENBERGER, attaché à la mission ROBERTS, a publié une relation de leur voyage, sous le titre suivant : *A voyage round the World ; including an Embassy to Muscat and Siam, in 1835, 1836, and 1837.* — By W. S. W. Ruschenberger, M. D. Surgeon U. S. Navy... — Philadelphia : Carey, Lea and Blanchard, 1838, in 80, pp. 559. — Autre édition : *Narrative of a Voyage round the World, during the years 1835, 36 and 37 ; including a Narrative of an Embassy to the Sultan of Muscat and the King of Siam.* By W. S. W. Ruschenberger. . . London : Richard Bentley, 1838, 2 vol. in 8°, pp. VII-450, VIII-472 ; ill. (D'après Cordier : *Bibliotheca indo sinica*, col. 893).

III. — NOTE RECTIFICATIVE AU SUJET DE LA MORT DU BONZE

LIÊU-QUAN

Un de nos Collègues, M. le Đốc-Phủ-Sứ en retraite VĂN-THUẬT-LỘC, de Cholon, nous a adressé la lettre suivante :

« A titre documentaire, j'ai l'honneur de vous aviser que des différences énormes sont constatées dans les renseignements biographiques relatifs au **Hoà-Thượng Liễu-Quan**. Je ne vous cite qu'une seule erreur, la voici :

« Dans le Bulletin N° 3 de 1928 des A. V. H. , page 213, il est dit que ce Bonze chef est mort en 1742. — Au contraire, le Bulletin N° 4 de 1929 signale, à la page 223, que ce même Pape bouddhique est mort en 1500.

« Je vous prie de croire que mon présent mot n'est pas une critique ; il n'est qu'une preuve de mon dévouement à l'Association des A. V. H. ».



Les observations de M. **VĂN-THÊ-LỘC** sont parfaitement fondées et il n'est pas douteux qu'une erreur matérielle existe en ce qui concerne la date du décès du **Hòa-Thượng Liễu-Quan**.

Mon article paru dans le *Bulletin des A. V. H.*, 1928, page 213, indique le 22^e jour du 11^e mois de l'année *nhâm-tuất* 壬戌, qui correspond à notre année 1742.

M. LABORDE, dans son étude (*Bulletin A. V. H.*, 1929, page 223) propose le 22^e jour du 11^e mois de l'année *canh-thân* (1500), soit une différence de 242 ans.

Par acquit de conscience, je suis allé revoir la grande stèle du tombeau de l'ancien supérieur de la pagode **Thuyền-Tôn** 禪宗, près de la colline **Thiên-Thai** 天台, dont l'inscription, rédigée par le propre neveu, renferme le *curriculum vitae*, du Bonze **Liễu-Quan**. La stèle a été érigée en la 9^e année de **Cảnh-Hưng**, qui correspond à l'année 1748. Nous savons qu'à cette époque de luttes entre les **Trịnh** et les **Nguyễn**, on utilisait à Hué, pour dater les documents et les stèles, le chiffre de règne de la dynastie des **Lê**. Or la période **Cảnh-Hưng** de cette dynastie commence en 1740. Sur la stèle et au bas de l'inscription a été gravée en grandeur naturelle l'empreinte du grand sceau du Seigneur **Nguyễn** qui régnait à Hué, **Hiệu-Võ-Vương** (1)

(1) Et non **Hiệu-Ninh-Vương** (1725-1738) ainsi que je l'ai mentionné dans mon article.

(1738-1765). De plus, on y trouve mentionnée la date de la naissance : 18^e jour du 11^e mois de l'année *dinh-vị* 丁未 (1667), à l'heure *thin* 辰 (entre 7 et 9 heures du matin), ainsi que l'âge du défunt : 76 ans. Si, d'après le décompte de l'âge selon le style annamite, on ajoute 76 à 1667, on trouve 1742.

Les indications que j'ai recueillies et qui, en dehors de la stèle, proviennent en majeure partie du supérieur actuel de la pagode *Thuyễn-Tôn*, sont donc de première main. Si *Liễu-Quan* était mort en 1500, on n'aurait tout de même pas attendu 248 ans pour poser la stèle. Il semble bien qu'aucune contestation ne soit possible à ce sujet.

La date proposée par M. LABORDE est bien la même en ce qui concerne le jour et le mois, mais il indique l'année cyclique *canh-thần*. Or, celle-ci ne correspond pas forcément à notre année 1500, puisqu'elle pourrait aussi bien être 1560, 1620, 1680, 1740, etc. A la rigueur, on pourrait admettre une différence de deux ans mais non de 242 ans. Il ne faut pas oublier non plus qu'en 1500, le *Phú-Yên*, pays d'origine de *Liễu-Quan*, était encore *Chàm* et conquis seulement depuis 25 ans par les Annamites.

Pour conclure, je maintiens l'année 1742 comme étant la date réelle du décès du supérieur qui nous intéresse. Cette date est incontestable car, en 1500, il n'y avait pas encore à Hué de *Chúa Nguyễn*, dont le premier, *Nguyễn-Hoàng*, ne s'installa qu'en 1558 à *Ai-Tử*, province de *Quảng-Trị*. Par ailleurs, les supérieurs des bonzeries et pagodes de Hué, avant *Liễu-Quan*, étaient tous des Chinois.

Liễu-Quan avait quitté sa province natale, le *Phú-Yên*, alors qu'il était encore très jeune et sans aucune renommée. Il est possible que, par la suite, il ait été l'objet d'une légende qui l'aurait fait vivre deux siècles et demi plus tôt. Mais personnellement, je ne vois dans cette différence de dates qu'une simple erreur matérielle.



Par ailleurs, M. *VĂN-THÊ-LỘC* avait écrit au Président de la Société Bouddhique de Hué, pour avoir également des renseignements précis sur la date de la mort du Bonze, *Liễu-Quan*.

Voici la réponse qui lui a été adressée.

Huế, le 7 Décembre 1933.

*Le Président de la Société d'Etude et d'Exercice de la
Religion Bouddhique à Hué*

à Monsieur VÂN-THÊ-LỘC, Đốc-Phủ-Sứ en retraite à Chợ-Lớn.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 24 Novembre 1933. Si nous avons tardé à vous répondre, c'est parce qu'il nous fallait vérifier l'exactitude des renseignements qui nous ont été fournis sur la date du décès du Supérieur **Liêu-Quan**, fondateur de la pagode **Thuyên-Tôn** à Hué.

D'après les inscriptions de la stèle érigée en sa mémoire sur la colline de Thiên-Thai en la 9^e année de **Cảnh-Hưng**, le Supérieur **Liêu-Quan** est né le 18^e jour du 11^e mois de l'année **đinh-vị**, à l'heure **thìn**, et a vécu 76 ans.

Par conséquent, selon le calendrier français, il est né en 1667 et mort en 1742 (Nous ignorons le jour et le mois de sa mort).

Et nous sommes entièrement édifié sur ce point par le fait historique suivant : En la 3^e année de **Lê-Cảnh-Trị** (1665), le Supérieur **Tạ-Nguyên-Thiếu** vint de Canton (Chine) au **phủ** de **Qui-Ninh** (actuellement **Qui-Nhơn**) et fonda la pagode de **Thập-Tháp** (Les dix Tours). De là, il monta à Hué et y créa une autre pagode dénommée **Quốc-Ân**. A cette époque, le Seigneur **Anh-Tôn**, pénétré de la haute philosophie bouddhique et désireux d'entrer en religion pour se perfectionner dans la vraie voie, chargea **Tạ-Nguyên-Thiếu** d'aller en Chine inviter à venir prêcher à Hué le célèbre **Hòa-Thượng Thạch-Liêm** et dix de ses disciples et compatriotes : **Minh-Hải Pháp-Bửu**, **Minh-Huyền Tử-Dung**, etc. . .

Minh-Huyền Tử-Dung, un de ceux qui restèrent à Hué, y fonda la pagode de **Từ-Đàm** qui existe encore à l'heure actuelle. Et c'est lui, le Supérieur **Minh-Huyền Tử-Dung**, venu en Annam après 1665, qui endoctrina **Liêu-Quan**, un de ses meilleurs disciples annamites d'alors. Dans ces conditions, il est absolument impossible que **Liêu-Quan** soit mort en 1500.

IV. - NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LE BONZE **LIÊU-QUAN**

J'ai publié, dans le Bulletin de l'année 1928, pages 205 et suivantes, un article sur le premier annamite consacré supérieur de bonzerie par les **Nguyệt**.



Planche XXIV. — Le Bonze Liêu-Quan, portrait conservé dans la pagode Bửu-Tĩnh, au Phú-Yên

J'ai pu recueillir tout récemment quelques indications complémentaires se rapportant au vénérable **Liêu-Quan**.

Ce dernier est originaire du village de **Bạc-Má**, *phủ* de Tuy-An, province de **Phú-Yên**. Le nom du village a été changé depuis en celui de **Ngân-Sơn**.

Après un séjour à la pagode **Thuyền-Tôn** (Hué), **Liêu-Quan** revint au **Phú-Yên** où il fit construire une pagode au village de **Năng-Tĩnh**, canton de **Hòa-Bình**, *phủ* de Tuy-An. Il lui, donna le nom de **Bửu-Tĩnh**, nom qu'elle a toujours conservé depuis. Elle est située à 400 mètres de l'école du *phủ*.

Dans cette pagode, parfaitement entretenue, il existe un dessin très ancien, mais en mauvais état, représentant le portrait du vénérable. L'an dernier, le Bonze **Chính-Lược** en a fait une reproduction fidèle qui a été photographiée. La Société d'Etude du Bouddhisme de Hué a bien voulu en offrir un exemplaire pour les A, V. H.

Pendant son séjour à la pagode **Bửu-Tĩnh**, le vénérable **Liêu-Quan** avait pris trois disciples : **Tê-Hầu**, qui devint supérieur de ladite pagode ; **Tê-Viên**, supérieur de la pagode de **Kim-Cang**, *phủ* de **Tuỳ-Hòa**, province de **Phú-Yên**, et **Tê-Căng**, supérieur de la pagode de **Hộ-Sơn**, même circonscription.

Ce sont ces disciples, avec de nombreux autres, qui contribuèrent à faire connaître dans le Sud-Annam et plus tard en Cochinchine, les grandes vertus du vénérable **Liêu-Quan**.

V. — NOTE SUR LE ROCHER DIT **ĐÁ BIA**, « LA STÈLE », AU COL DU VARELLA

Il y a quelques années, je signalais l'existence probable d'une inscription en caractères chinois sur un rocher du Varella. Cette inscription relatait, paraît-il, la conquête définitive des Cham par les Annamites vers 1471.

J'ai demandé à M. **NGUYỄN-VĂN-THƠ**, **Tri-Phủ** de **Tuỳ-Hòa** (**Phú-Yên**), de bien vouloir procéder à une enquête personnelle pour vérifier le fait. Ce mandarin vient de répondre par la lettre suivante :

Tuy-Hòa, le 1^{er} Août 1934.

Cher Monsieur,

Voici une photo du « Doigt du Bouddha » (1) dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Vous constaterez que j'y suis bien monté (je

(1) Appelé **ĐÁ BIA** par les Annamites, c'est-à-dire « Stèle de pierre » ; d'où la légende.

figure sur la photo, au pied du gigantesque bloc de pierre). A mon avis, il ne présente aucun intérêt, on n'y relève aucune inscription. Mon guide - celui-là même qui avait conduit il y a 4 ans sur votre demande l'envoyé d'un de mes prédécesseurs - m'a fait une révélation assez curieuse. L'ex-Chef de canton de **Hoà-đông**, me dit-il, envoyé par le précédent **Tri-Phủ**, n'a jamais escaladé la montagne, il s'était arrêté à moitié route ; pour ne pas déplaire à son mandarin, il passa de l'encre de Chine diluée dans l'huile sur la face d'un autre rocher situé beaucoup plus bas et en prit une sorte d'empreinte avec une grande feuille de papier ; il retoucha légèrement le dessin qu'il présenta ensuite au **Tri-Phủ** comme étant l'inscription portée sur un côté du « Doigt du Bouddha ». Je vous laisse le soin d'apprécier la supercherie.

Voici dans quelles conditions j'ai fait l'excursion. Parti de **Tùy-Hoà** le 14 Juillet à 7 heures, j'arrivai à la gare de **Thạch-Tuàn** (18 km. de **Tùy-Hoà**) à 7 h 30. De là, je pris un sampan pour me rendre au village de **Phước-Giang** ou j'arrivai vers midi. La montagne est devant nous, mais pour y accéder, il faudra encore deux bonnes heures de marche en traversant les villages de **Lạc-Nông** et **Mỹ-Long**. La montée du pied au sommet de la montagne demandera au moins, selon les gens du pays, une bonne demi journée. Je n'aurais donc pas le temps de redescendre. Aussitôt, je décide d'aller passer la nuit au pied de la montagne, chez un médocastre nommé **Thầy Tiễn**, demeurant à **Mỹ-Long**.

15 Juillet — Dès 5 heures, je commence l'ascension, guidé par **Thầy Tiễn**, accompagné de 8 coolies et de mon ami, M. **Hạp**, Agent technique, à qui je dois les photos. Nous arrivons au rocher à 14 heures. La montée a été très pénible, il a fallu escalader partout, car le sentier des bûcherons s'arrête à mi-hauteur de la montagne : les coolies ont dû se frayer un chemin au coupe-coupe sur tout le reste du parcours. La descente a duré de 15 h. 30 à 21 heures.

Il faut donc conclure à une légende, à moins que l'inscription, si elle existe, ne se trouve dans une autre région.

VI. — QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR UN ILOT DE POPULATION SUPPOSÉE **CHÀM** HABITANT LES *huyện* DE **ĐÔNG-XUÂN** ET DE **SƠN-HOÀ**, PROVINCE DE **PHÚ-YÊN** (ANNAM)

En 1933, Son Excellence **HÀ-THỨC-DU**, **Tuần-Phủ** de **Sông-Cầu**, m'ayant fait part incidemment de l'existence dans la moyenne région



Planche XXV. — Le Doigt du buddha, altitude 800m.,
dans le Col du Varella (Cliché Nguyễn -Vân -Thơ).

de sa province, de descendants des anciens Chàm, je m'abouchai avec un pur Chàm du Sud-Annam pour lui demander de se rendre sur place pour procéder à une enquête.

M. BÔ-THUÂN, Lai-Mục du *huyện* Chàm de An-Phước, province de Phanrang, a bien voulu rédiger pour les A. V. H. les notes dont traduction est donnée ci-après. Les renseignements qu'il a recueillis sont présentés tels quels, et avant de conclure d'une façon définitive, il serait nécessaire que les indications recueillies soient contrôlées par un spécialiste de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Ceux qui font l'objet de cette petite étude ont inévitablement subi l'influence annamite, dont presque tous parlent la langue, ainsi que celle des peuplades voisines Radhé et Banhar.



Rapport de M. Bô-Thuân

Mœurs — La femme dirige les affaires de la maison. Exemple : Dans une famille composée de deux filles et d'un garçon, la fille reconnue la meilleure au point de vue piété filiale est autorisée à rester indéfiniment avec ses parents et a droit à la plus grande part d'héritage, tandis que les autres enfants doivent, après leur mariage, habiter à part. Un garçon qui se marie et qui habite avec sa belle famille a droit à une part d'héritage moindre que celle d'une fille.

A l'âge de puberté, les garçons et les filles doivent se faire limer les incisives et percer les oreilles pour prouver leur courage.

Population — Dans le *huyện* de Đông-Xuân : 489 hommes, 527 femmes et 424 enfants se répartissant dans 21 villages (37 hameaux), dont 3 *sach* Banhar :

10 villages du *man* (tribu) de Phu-Mo : Sach-Lanh, Sach-Xi (moitié Chàm moitié Banhar), Sach-Thai (Banhar), Sach-Thinh, Sach-Lel, Sach-Ruông, Sach-Xiêu, Sach-Dông (Banhar), Sach-Chà-Là, Sach-Hâu-Son.

6 villages du *man* de Hà-Dang : Sach-Ma-Man, Sach-Ma-Khoan, Sach-Ka-Ton, Sach-Ru, Sach-Ma-Mo-Gio, Sach-Ma-Toc.

5 villages du *man* de Hà-Di : Sach-Suôi-Dập, Cay-Trây, Cây-Trôi, Ka-Lui, Sach-Ka-Bon.

Dans le *huyện* de Sơn-Hoà : Chàm : 15 villages ;

Banhar (ou Bang-Huong) : 12 *sach* ;

Radhé : 5 *sach*.

Nourriture — La nourriture est celle des Radhé et des Banhar.

Habillement — La femme porte la veste Chàm, le pagne Rhadé (le pagne est de couleur noirâtre, cousu par derrière d'un morceau d'étoffe à fleurs), et un long turban couleur indigo, dont l'une des deux extrémités forme un cercle s'adaptant au contour de la tête, et qui s'enroule sur la tête (comme un turban de crépon chez l'Annamite), de manière à faire à l'endroit du crâne un bec de perroquet. Le turban enroulé porte au sommet de la tête des boutons blancs représentant une croix.

La plus grande partie des hommes s'habillent à l'annamite, l'autre partie portent des vêtements mode Radhé ou Banhar, c'est-à-dire un veston couleur indigo avec boutons au milieu, galons aux aisselles et aux poignets, un sampot mode Banhar, peu large et court, avec franges courtes, ou un sampot mode Radhé, large et long. Les Chàm et les Banhar du *huyện* de **Đông-Xuân** ont adopté le costume annamite depuis 30 ans, et les Chàm du *huyện* de **Sơn-Hoà** depuis plus de 50 ans.

L'habitation. — Comme chez les Moïs, la maison Chàm est construite sur pilotis et à étage, le haut servant de débarras, le milieu d'habitation et le bas d'étable.

Le parler — Les Cham qui nous occupent parlent l'ancienne langue Chiêm-Thành plus pure que les Chàm de Phanrang et Phanri. Ceux de **Đông-Xuân** n'ont pas exactement la même intonation que ceux de **Sơn-Hoà**, et par rapport à ceux de Phanrang, la différence est très marquée. Quand ils causent entre eux, ils font un mélange de mots Chàm, Banhar et annamites.

Le mariage — La famille du garçon se rend chez la fille pour demander sa main à ses parents. En cas de consentement, ceux-ci organisent séance, tenant une cérémonie rituelle pour annoncer la nouvelle aux mânes des ancêtres. Cette cérémonie, dite « cérémonie de l'entrée du fiancé dans la famille », comporte l'offrande d'une jarre d'alcool et d'une poule ainsi que l'échange réciproque d'un anneau de fiançaille en cuivre. Chez les Chàm de **Đông-Xuân**, le mariage proprement dit doit être célébré 15 jours après cette cérémonie, tandis que chez les Chàm de **Sơn-Hoà**, il peut avoir lieu à n'importe quelle date fixée d'un commun accord.

D'autre part, quand une promesse d'alliance existe entre deux familles et que la fiancée est trop jeune pour pouvoir se prêter à l'acte conjugal, on envoie le fiancé chez ses futurs beaux-parents pour travailler et entretenir la jeune fille jusqu'à l'âge de 15 ou 16 ans et se marier alors avec elle.

Le divorce — En cas de divorce, le mari a droit au partage des biens mobiliers seulement, les immeubles et les enfants restant la propriété exclusive de la femme.

En cas de rupture d'engagement survenue après les fiançailles, la famille qui en est l'auteur, doit offrir à l'autre, à titre de dédommagement, un buffle ou une cymbale ou encore un plateau en cuivre.

Religion — Ces Chàm n'ont adopté aucune religion. Ils offrent des sacrifices au ciel (sacrifice de buffles ou de chèvres) et au **Thân-Xu-Xang** (Génie local ?). La plupart d'entre eux rendent un culte à la race des La-Hung (ou Ka-Mo-Lai dont bon nombre se mêlent aux Chàm et Banhar). Ils sont très superstitieux et croient à l'existence des *ma-quĩ* (diables). La cérémonie en l'honneur du Ciel est dite « Cérémonie Xay-Côt ». Elle est très importante. Quand on célèbre chez soi une telle cérémonie, des gens viennent offrir de l'argent, des porcs et divers autres cadeaux et se montrent affectueux et intimes.

Le Commerce — Ils font des tractations commerciales avec les Annamites et leur vendent particulièrement du tabac, des bœufs, des porcs, de la volaille.

Les Chàm de Hà-Dang qui habitent la plus haute région montagneuse, gagnent leur vie, pour ceux qui sont pauvres, en vendant de la résine « **tô-hạp** » (espèce de baume). Les faisans pullulent dans cette région.

L'inhumation — On coupe dans le sens de la longueur un tronçon d'arbre en deux parties que l'on creuse à l'intérieur, on y place le corps du mort et on referme. On met le cercueil en terre et l'on construit au-dessus de la tombe un abri. Après quoi, on sacrifie sur place un bœuf ou une poule. La tradition veut que le corps soit enterré la tête vers la direction de l'habitation de manière à ce que devenu diable il ait en se levant la forêt devant lui et ne voie pas sa famille pour enlever ses descendants.

Chez les Chàm du *man* Hà-Dang, la mise en bière et l'inhumation se font de la même façon. Cependant, pour les familles riches, on construit d'avance une longue maison mortuaire. Quand il y a un mort, on l'enterre là et au milieu de sa tombe on plante une colonne qui dépasse le toit de la maison et qui mesure environ 4 mètres de hauteur. Autour de cette colonne, on attache des lattes pour former une charpente circulaire qu'on recouvre de paillote (travail semblable à celui consistant à recouvrir un chapeau conique). Cette paillote s'appelle « *Nhà Cút* », destinée soit-disant à entretenir le mort. Chaque mois, ou en cas de maladie, ou quand on veut faire des offrandes aux mânes des ancêtres, on vient y faire le sacrifice de bœufs ou de porcs.

Les parents ou amis qui apportent des cadeaux mortuaires doivent, en arrivant, venir s'asseoir auprès du mort et pleurer un moment.

Taille et teint — Beaucoup de femmes ont le teint blanc, et les hommes ont la peau noire. L'homme et la femme ont la taille moyenne, ils ne sont ni gras, ni maigres.

Organisation communale — L'administration communale est organisée chez les Chàm de *Sơn-Hoà* qui ont leurs notables élus, tandis que dans le *Đông-Xuân*, elle est tout à fait confuse. En cette dernière circonscription, le village porte le nom du notable le plus influent de ce village. Exemple : le Chàm Ma-A a créé le Sach de Ma-A, mais il n'a pas encore de cachet en bois.

Professions — Ils labourent la terre et cultivent le riz, le maïs, le tabac, le bétel et l'aréquier. Les Chàm du *man* de Hà-Di, *huyện* de *Đông-Xuân*, scient le bois et le vendent aux Annamites. Les femmes du *man* de Phu-Mo vont aux foires pour vendre leurs produits ; elles savent tisser et fabriquer des couvertures pour leur usage personnel. Les outils qu'elles emploient pour ces travaux sont du modèle de ceux de l'époque Po-no-gar (ou Ba Thiên-Y) du Chiêm-Thành.

L'élevage — Il y a cent ans, cette peuplade ne mangeait pas de viande de bœuf et n'en faisait pas l'élevage. Mais depuis, elle s'est mise à élever des bœufs, des porcs, des chèvres et des poules. Les Chàm de *Sơn-Hoà* entretiennent quelques éléphants.

Objets divers — Cymbales, jarres (récipients d'alcool), marmites en cuivre, plateaux en cuivre.



Planche XXVI. — Un groupe de Chàm et maison Chàm, au village de Ma - Voi (Cliché Nguyễn - Văn - Thơ).



Planche XXVII. — Un Chàm du village de Ma - Voi, avec une marmite, une jarre, un gong (Cliché Nguyễn - Văn - Thơ).



Planche XXVIII. — Femme (à gauche) et homme (à droite) Chàm,
du village de Ma - Reo (Cliché Nguyễn - Văn - Thơ).

Engagements — Quand, poussé par les circonstances, on prend un engagement important vis-à-vis d'un tiers, on remet à cet autre, pour faire foi, un anneau et une ficelle nouée, mais aucun écrit.

Histoire. — Le nommé Ma-Chàm, originaire du *huyện* de Sơn-Hoà et domicilié au village de Suôi-Che, *huyện* de Đông-Xuân, déclare que ses grands ancêtres étaient primitivement à Bình-Định, d'où, chassés par les Annamites, ils vinrent fixer leurs demeures au bord du Sông Ha-Nhau (emplacement actuel de Sông-Cầu). Quelque temps après, chassés de nouveau par les Annamites, ils quittèrent le Sông Ha-Nhau pour aller vivre ici avec les Banhar et les Radhé.

Conclusions — De l'enquête que j'ai faite sur leur origine, il résulte que les Chàm des deux *huyện* de Đông-Xuân et de Sơn-Hoà sont bien les descendants des habitants du Champa, de la race des Ôn (un) et de la famille des Ma, famille du roi Ma-A-Bik-Kai ayant régné à l'époque de Trần-Đê-Hiện, période Xương-Phù (1377-1388). A cette époque, le Champa capitula devant l'ennemi et ses habitants se dispersèrent et se mêlèrent aux Banhar et Radhé avec qui, après de nombreuses générations de vie commune, ils se confondent. Actuellement, ils vivent misérablement et il est à craindre qu'ils ne disparaissent un jour complètement. Ils se souviennent encore pieusement de leur origine, et au point de vue linguistique, ils parlent encore la langue du Champa.

Enfin, pour permettre à cette race de Chàm du Champa de se conserver et de se perpétuer, il est à souhaiter que l'Administration veuille bien faire le recensement des Chàm existants dans les circonscriptions de Đông-Xuân et de Sơn-Hoà et établir pour eux un rôle d'impôt distinct de celui des Banhar.





REFLEXIONS SUR L'IMAGERIE POPULAIRE AU TONKIN

par YVES LAUBIE,

de la Société des Missions-Etrangères de Paris.

Jusqu'où va la peinture ? Où commence la simple image ? Si c'est l'art, estimé par le sens esthétique de l'homme, qui doit délimiter ces deux catégories du dessin, il eut mieux valu prendre pour titre : « La peinture populaire. » Ce serait pourtant prétentieux, car « l'art du papier » au Tonkin ne peut guère recevoir le nom de peinture. Monsieur Marcel BERNANOSE l'a étudié sommairement dans son livre si utile : *Les Arts décoratifs au Tonkin* (pp. 119-21, 129-31). Ce qu'il en dit est généralement juste, mais la première phrase renferme une exagération dont ces réflexions prétendent faire justice : « La décoration du papier comme nous la concevons, avec une base de dessin original et créateur, est inconnue de l'Annamite. Il ne ressent pas le besoin de transcrire d'une façon personnelle des impressions de formes et de mouvements ; il ne tente pas de fixer la nature, ni la vie, il se contente de faire, par métier, des images religieuses et superstitieuses, d'un caractère populaire. . . »

Tout cela est vrai de tous les exemples que cite l'auteur (Cf. Planche XXXIV, par exemple). Mais, à côté de cette production là, on trouve autre chose de nettement supérieur, quoique parfois la délimitation des deux genres soit difficile à faire.

Je crois que les notions de « nuances », de « valeurs » indiquent ce qui, délaissé par les ouvriers-artisans dont parle M. BERNANOSE, est au contraire l'un des soucis inconscients des artisans-artistes dont je vais parler. Ces notions peuvent permettre une différenciation spécifique des deux espèces de production de « l'art du papier ».

En Novembre 1933, après la mort du peintre Widhopff, on a exposé à Paris sa collection d'images populaires. Un critique anonyme a pu écrire (Le Mois, N° 36, p. 230) : « Nombreux sont ceux qui affectionnent les images populaires, qui se plaisent à leurs naïves simplifications de dessin, à leur couleur malhabile, mais fraîche et charmante. On n'explique pas le charme de ces œuvres charmantes. Celles d'Epinal sans doute sont fort belles, très en ordre, un peu sèches, et vivement colorées dès que le sujet est religieux. Mais celles en camaïeu du Mans sont bien touchantes, et la grande Assomption de la Vierge de Chartres est un ouvrage aussi beau que le plus beau primitif et qui fait songer à un vitrail. »

Dois-je craindre, en continuant d'écrire cet article, le reproche suivant : « Vous croyez à la peinture annamite, vous ? Grande nouveauté ! Passe encore pour la peinture chinoise, pour l'estampe japonaise, mais, ici, il y a tout au plus des incrustations. »

Soit, il n'y a pas de peinture annamite avant celle que lança, et si bien, l'Ecole des Beau-Arts de Hanoi. Mais il y a une imagerie populaire dont l'origine est sans doute aussi lointaine que l'étude des caractères chinois, mais dont les exemplaires anciens ont disparu. Il y a une imagerie populaire et certaines images populaires annamites sont des « ouvrages aussi beaux que le plus beau primitif. » Et mon audace ira jusqu'à comparer ces primitifs si fragiles, dessinés sur vulgaire papier à cette nouvelle peinture qui se vend jusque dans Paris...



J'avoue n'avoir pas encore rencontré de dessins datant d'un siècle ou plus, ce qui n'étonnera personne, étant donné le nombre si considérable de destructeurs en ce pays. Il existe cependant des peintures annamites vieilles d'un siècle, ce sont les tableaux de la salle des Martyrs, à la rue du Bac, à Paris. Les plus vieilles d'être elles furent dessinées à Sơn-Tây. Le Mémorial de la Société des Missions-Etrangères note en effet (au N° 368) au sujet d'un missionnaire de cette région : « Marette, François-Xavier, né vers 1804 dans le canton de Bâle (Suisse), parti pour le Tonkin le 27 Février 1828, revient en France en 1841. Il fut un des premiers missionnaires qui envoya à la Propagation de la Foi, à Lyon, des tableaux peints par les Annamites et représentant des scènes de martyre. » La Planche XXIX a



Planche XXIX. — Les martyrs de Son-Tây.
Auteur anonyme, vers 1838.



Planche XXX. — Les martyrs de Sơn - Tây. Peinture de M. Nguyễn - Văn - Cự, époque actuelle. — Largeur : 0 m. 718 ; hauteur : 0 m. 918.



Planche XXXI. — Détails de la Planche XXX.
 En haut, employé des mandarins ;
 — en bas, une femme.



certaines passées par ses mains : (1) c'est le martyre des Bienheureux Paul Mỷ, Pierre Đường et Pierre Truật. Ils furent interrogés dans la citadelle de Sơn-Tây dont le plan général est on ne peut mieux tracé dans un des coins du bas de la scène principale. Celle-ci est le martyre par strangulation qui eut lieu route de Hưng-Hóa, avant le Văn-Miêu (2). Les caractéristiques sont ici, comme pour toutes les peintures de la Salle des Martyrs au Séminaire des Missions-Etrangères (3), le défaut de perspective, la proportionnalité de la taille à l'importance du rôle joué (avec, en bas, le détail piquant des apostats rougissant de honte et se rapetissant en marchant sur la croix). Dans ce dessin, il n'y a pas de mélange des scènes successives, ce qu'on trouve cependant dans la plupart des autres peintures de ce genre, spécialement dans la Planche XXX, reproduisant un dessin en couleur de Pierre Nguyễn-Văn-Cự, de Kê-Non (Cầm-Bồi, tràm de Phú-Yên, Hà-Nam). Cette deuxième figure donne un modèle de la peinture populaire catholique actuelle : l'auteur a 70 ans et toute une partie du Tonkin se fournit chez lui, surtout pour les images suivantes : Résurrection de la chair, Jugement particulier, Bonne mort, Mauvaise mort, Martyrs de Nam-Định, Martyrs de Sơn-Tây.



Le troisième dessin (Planche XXXIII) est de facture toute différente et très nettement supérieure. On trouve encore assez souvent des peintures de ce genre chez ceux qui ont au moins la prétention d'être lettrés : ils vous l'estimeront de une à quatre piastres, tandis que tous les autres dessins publiés ici seront toujours loin d'atteindre ce prix. Ce vieux pêcheur est dessiné à l'encre de Chine, avec quelques

(1) Nous ne pouvons malheureusement donner ici que la photographie d'une carte postale assez mal venue.

(2) D'après la bibliographie du *Mémorial des Missions Etrangères*, qui renvoie aux *Annales de la Propagation de la Foi*, tome VIII, années 1835-36, p. 281, la date du 18 Décembre 1838 serait fautive. Le *Mémorial* fait-il erreur ? (Note du Rédacteur du Bulletin : Oui, le *Mémorial* fait erreur. Les trois catéchistes furent bien étranglés le 18 Décembre 1838, mais la lettre de M. Marette qui relate cette mort n'est pas, comme le dit à tort Adrien Launay, dans le Vol. VIII, 1835-36, p. 281, des *Annales de la Propagation de la Foi*, mais dans le Vol. XIII, 1841, pp. 281 et suivantes).

(3) Paris, 128, rue du Bac.

traces de couleur rougeâtre aux lèvres, au chapeau et aux chaussures. Serait-ce la copie d'une œuvre chinoise ? Elle est en tout cas bien faite.

Le dessinateur est Trần-Quý-Công, autrement dit Trần-Quý-Chí, fils de Trần-Tĩnh-Nung, père de Trần-Ngọc-Tín, lequel est domicilié actuellement à Sơn-Lộc, près de Tong, province de Sơn-Tây. La famille est originaire du village de Yên-Đào, canton de Tứ-Đà, *phủ* de Lam-Thao, actuellement province de Phú-Thọ. L'artiste est mort le 16^e jour du 10^e mois, vers l'an 1897, âgé de 73 ans. C'est vers l'âge de 24 ans qu'il fit ce dessin, ce qui nous mène vers 1848. Il fit également d'autres peintures, toutes perdues, mais dont certaines étaient semblables à une estampe chinoise que j'ai vue dans une vieille maison à Sơn-Tây, et qui est d'un type assez curieux à noter. Sa caractéristique essentielle est de tricher sans en avoir l'air sur la position d'oiseaux et de feuilles de bambou de façon à leur faire tracer des caractères. Cet art n'est pas encore perdu au Tonkin : le petit-fils de notre artiste a récemment vu à Hà-Đòng un vieillard se livrant à cette laborieuse distraction de lettré.

Mai (ou Hải ?) Đình-Bút : on a ici un nom de guerre comme signature, et non un cachet, soit imprimé, soit peint (*biệt hiệu*), comme dans la plupart des autres cas. La légende explicative est : 个得魚來換西歸, « Cá đặng ngư lai hoán, dậu qui », ce qu'on peut peut-être se hasarder à traduire : « Les poissons du fleuve viennent et se succèdent, à l'heure du couchant, ils reviennent. »

Le dessin a certes de grandes qualités. Dira-t-on cependant que l'impression reflétée sur la figure du vieillard ne laisse pas que d'être incertaine... Mais pourquoi vouloir exiger qu'un oriental reflète sur son visage les pensées ou les passions de son cœur ? « Ai-je pris beaucoup de poissons ? Eh ? Pour dire que j'en ai pris beaucoup... » Ne faut-il pas être Normand, dans ce pays ?.. Si par hasard il y avait encore un impôt sur le poisson pris ?



Ce genre devient rare tout comme celui semblable à l'estampe chinoise dont j'ai parlé incidemment. Ce qui fait prime sur le marché (ou plutôt les petits marchés), ce sont les caractères chinois. Il y en a deux grandes catégories, au point de vue dessin, mais les deux viennent originairement de Chine d'une façon certaine, aussi n'en reproduis-je point. Il y a d'abord le Chinois qui, grâce à un large



Planche XXXIII. — Le vieux pêcheur. Peinture à l'encre de Chine rehaussée de couleurs, par Trần -Quí -Công, vers 1848. — Largeur : 0 m. 627 ; hauteur : 1 m. 145.



Planche XXXIV. — Les Cinq Tigres. Peinture d'un auteur anonyme, vers 1925. — Largeur : 0 m. 440 ; hauteur : 0 m. 530.

pinceau, s'aidant du pied, ou même de la bouche (mais, alors, c'est plus cher !) vous tracera des caractères à larges traits ayant des veines semblables à celles du bois. L'effet final n'est pas vilain, surtout après quelques rares retouches. En général, les petits détails des caractères sont représentés par des oiseaux ou des papillons.

Il y a ensuite les images généralement coloriées représentant, non pas les caractères de votre nom comme plus haut, mais **Phúc**, ou surtout **Thọ**, littéralement « farcis » de dessins (surtout dessins de fleurs). On trouve ce type dans le livre d'Henri DORÉ, S. J. : *Recherches sur les superstitions en Chine* (fig. 172, pp. 300-1, etc., du Tome II, N°3 de la Première Partie.) Un type brodé sur étoffe au Tonkin dans BERNANOSE, Planche LXIII (1).

Il est rare de voir des pièces de ce genre ayant une valeur esthétique. La concurrence des chromos sino-américains, encore plus ignobles au point de vue artistique (. . . et autre. . .), va entraîner bientôt leur complète disparition. Ce qui persistera plus longtemps, par nécessité du culte, ce sont les gravures bouddhiques, poncifs inesthétiques, et quelques modèles plus jolis, tels que les enfants dodus ou les cinq tigres, Ngũ-Hồ, que je donne à la Planche XXXIV. C'est uniquement cette catégorie de dessin que M. BERNANOSE a eu en vue dans son livre. Il n'y a rien à ajouter à ce qu'il en a dit, à moins d'entreprendre la fastidieuse énumération des diverses images. La Planche XLVII de son livre donne une idée de ce travail qui fait encore vivre toute une corporation dont chaque maison est jalouse de son *biệt-hiệu*, marque de fabrique, en général espèce de cachet composé de caractères chinois de forme antique.



« Le Maître de la feuille au vent » : c'est le titre qu'il m'eut fallu donner à ce long paragraphe si je n'avais pu identifier mieux, interviewer et faire travailler l'auteur des sept images présentées maintenant au lecteur, à savoir Monsieur le cultivateur et sorcier **Đỗ-Văn-Nhơn**, du village de **Thanh-Chiếu**, canton de **Phu-Xa**, *huyện* de **Phúc-Thọ**, province de **Sơn-Tây**, qui est aussi peintre à ses moments perdus, mais seulement quand il se sent inspiré, qui n'a

(1) *Les Arts décoratifs au Tonkin.*

jamais fait plus de trente gravures de sa vie et dont, jusqu'à ce jour, il n'est pas facile du tout d'obtenir qu'il veuille bien se remettre à peindre.

La première image de cet artiste (Planche XXXV) fut peinte il y a quelques vingt ou vingt-cinq ans, sur papier annamite, et offerte à un ami. Elle a 1m. 15 sur 0m. 52 de large. En 1933, je la trouvais encore en assez bon état, et, voyant sa facture assez rare pour une image tonkinoise, j'en fis l'acquisition. Ceux qui virent alors la peinture chez moi se partagèrent en deux groupes : « Vous trouverez cela dans n'importe quelle paillotte de n'importe quel village tonkinois ! » et : « Ce n'est vraiment pas mal ; et même très bien ! »

Je me mis alors en quête du nom de l'auteur et c'est ainsi que je lui fis reprendre son pinceau pour me faire une réplique, puis d'autres dessins, mais alors sur papier et avec les couleurs actuellement dans le commerce.

Ce sont les « Cinq Vieillards » (Planche XXXV, puis encore Planche XXXVI) et les « Huit Immortels » (Planche XXXVII) que nous allons d'abord étudier. Dans le livre déjà cité d'Henri DORÉ (2^e partie, Tome IX, pp. 493-519 et p. 676), ou encore dans « Lectures » de Mars 1935, p. 519 (par le R. P. ESCALÈRE), on trouvera de nombreux détails sur ces deux catégories de personnages. Ceux qui sont peints ici n'ayant avec eux que le nom global de commun, inutile de résumer ces auteurs. Il est vraisemblable que Monsieur **Nhơn**, sachant qu'il y a « cinq vieillards et huit immortels » « **Ngũ-Lão Bát-Tiên** », et n'ayant aucun détail sur eux, a laissé son esprit leur donner forme et attitudes : c'est ainsi que les immortels sont devenus des fées.

On a en somme à la Planche XXXV les cinq sages qui ont traversé les eaux : à l'ombre d'un vieux pin, dont une jeune pousse redresse esthétiquement l'équilibre, nos cinq philosophes se livrent à leur plaisir favori. Symboliseraient-ils les cinq sens ? Non, mais plutôt les quatre beaux-arts, « **hồn nghệ chơi nhã** » : musique, échecs, poésie, dessin : « **cầm, kì, thi, họa** » (1), En effet, tandis que le lettré parcourt le « **Trung chi liễu thành** » (2), ou « Perfection accomplie du cœur » (3), deux joueurs s'appliquent aux échecs, l'amateur de

(1) 琴棋

(2) 中²⁷ 成.

(3) Etre un lettré, c'est autant dessiner qu'écrire, et, quand il s'agit de peinture populaire, c'est encore plus vrai que partout ailleurs : ici, « **hoa** » est rendue par la lecture d'un livre, dans la Planche XLII, pour **St-Vương**, c'est le mot « **đồ** » qui indiquera son rôle de grand lettré.

musique fait vibrer les cordes du « **Nguyệt** » annamite, et le poète, soucieux de payer les impôts indirects, cherche l'inspiration dans l'alcool.

Les sages ont leurs habits de cérémonie, avec le chapeau à ailes de libellules « **mũ cánh chuồn** », et les chaussures à la chinoise. Le détail des figures et des mains surtout prête à critique : quelle infériorité à côté de la Planche XXXIII. L'esthétique de l'ensemble est pourtant bon : il y a trois groupes dans ce tableau, mais l'unité est conservée grâce à l'arbre qui ombrage le tout par en haut, grâce à la position un peu en arrière-plan du groupe des joueurs, qui conserve ainsi la disposition d'ensemble triangulaire. Le lettré n'est pas isolé, car son petit meuble ne fait qu'un tout avec lui. Les autres personnages se font vis-à-vis deux à deux et leurs attitudes sont excellentes. Enfin, la direction du regard, tant du lettré que du musicien, ramène encore vers le milieu de la gravure les yeux de celui qui regarde la scène. L'harmonie est parfaite dans la variété et le défaut de perspective n'est sensible que pour le jeu d'échecs : les groupes de rochers à peine esquissés et un peu de perspective cavalière pour les deux joueurs sauvent le tableau à ce point de vue.

La partie la mieux réalisée est sans conteste possible le pin : des points bruns et noirs, des lignes à plusieurs contours, des ombres, et voilà tronc, branches et feuillages fort bien rendus. Les poissons sortant de l'eau pourraient certes être critiqués, mais le meuble et ce qu'il porte est passable. Au-dessus, se trouve collé sur la gravure une simple petite feuille qui s'en va au vent : c'est la signature du peintre.

Bref, ce qui fait la valeur de l'image, en dehors de la réussite du pin, c'est la composition harmonieuse de l'ensemble et la vérité, le naturel des attitudes, gestes et expression des cinq sages : il se dégage de tout cela une impression de sérénité qu'exigeait le sujet traité.



La réplique (Planche XXXVI), faite sur ma demande une vingtaine d'année après, a une autre facture, mais garde à peu de chose près les mêmes qualités et les mêmes défauts. Rochers et arbres donnent ici un caractère plus tourmenté à la scène, mais le laisser-aller tout annamite des cinq sages réalise bien la légende : « **Đông Thiên ngẫu đắc, Ngũ Lão đồng tàn, du sơn nhạc** (1) ». Ce que l'on peut traduire :

(1) L'artiste prononce « **ngộ** », mais il s'agit de : 偶.

« C'est le ciel d'hiver qu'au hasard j'ai décrit : voici les cinq vieillards réunis au complet, voyageant par les monts ».

Le soleil qui domine la scène est bien d' « imagerie populaire ». C'est l'harmonie entre les lignes de l'arbre et celles de la terre et des rochers, l'attitude des personnages et les détails de la végétation qu'on trouve à louer ici.



Le troisième dessin de l'auteur (Planche XXXVII) nous transporte au printemps et dans un élément tout féminin, ce qui prouve son ignorance des traditions chinoises sur les « Bát-Tiên », « Xuàn thiên bảo đê, Bát-Tiên nhả nhạc thụ đào nguyên ». « J'ai conservé au hasard ce ciel printanier : huit fées jouent de la musique, vais-je prendre femme à la source des pêcheurs ? »

C'est le pêcher qui remplace donc le prunier. Inutile de se répéter : mêmes qualités et mêmes défauts se retrouvent ici. La préciosité qui se dégage des rochers et des fleurs convient bien et reste de bon goût. Le peintre a encore assez bien réussi à placer ses personnages (il y en a huit) en conservant l'unité du tableau, et ce n'est pas un mince mérite pour un peintre d'Extrême-Orient.



La Planche XXXVIII nous représente encore une scène du printemps. Laissant de côté l'étude esthétique, on se contentera d'inscrire en *quốc-ngữ* les *chữ-nôm* et de donner la traduction :

En dehors de la petite inscription « Trúc-diệp », « Bambou et papillon », tracé à la couleur jaune dans un coin, on trouve le titre et un dialogue :

Xuàn thiên ngộ đê,
Điêu phùng hổ nhậ,

Trúc hóa nguyệt minh.

— Giờ sinh ra có cánh ta bay,

Lên bổng tít mù đèn tận mây,

Chờ đợi làm chi cho mỏi mắt,

J'ai dessiné le ciel printanier
Le jour de la rencontre de
l'oiseau et du tigre,

Quand le bambou se trans-
forma en lune brillante

- La nature me donna des
ailes pour voler,

Je vole jusqu'à me perdre dans
les nuages.

Ne te fatigue pas les yeux pour
m'attendre,

Có tài rẽ núi sẽ lên mây.

Toi qui fends les montagnes,
que ne montes-tu pas jus-
qu'aux nuages !

— Quyết hạ gan ta đứng đợi
đây,

— Je suis décidé à attendre ici

Chờ cho gặp trận mưa mây,

Jusqu'à ce que vienne le dé-
luge :

Chớp dong bão dật gẫy cành
cây,

Les éclairs continuels, le ton-
nerre et la folle tempête
feront casser la branche,

Thì ta sẽ liệu bảo cho mây.

Alors tu verras...

Un tableau similaire orne le logis du peintre.



La Planche XXXIX n'est qu'un dessin en noir sur le morceau de papier entourant les images : c'est l'esquisse de l'oiseau de la Planche XXXVIII.

Les deux Planches XL et XLI nous donnent les deux dernières oeuvres de Monsieur Nhớn, où on trouve, avec un commentaire plus ou moins poétique fait par lui comme pour la Planche XXXVIII des personnages humains au milieu d'un paysage. Il semble bien que les quatre divisions classiques de la peinture chinoise (en : Sơn-thủy, Nhân-vật, Hoa-điều et Thảo-trùng) soit inexistante pour lui, car il mélange tout sans scrupule selon une esthétique qui serait pour le dessin ce que sont les poèmes en « *nôm* » pour la littérature.



La Planche XL nous donne un paysage d'automne avec une poésie du peintre :

Thu thiên ngộ để :

Réflexions faites un jour
d'automne :

Mặt giờ gác núi nhận bay ra,

Le soleil s'est caché derrière la
montagne d'où sortent les
hirondelles,

Cây cao tươi tốt ở ven hà.

Le rivage du fleuve (est om-
bragé) de grands arbres verts.

Cụ lão ngồi câu trên gành đá,

Le vieillard pêche, assis sur un
rocher,

Nước sông lai láng kéo buồm
qua.

Triều vạn niên thơ

Sur le fleuve immense une
voile passe.

Devant la beauté de lanature,
j'ai écrit ces vers.

J'ai de ce dessin une réplique de facture inférieure. La poésie explicative est la même.

★★

La Planche XLI est à la fois automnale et historique : on y voit l'Empereur Lưu-Bang, le singe qui fut Hạng-Vũ, suicidé après sa défaite, et le pêcheur Hàn-Tĩn qui voulut empêcher l'eau de couler en y versant des sacs de sable. Mais tableau et poésie explicative n'en restent pas moins obscurs : est-ce que les deux derniers rangs de caractères, que l'auteur n'a pas cru bon de me lire parce qu'illisible et que je ne suis pas sûr d'avoir déchiffré correctement, - auraient tout éclairci ? En tout cas, voici le texte :

Thu thiên ngộ đế.

Réflexions faites un jour
d'automne.

Mình bảy mươi hai cái nốt ruồi,

Le corps couvert de soixante-
douze verrues,

Gươm vàng ba thước tuốt cầm
chuôi,

Il sort son épée d'or longue de
trois mètres et la tient en main ;

Tròng sang Hàm-Cộc hiêu co
cổ :

Vers la porte Hàm-Cộc le daim
tourne la tête ;

Ngánh lại Ô-Giang khi quắp
đuôi.

Et en arrière, près du fleuve
Ô-Giang, le singe replie sa queue.

Bái tướng chẳng nề anh sách
đỏ

Bái-Công (?) avait bien élevé
au rang de chef un pauvre
pêcheur :

Phong hầu còn nhớ chị cào môi. Il se souvenait de sa sœur qui,
un jour, râclait de sa louche
la casserole vide.

Trăm năm Hán nghiệp còn
dài mấy :

Que reste-t-il du règne sécu-
laire des Hán ?

Mệnh mạch tinh thần.

La vie humaine n'est que cela.

.
.

.
.



Planche XXXV. — Les Cinq Vieillards. Peinture de M. Đỗ - Văn - Nhớn,
vers 1912. — Largeur : 1 m. 15 ; hauteur : 0 m. 444.



Planche XXXVI. — Les Cinq Vieillards. Peinture de M. Đỗ -Vân -Nhón, 1934. — Largeur : 0 m. 833 ; hauteur : 0 m. 383



Planche XXXVII. — Les Huit Immortels. Peinture de M. Đỗ - Văn - Nhón, 1934. —

Largeur : 0 m. 830 ; hauteur : 0 m. 427.



Planche XXXVIII. — L'Aigle et le Tigre. Peinture de M. Đỗ-Văn-Nhơn, 1934.
— Largeur : 0 m. 950 ; hauteur : 0 m. 490.



Planche XXXIX. — Oiseau. Dessin au pinceau de M. Đỗ -Vân -Nhón,
1934. — Grandeur originale.



Planche XL. — Pêcheur, arbres, oiseaux. Peinture de M. Đỗ-Văn-Nhôn, 1934. — Largeur : 0 m. 550 ; hauteur : 0 m. 820.



Planche XLI. — Bái - Công et le Pêcheur. Peinture de M.

Đỗ - Văn - Nhơn, 1934. — Largeur : 0 m. 520 ; hauteur : 0 m. 820.



Avant de voir les deux dernières images faites par des élèves d'écoles franco-annamites, il faut conclure cette étude sur Monsieur **Đỗ-Văn-Nhơn**. Il n'a fréquenté aucune école, si ce n'est celle de caractères chinois, dit n'avoir eu aucun maître dessinateur et ne copier aucun modèle : c'est de lui-même qu'il se mit à dessiner et il fait ses images comme spontanément ; l'idée lui en vient généralement la nuit, le lendemain il se met à l'œuvre et, en moins d'une journée, le tableau est achevé, prêt à être donné ou à orner sa maison : j'ai vraisemblablement été son seul client.

Dans sa maison, une peinture sert d'autel des ancêtres, « à défaut de luxueux objets en cuivre qu'il ne peut acheter, vue sa pauvreté ». Le sujet en est un rocher entouré d'un pécher fleuri, symbole de longévité : ses ancêtres sont tous morts de vieillesse, et il espère bien en faire autant . . . le plus tard possible. Des deux côtés, deux grues à bec d'aigle posées sur tortue montent la garde. Une autre image représente « deux dragons qui s'amuse avec la lune », ce qui est un signe de « paix au ciel et sur la terre ». On peut encore y lire : « le ciel et la terre sont en communication, les principes *âm* et *dương* sont en harmonie ». J'ai déjà parlé de la troisième peinture qu'on trouve chez lui : rapace et tigre, bambou et lune, avec cette fois l'inscription : « *Hạ thiên ngộ đắc* ».

Monsieur **Đỗ-Văn-Nhơn** ne sait pas faire un visage ni une main. Mais par contre il sait, par intuition et non par éducation, composer un sujet, en variant les attitudes, en équilibrant les personnages, en mettant où il faut la nuance qu'il faut, en peignant tantôt par large touche, tantôt avec le fini d'un miniaturiste, s'il s'agit d'une pousse de bambou (Planche XXXVIII).



Est-ce que nos modernes élèves de l'École des Beaux-Arts n'auraient rien à apprendre de lui ? Choisir un « sujet » qui ne soit plus un simple « portrait », par exemple ? L'école de peinture annamite « 1930 » (telle sera sans doute son nom dans l'histoire) est certes un compromis assez heureux entre les deux influences asiatique et occidentale, mais il faut reconnaître qu'elle abuse vraiment des fonds sombres, surtout grisâtres, et que le dessin ne connaît pas cette netteté de trait qu'aurait cependant dû lui léguer la calligraphie chinoise. On craint parfois que le summum de l'art pour la nouvelle école soit de faire minauder une Cendrillon « crème Simon » sur fond gris cendre,

ou de faire trôner sur fond mélasse une douairière hiératique et irréelle. Et si au lieu de portrait le peintre veut faire une scène, ou bien la position des personnages n'arrive pas à se mouvoir librement dans l'arabesque du dessin, ou bien les divers membres de l'ensemble ne se trouvent pas réunis dans cette atmosphère, cette symétrie innée que devine celui qui a naturellement un talent de peintre, et nul autre que lui . . . Et c'est bien là le cas de notre « maître de la feuille au vent », selon le modeste *biệt-hiệu* qu'il a choisi. Que n'a-t-il étudié avec un maître soucieux de respecter scrupuleusement la tendance personnelle, le génie naissant de l'élève ! Le métier ne se remplace pas, s'il se supplée en partie. Quand il essaie d'expliquer la théorie subconsciente de son art, on sent son esprit rempli des traditionnelles correspondances entre « Ciel, Terre et Homme », que l'Annam hérita de la Chine, mais tout celà, sur le papier, me semble regroupé symétriquement dans une atmosphère foncièrement annamite, traité avec la facture tantôt d'un primitif, tantôt d'un byzantin qui resterait quand même personnel. Quant à sa technique, l'élève dont on voit le travail à la Planche XLII n'a rien pu en savoir : que les autres dessinent à leur manière, la sienne lui appartient et aucun élève n'a eu le souci de se mettre à son école . . .

On ne saurait nier que des influences inconscientes, et chinoises, et européennes, aient agi sur **Đỗ-Văn-Nhơn**. Dans les deux gravures qui suivent, faites par des élèves de nos écoles actuelles, mais faites non pas sur commande, mais spontanément pour orner la maison natale, l'influence européenne est manifeste.

La Planche XLII, par **Nguyễn-Hữu-Phác**, représente **Sĩ-Vương**. On y lit, dicté par son père : « *Tùng thụ vương đồ* » : « Le roi lettré s'abrite sous le sapin ».

La Planche XLIII, à l'encontre de la précédente, est toute en noir. Ce bûcheron n'est pas **Thanh-Xanh**, qui n'aurait ni barbe ni habit, mais **Chu-Mãi-Thần**, modèle de persévérance scolaire., de mari malheureux et inflexible. Etudiant pauvre, obligé à faire du bois de chauffage pour continuer ses études, il se vit méprisé et abandonné par sa femme. Mais après que la réussite aux examens lui eut ouvert la route du succès, l'infidèle ne put le faire fléchir pour revenir vivre avec lui..... (1)



Planche XLII. — Sĩ-Vương. Peinture de M. Nguyễn-Hữu-Phác, 1933.
— Largeur : 0 m. 570 ; hauteur : 0 m. 545.



Planche XLIII. — Bûcheron. Peinture d'un auteur anonyme.
vers 1920. — Largeur : 0 m. 313 ; hauteur : 0 m. 483.

Ces deux exemples permettent de noter la persistance de la culture traditionnelle malgré l'instruction moderne, dans les familles tonkinoises.



Ce à quoi l'on pense toujours, on en parle, on le dessine.... Notre enquête est bien restreinte, mais comment résister à la tentation d'un court résumé sur « le monde intérieur » de l' « Annamite moyen » ?

Mettons hors de cause ce qui est strictement religieux. Nous avons déjà écarté tout ce qui est d'importation directement européenne ou chinoise. Faut-il conserver pour notre enquête les gravures du type de la Planche XXXIII ? Je crois qu'on le peut, car notre vieux pêcheur se retrouve dans les Planches XL et XLII et d'autre part le rapace des Planches XXXVIII, XXXIX, XL est dessiné parfois avec grand soin, en noir comme dans la Planche XXXIII, pour être mis à la place d'honneur chez des lettrés.

Voici donc une nomenclature qui montrera l'importance du sentiment de la nature, et de l'homme lié à la nature, dans l'imagerie populaire, et donc l'âme populaire annamite. Cette liste prêterait à croire que l'Annamite, dans les fibres de son cœur, tient peut-être plus encore de la mentalité japonaise que de la mentalité de ses maîtres les Chinois :

CIEL : soleil : Planches XXXVI, XXXVII, XL, XLI, XLII, soit : 5 fois.

soleil avec vol d'oiseaux par bandes : Planches XL, XLII, soit : 2 fois.

lune : Planche XXXVIII, soit : 1 fois.

ciel de tempête : Planches XXXVIII, XLI, soit : 2 fois.

saisons diverses : Planches XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XL, soit : 5 fois.

TERRE : arbres et eau : Planches XXXII, XXXV, XXXVI, XL, XLI, XLII, XLIII, soit : 7 fois.

id. avec poissons : Planches XXXIII, XXXVI, XL, XLI, XLII, soit : 5 fois.

pins : Planches XXXV, XLI, XLII. soit : 3 fois.

bambou : Planches XXXVIII, XLII, soit : 2 fois.

bambou et papillon : Planche XXXVIII, soit : 1 fois.

arbres en fleur : Planches XXXVI, XXXVII, soit : 2 fois.

arbre quelconque recourbé avec rejeton droit : Planches XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, soit : 4 fois.

végétation ou fleurs sur rochers : Planches XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XL, XLI, XLII, soit : 6 fois.
rochers nus : Planche XXXV. soit : 1 fois.
collines : Planches XL, XLIII, soit : 2 fois.
pont : Planches XL, XLIII, soit : 2 fois (les mêmes).
maisons : Planches XL, XLI, soit : 2 fois.
rapace : Planches XXXVIII, XXXIX, XL, soit : 3 fois.
tigre : Planches XXXIV, XXXVIII. soit : 2 fois.
singe et daim : Planche XLI, soit : 1 fois.

HOMME : pêcheur : Planches XXXIII, XL, XLI, soit : 3 fois.
bûcheron : Planche XLIII, soit : 1 fois.
lettré ou roi : Planches XXXV, XLI, XLII, XLIII, soit : 4 fois.
personnages légendaires vaguement connus : Planches XXXV, XXXVI, XXXVII, soit : 3 fois.
personnages historiques, ou quasi-historiques : Planches XXXI, XXXII, XLI, XLII, XLIII, soit : 3 fois.
position accroupie des personnages : Planches XXXVI, XXXVII, XL, XLI, XLIII, soit : 5 fois.

Pas de rizières, elles sont. . . dures à travailler, la poésie est ailleurs, dans les eaux et leurs rivages, et les animaux qui les peuplent, et dans le ciel qui les domine, et dans cette vie qui précéda celle si pénible d'agriculteur, ou dans cette vie si désirée de lettré. . . . mieux, *dans les deux à la fois*, quand, sans souci matériel, on peut s'*accroupir* pour contempler : Ciel, Terre et Homme.

Si ces réflexions sur la peinture populaire ont rappelé aux Annamites ce qu'ils désirent inconsciemment, ou ont permis aux Français de deviner un peu l'âme du peuple annamite, elles me récompenseront des soucis et des mécomptes de « chercheur d'images ».



SOMMAIRE

Communications faites par les Membres de la Société.

	Page
La Maison annamite au point de vue religieux (A. CHAPUIS). . .	1
L'Odyssée de la chaloupe à vapeur « La Fourmi » : une rectification (H. COSSERAT).	51
Notulettes : I Un sceau royal retrouvé en France. — II Une mission américaine en Annam sous Minh-Mang . — III Note rectificative au sujet de la mort du Bonze Liêu-Quan . — IV Note complé- mentaire sur le Bonze Liêu-Quan . — V Note sur le rocher dit Đá-Bia , « la Stèle », au Col du Vatella. — VI Quelques rensei- gnements sur un îlot de population supposée Chàm, dans la province de Phú-Yên (L. SOGNY).	57
Réflexions sur l'imagerie populaire au Tonkin (Y. LAUBIE) . . .	79

A V I S

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S. M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 Européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 Indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adhérent de la Société, adresser une demande à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam)*, en lui désignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 10 \$ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse.

Le Bulletin des Amis du Vieux Hué, tiré à 450 exemplaires, forme (fin 1934) 21 volumes in-8°, d'environ 8.700 pages en tout, illustrés de 1.800 planches hors texte, et de 600 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques, — Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. — Les années 1914-1919 sont totalement épuisés. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam)*, soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie, ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D'ACCUEIL

